A Linnæus voy

Geo.

3 vols in 1.

(of) de Bougainville

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

RELATION
DU VOYAGE
DE MONSEIGNEUR L'EVESQUE
DE BERYTE,
VICAIRE APOSTOLIQUE
DU ROYAUME
DE LA COCHINCHINE,

Par la Turquie, la Perſe, les Indes, *&c.* juſqu'au Royaume de Siam, & autres lieux.

Par M. DE BOURGES Preſtre, Miſſionaire Apoſtolique.

TROISIE'ME EDITION.

BIBLIOTHECA SCHOL. RHED. AD. O. M. I.

A PARIS,
Chez CHARLES ANGOT, ruë S. Jacques, au Lyon d'Or.

M. DC. LXXXIII.
Avec Privilege du Roy, & Approbation.

E
R.B.R
*1226

AU ROY.

BIBLIOTHECA SCH. L. ICCANI
O. M. I.

SIRE,

Puiſque c'eſt Dieu qui fait regner les Rois ſur les peuples, il eſt bien juſte que les Rois le faſſent regner ſur les cœurs, & qu'ils employent la puiſſance qu'ils en ont receuë à eſtablir ſon culte chez les Nations. Auſſi le zele d'en procurer la connoiſſance eſt ſi digne d'un Prince Chreſtien, que vos plus grands predeceſſeurs qui ont fait le principal devoir de leur pieté. Charlemagne a ſanctifié ſes conqueſtes, & il en a relevé l'éclat par le ſoin qu'il a pris de la converſion des Peuples, qu'il avoit ſoûmis à ſes armes: & le zele ſaint dont il eſtoit animé a merité qu'on ajoûtaſt à ſes titres de

Victorieux, celuy d'Apoſtre d'Allemagne. Saint Louïs en ſes guerres Saintes ſe propoſoit moins d'étendre la puiſſance de ſes Eſtats, que d'augmenter l'Empire du Sauveur du monde. Voſtre Majeſté, qui ſuccede aux Couronnes de ces grands Princes, fait bien voir qu'elle en a herité tout le zele; puis qu'elle ſe propoſe pour fin des nobles deſſeins qui l'occupent, d'ouvrir à l'Egliſe par les Flottes qu'elle prepare, de nouvelles routes pour l'eſtabliſſement de l'Evangile chez les Nations Infideles. Il eſt vray qu'elle va trouver par ce moyen un beau champ pour exercer ſa pieté: puis qu'en quelque endroit du monde qu'elle porte ſa veuë, elle y trouvera ou des Barbares à policer par ſes loix, ou des Hommes à inſtruire au Chriſtianiſme, ou des terres ſans habitans à peupler par ſes Colonies: en ſorte qu'il ſemble que la moitié de l'Vnivers doive attendre aujourd'huy de Voſtre Majeſté ſa perfection, ſon ornement & ſon ſalut, recevant par ſes ſoins & l'application de ſon zele tout à la fois, & des hommes & des loix, & la Religion. Le celebre &

vaſte Empire de la Chine a fait gloire juſqu'à preſent de ſe paſſer du reſte du monde, ſi eſt ce qu'il faut qu'il reconnoiſſe qu'il va bien toſt vous devoir ſon plus grand bon heur, qui conſiſte à ſervir le vray Dieu dans la Religion qu'il a luy-même donnée aux hommes. Ce puiſſant Royaume qui égale l'Europe en grandeur, pour exciter davantage Voſtre Majeſté à luy procurer ce bien, luy montre tout d'un coup plus de deux cens millions d'ames à convertir au culte du Createur de l'Vnivers, dont la Providence ayant choiſi en France en ces derniers temps, les premiers Evêques qui ſont deſtinez pour cét Empire, fait bien voir qu'elle la veut engager à faire quelque choſe de digne d'elle pour la converſion des peuples infinis qui l'habitent.

Cette conſideration, SIRE, & le reſſentiment particulier des graces, que ces Evêques viennent de recevoir de Voſtre Majeſté, m'ont fait croire qu'ayant à publier la Relation de leur Voyage, Elle approuveroit que je luy preſentaſſe en hommages ces premices de leurs travaux & de leurs

fatigues Apoſtoliques, que je n'expoſe au jour que pour l'inſtruction de vos Sujets, qui voudroient ſuivre la route qu'ils ont tenuë, & pour faire voir que les François peuvent vaincre les plus grandes difficultez par le courage & par la conſtance; mais ſur tout, afin de publier l'avantage qu'ont ces Evéques, d'eſtre les premiers, qui feront connoiſtre aux Royaumes de l'Aſie Orientale, la gloire de voſtre Nom, & la noble part, que voſtre zele vous fait prendre aux progrés de leurs Miſſions, que Voſtre Majeſté veut ſoûtenir par ſes bien-faits & par l'honneur de ſa protection Royale: C'eſt la grace que vous demande en leur nom, avec un profond reſpect,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeïſſant & tres-fidele ſerviteur & Sujet,
J. DE BOURGES, Preſtre.

TABLE
DES CHAPITRES.

Chap. I. *CE qui s'eſt paſſé tant à Rome qu'à Paris, avant le départ des trois Evêques François envoyez à la Chine*, &c. page 1.

Chap. II. *Du voyage de Mr l'Evêque de Beryte, depuis Paris juſqu'à Baſſora.* p. 18

Chap. III. *Suite du Voyage de Mr de Beryte, depuis Baſſora juſqu'à Hiſpaham.* p. 44

Chap. IV. *Quelques particularitez de la Ville d'Hiſpaham, Capitale de la Perſe.* p. 62

Chap. V. *Départ d'Hiſpaham de Mr de Beryte, juſqu'à Gomeron.* p. 55

Chap. VI. *Arrivée de Mr de Beryte à Surate, & ſa marche par les Indes.* p. 67

Chap. VII. *Suite de noſtre voyage juſqu'à Maſulipatan.* p. 79

Chap. VIII. *Embarquement de Maſulipatan pour Tenaſſerim.* p. 83

Chap. IX. *Voyage de Tenaſſerim à Siam.* p. 90

Chap. X. *Relation du Royaume de Siam.* p. 96

Chap. XI. *Des fruits du Royaume de Siam.* pag. 100

Chap. XII. *Des mœurs & des coustumes des Siamois.* p. 104
Chap. XIII. *De la Religion de Siam.* p. 112
Chap. XIV. *Le sejour de Mr l'Evêque de Beryte dans Siam, & le commencement de sa Mission.* p. 127
Chap. XV. *Suite de nos emplois dans Siam, jusqu'au départ de Mr de Beryte pour la ville de Cantom, premier port de la Chine.* p. 136
Chap. XVI. *Départ de Siam & l'embarquement de Mr de Beryte pour la Chine.* p. 146
Chap. XVII. *Retour en Europe du sieur de Bourges par l'Occean, la mort de Mr l'Evêque de Metellopolis. Arrivée du sieur de Bourges à Londres.* 150

RELATION DU VOYAGE DE MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE BERYTE, VICAIRE APOSTOLIQUE AU ROYAUME DE LA COCHINCHINE, &c.

CHAPITRE I.

Ce qui s'eſt paſſé tant à Rome qu'à Paris, avant le départ des trois Evêques François envoyez à la Chine, &c..

LE deſſein qu'on ſe propoſe, en donnant au jour une Relation, eſt de ſatisfaire au deſir d'un grand nombre de perſonnes de pieté, qui par leur zele pour la propagation de la Foy ont pris part au ſuccés de la Miſſion de trois Evêques François envoyez depuis cinq ans à la Chine; & qui ayant apris l'heureuſe marche de.

Mr l'Evêque de Beryte (qui partit le premier de Paris) jusqu'au Royaume de Sciam, ont témoigné en desirer sçavoir les principales circonstances. J'aurois pû me dispenser de ce travail, parce que Mr l'Evêque de Beryte, & les Ecclesiastiques qui l'ont accompagné, ne s'estant proposé durant leur voyage que le but de leur Mission, ils se sont peu appliquez à remarquer les choses qui sont ordinairement observées avec soin par les Voyageurs curieux, qui ne laissent rien échaper à leur diligence. Cependant comme l'affection que l'on a pour quelque chose, fait que l'on en estime, & que l'on veut en sçavoir jusqu'aux moindres particularitez, les mesmes personnes m'ont diverses fois sollicité de communiquer au public toute la suite de leur Voyage; dans la veuë que tous ceux qui sont zelez pour la conversion des Chinois & des autres peuples de l'Asie, en pourroient tirer quelque profit.

On verra du moins par la Relation simple que j'en vais faire, ce que peut une courageuse resolution, soûtenuë de la grace de Dieu. L'on avoit crû jusques à present que le voyage de la Chine estoit impossible aux François, mais Mr l'Evêque de Beryte en a ouvert le chemin, par une voye jusqu'à present presqu'inconnuë en France, & neanmoins qui n'est pas si difficile, & laquelle il semble que Dieu n'a fait réussir que pour détruire les craintes de ceux que l'incertitude du voyage auroient pû détourner d'une entrepriſe si grande & si sainte, comme est celle de porter la Foy aux peuples les plus éloignez de l'Europe. J'espere que plusieurs seront excitez par cette consideration à concevoir de plus en plus l'importance de cette grande Mission, dans laquelle il s'agit de la conversion d'un Empire, qui égale l'Europe en grandeur, & que l'on assure contenir en son étenduë plus de cent millions d'ames, sans y comprendre des

Royaumes voisins qui sont tres-considerables. C'est à la conqueste de ces grands païs que nostre Seigneur JESUS-CHRIST invite aujourd'huy le zele des François, de laquelle il semble que l'on n'en peut douter. L'envoy des trois Evêques en est une preuve assez claire.

Et parce que cette Relation peut tomber entre les mains de plusieurs, qui ne sçauroient pas l'origine de la Mission de ces trois Evêques, on a crû que pour la satisfaction du Lecteur, il estoit à propos d'en découvrir les circonstances plus remarquables.

L'HISTOIRE Ecclesiastique nous apprend que les plus grandes Missions qui ont esté entreprises aux premiers siecles de l'Eglise pour la propagation de la Foy parmy les infideles, ont esté presque toutes commancées par des Evêques. Aujourd'huy l'Eglise pour de justes considerations en use autrement, & n'envoye des Evêques dans les Royaumes infideles, que lors qu'il y a déja un peuple Chrestien suffisant pour composer une Eglise.

Il y a plus d'un siecle qu'on travaille à prêcher la Foy dans toutes les parties de l'Asie Orientale, qui renferme un grand nombre de Royaumes & de peuples qui obeïssent à divers Princes, & qui sont presque tous Idolâtres : en sorte que depuis le siecle des Apôtres, l'Eglise n'avoit eu encore une voye si ample pour se répandre & pour se dilater, que celle qui luy a esté ouverte par les navigations du siecle dernier ; soit que l'on considere l'étenduë & la puissance de ces Estats, ou les mœurs & la politesse des peuples qui les habitent, ou la liberté qu'on y a euë d'y prêcher la Foy, ou les merveilles que Dieu a fait paroître, par le moyen des ouvriers Apostoliques pour l'y establir.

Les succés avec lesquels on a publié la Foy en tous

ces lieux, ont esté differents selon les diverses dispositions qui s'y sont rencontrées. On peut asseurer neanmoins à l'avantage de la Religion Catholique, qu'il n'y a presque aucun païs considerable en cette nouvelle partie du monde, qui n'ait esté éclairé de la Foy par quelque Predicateur Apostolique, ainsi l'on peut voir la prédiction du Sauveur du monde accomplie, par laquelle il annonce que son Evangile sera prêché par toute la terre. Mais ce qui est digne d'une reflexion particuliere, c'est que cette même prophetie dont l'accomplissement nous fournit une si claire preuve de la verité des paroles de nostre Seigneur, n'a eu jusqu'à present la gloire de son effet, que par la direction de la sainte Eglise Apostolique & Romaine, & par les travaux des ouvriers qu'elle a envoyez à cette fin.

C'est une prérogative qui luy appartient ; parce qu'elle seule a la vraye foy, & l'ardente charité qui entreprend de répandre cette vraye Foy par tout le monde.

Or quoyque la grace de la conversion éclate de tous costez, tant dans la Chine qu'aux autres païs voisins, si est-ce que depuis trente ans elle s'est fait principalement remarquer dans les Royaumes du Tonquin & de la Cochinchine : Les dernieres Relations des PP. Jesuites nous font foy que l'on compte un grand nombre d'Eglises, & plus de trois cent mille Chrestiens dans le seul Tonquin : mais deux choses ont fort retardé le cours de l'Evangile ; à sçavoir le petit nombre d'ouvriers & la difficulté de les soûtenir & faire subsister dans les lieux si éloignez de la correspondance de l'Europe.

Entre les ouvriers qui ont signalé leur zele en la culture de ces terres, qui estoient demeurées en friche depuis la naissance du monde; les PP. de la Compagnie de Jesus y ont eu une plus considerable part que nuls

autres, par une grace qui leur semble particuliere & propre, depuis que saint François Xavier en a pris possession pour eux par sa mort en l'Isle de Sancian. La benediction que Dieu a donnée à leurs travaux a porté si avant les progrés de la Foy, sur tout dans le Tonquin, que les Peres se sont veus obligez de representer au saint Siege le besoin qu'il y avoit d'envoyer des Evêques en ces contrées.

Plusieurs raisons persuadoient la necessité de cét envoy. Le besoin d'ouvriers estoit si grand dans le Tonquin, qu'un seul Jesuite avoit sous sa conduite plus de quatre-vingt mille Chrestiens épars en divers endroits du Royaume. L'éloignement fait qu'il est difficile d'y en faire passer d'Europe, d'ailleurs on y est toûjours en crainte de quelque persecution, laquelle expose ces Eglises à estre bien-tost dépourveuës de tous Prestres, parce que le premier effort de la tempeste tombe toûjours sur les Predicateurs, qui estans étrangers & faciles à connoistre, sont par consequent chassez les premiers. Il falloit donc prévenir cét inconvenient, en pourvoyant le Tonquin & les autres Royaumes de bons Evêques, lesquels faisant des Prêtres du païs, missent ces Eglises en estat de se soûtenir d'elles-mesmes.

Le P. Alexandre de Rhodes originaire d'Avignon, de la Compagnie de Jesus, qui a beaucoup travaillé dans le Tonquin, venant en Europe pour les affaires de sa Province, fut chargé du soin de representer au saint Siege l'estat de ces Eglises naissantes, & le besoin qu'elles avoient du secours des Evêques : il vint à Rome pour en obtenir l'envoy, il employa plus d'un an à le negotier, cependant les poursuites qu'il y fit pour le choix des personnes capables de ces emplois, n'eurent pas tout l'effet qu'il desiroit, l'execution en estant reservée par la Providence de Dieu à la pieté des François. C'est ce qui obligea ce Pere de se

rendre à Paris, où si-tost qu'il eut exposé les motifs de son voyage, & representé en quel besoin il avoit laissé les nouveaux Chrêtiens de ces beaux Royaumes, qui témoignoient tant de disposition à recevoir l'Evangile, Dieu répandit dans le cœur d'un grand nombre de personnes de pieté, une extraordinaire ardeur pour concourir de tout leur pouvoir à faire réussir une entreprise si sainte & si glorieuse à toute l'Eglise. Ce seroit bien icy le lieu de representer le zele avec lequel la proposition de ce dessein fut embrassée, & de nommer les illustres personnes de l'un & de l'autre sexe qui ont le plus contribué à son succés; mais comme ces choses sont déja assez connuës d'elles-mesmes, & que je pourrois blesser la modestie de ces mesmes personnes, je me contenteray de remarquer que le Pere Alexandre de Rhodes avança si heureusement cette affaire en peu de mois, que bien tôt toutes choses se trouverent disposées pour son entiere execution, puisque d'une part on fit choix d'un nombre suffisant d'Ecclesiastiques, d'entre lesquels on devoit tirer les Evêques, & que de l'autre, on contribua le fond necessaire pour soûtenir la dépense qu'il falloit faire pour les frais du voyage qui est de quatre à cinq mille lieuës.

Cependant comme les plus grandes entrepriſes qui regardent la gloire de Dieu, ſont ſujettes aux plus grandes difficultez, l'évenement ne répondit pas aux apparences heureuſes qu'avoit eu dés ſon commencement la negotiation du Pere de Rhodes : car aprés diverſes pourſuites, tant à Rome qu'à Paris, certains obſtacles arreſterent le cour de cette affaire, on la jugea dés-lors entierement rompuë, & chacun déſeſpera d'en voir le ſuccés. Le P. de Rhodes ne perdit pas courage, & comme il eſtoit perſuadé plus qu'aucun autre du beſoin d'envoyer des Evêques, il ne pouvoit douter que la Providence de Dieu ne pourveut de

ce secours les mesmes Eglises sur lesquelles il répandoit chaque jour ses misericordes par la conversion de tant d'Infideles.

L'attente de ce Pere n'a point esté trompée, & bien que deux ans se soient écoulez depuis l'interruption de cette affaire, cependant l'évenement a fait voir que les obstacles qui arrestent les hommes, ne peuvent empêcher les ordres de la Providence, & que ce qui paroist impossible en un temps, devient facile quand il plaist à Dieu. Car ayant porté quelques-uns des Ecclesiastiques qui s'estoient offerts pour cette Mission, à visiter les Saints Lieux de Rome, bien que leur intention ne fût que de satisfaire à leur pieté, ils eurent la pensée de prendre connoissance quand ils seroient à Rome des obstacles qui avoient empêché les bons desseins du Pere de Rhodes dans une affaire qui paroissoit si avantageuse au progrés de la Foy, & de voir si on ne pourroit point en renouveller les poursuites.

Trois choses les fortifierent en cette resolution: La premiere, furent les nouvelles assurées que l'on receut l'an 1656. du progrés de la Foy dans le Tonquin, & du peril où se trouvoient les Eglises qui estoient menacées d'une rude persecution par le banniſſement de tous les Jesuites, qui seuls y prêchoient la Foy. La 2. fut la promotion au Pontificat de N. S. P. Alexandre VII. du zele duquel ils se promirent toute la faveur necessaire pour un dessein qui ne tendoit qu'à augmenter la Religion. La 3. fut l'instance qui leur fut faite de la part des mêmes personnes qui y avoient pris plus de part du temps du P. de Rhodes, d'en proposer tout de nouveau le projet: car ayant apris que ces Ecclesiastiques avec lesquels ils avoient si souvent communiqué de ce dessein, estoient sur le point de passer à Rome, ils les solliciterent de s'informer avec soin des moyens de les faire réussir, &

de donner assurance à la Congregation de la propagation de la Foy que l'on trouveroit à Paris la même disposition que cy-devant pour avancer un œuvre si important au bien des ames, & à l'honneur de l'Eglise.

Ces Ecclesiastiques au nombre de cinq estant arrivez à Rome se presenterent à Mr Alberici, Secretaire de la Congregation de la propagation de la Foy: le bon accüeil qu'ils en receurent leur fut un favorable augure du succés qu'ils devoient attendre. Le S. Pere informé par le Secretaire de leur arrivée & de leur dessein en témoigna de la satisfaction, & bientost les admit à l'audiance. Un d'entr'eux porta la parole, & representa à sa Sainteté l'estat de la Chrêtienté des Eglises de la Chine, de la Cochinchine, & du Tonquin: que la liberté d'y prêcher la Foy y estant entiere, & les esprits disposez à l'embrasser, le progrés de l'Evangile & la conversion de ces peuples n'étoient retardez que par le défaut d'ouvriers, &. par la difficulté d'y en faire passer un nombre suffisant de l'Europe à cause de la longueur des chemins, que le seul moyen d'asseurer la Religion en ces lieux & de maintenir les conquestes de nostre Seigneur estoit d'y envoyer au plûtost des Evêques, que l'on s'estoit adressé à la France pour cét effet, & que le dessein qu'on avoit proposé il y avoit deux ans d'y en faire passer trois, sembloit n'avoir esté differé que pour en laisser l'accomplissement à sa Sainteté.

Le S. Pere n'approuva pas seulement leur zele & leurs discours, mais encore il eut la bonté de leur dire, comme Dieu dés ses plus tendres années luy avoit donné une particuliere inclination pour la conversion des Infideles, & sur tout des peuples dont ils luy exposoient les besoins; que dans son élevation au Pontificat une de ses principales applications estoit de procurer la propagation de la Foy, ensuite il nomma

cinq Cardinaux auſquels il renvoya le memorial qu'ils luy preſenterent. Mrs les Cardinaux tinrent trois ſeances pour examiner cette affaire, & aprés en avoir reconnu l'importance & fait leur raport au Pape. Ces Eccleſiaſtiques receurent ordre de ſa part de faire preſenter trois Preſtres François pour eſtre ſacrez Evêques.

L'affaire de la Miſſion des trois Evêques prenant un ſi bon cours à Rome, la nouvelle n'en fut pas plûtoſt portée à Paris, que le zele de tous ceux qui deux ans auparauantien avoient conceu tant d'eſtime, ſe renouvella & s'enflamma davantage par le ſuccés ineſperé; & ils doutoient moins dautant moins que ce fût un œuvre de Dieu, qu'ils voyoient qu'elle avoit paſſé par les voyes & par les épreuves qui en peuvent donner aſſeurance. On ſçait avec quelle prudence & circonſpection on procede à Rome dans l'examen des affaires de cette importance: & auſſi-toſt que l'on eut apris de quelle maniere la propoſition de celle cy y avoit eſté agreée & approuvée par le Pape, chacun ſe confirma pleinement dans l'opinon déja conceüe, que Dieu vouloit ſon accompliſſement par l'entremiſe & par le concours de la pieté des François.

Pour cét effet trois choſes reſtoient à faire, à ſçavoir de preſenter trois Eccleſiaſtiques pour eſtre ſacrez Evêques, de procurer le ſecours neceſſaire pour les frais de leur voyage, & de déliberer de la route ou marche qu'ils auroient à tenir, ou par la mer ou par la terre.

Mr Pallu cy-devant Chanoine à Saint Martin de Tours fut preſenté dés Rome à ſa Sainteté pour cette dignité, à laquelle il avoit eſté deſtiné il y avoit plus de trois ans par le ſuffrage unanime de tous ceux qui negotierent cette affaire à Paris en 1653. & nonobſtant toute la repugnance que ſa modeſtie luy pouvoit ſug-

gerer, il l'accepta en esprit de soûmission & pour le plus grand bien de l'œuvre.

Il receut le Rochet à Rome de la main du Pape, qui l'exhorta par des paroles puissantes à soûtenir le poids des difficultez qui accompagnoient son entreprise, ajoûtant qu'il remettoit entre ses mains le salut des peuples dont il luy donnoit la conduite. Il fut sacré dans Saint Pierre de Rome par Mr le Cardinal Antoine, Chef de la Congregation de la propagation de la Foy, sous le titre de l'Evêché d'Heliopolis : la ceremonie de son Sacre fut belle & magnifique, & se fit aux frais de la Congregation par les ordres de sa Sainteté, qui dés-lors remit entre les mains de ce Prelat toute la conduite de cette grande affaire. Je ne dois, ce me semble, obmettre un accident qui luy arriva dans Rome : car disant la Messe dans l'Eglise de saint Jean des Florentins, le tonnerre tomba sur cette Eglise, perça la voûte, & tua aux pieds de ce Prelat qui achevoit le Sacrifice, un de ceux qui le servoient, en blessa plusieurs autres, & luy-même fut long-temps incommodé par l'extraordinaire impression qu'il receut du mouvement de l'air, violemment agité par la cheute du tonnerre, il ne laissa pas d'achever la Messe.

Monsieur de la Motte-Lambert, cy-devant Conseiller de la Cour des Aydes en Normandie, & depuis Directeur du grand Hospital des Valides de Roüen, fut proposé par Monsieur l'Evêque d'Heliopolis, pour estre le second Evêque, il y avoit de longue main une particuliere habitude entr'eux. Monsieur de la Motte Lambert estant allé à Rome en ce temps, prit une connoissance fort exacte de cette affaire, & proposa plusieurs avis utiles pour en faciliter l'expedition. Ce fut le fondement de sa vocation aux Missions de la Chine : car ayant consideré l'importance de l'envoy des trois Evêques ; & com-

meon desiroit à Rome qu'il réussit, il s'offrit pour accompagner ceux qui seroient Evêques, en qualité de simple Missionnaire, & fit connoistre dés-lors qu'il ne trouvoit rien de plus grand pour luy, ny de plus avantageux pour son salut que de renoncer à tous les liens qui l'attachoient en France, pour aller chercher une vie penible parmy des nations infideles. Mr d'Heliopolis informé des bonnes dispositions de Monsieur de la Motte Lambert, creut ne pouvoir remplir plus dignement la place du second Evêque, que de sa personne. Mais il ne trouva pas en luy moins de resistance que luy-même en avoit apporté, lors qu'on luy fit une pareille proposition: de sorte qu'il y eut un assez long combat entre le zele de l'un & l'humilité de l'autre. Cependant les besoins de l'Eglise & la necessité des peuples ayant emporté le dessus sur l'esprit de cét humble serviteur de Dieu, on proceda pardevant Mr Picolomini, alors Nonce en France, à son information de vie & mœurs, & ayant receu peu aprés les Bulles de l'Evêché de Beryte, il fût sacré à Paris par Mr l'Archevêque de Tours.

Il restoit un troisiéme Evêque à choisir, Mr d'Heliopolis jetta la veüe sur celuy d'entre plusieurs Ecclesiastiques qui s'estoient offerts à luy pour sa Mission qu'il jugea le plus capable de cette grande fonction, & ne se trompa point dans le choix, qu'il fit de Mr Ignace Cotolendy de la ville d'Aix, qui depuis plusieurs années exerçoit la charge de Curé, en la plus considerable Paroisse de cette Ville, & s'en acquittoit avec une satisfaction universelle, & en toute occasion avoit donné des preuves de son zele, de sa pieté & de sa suffisance, & de toutes les vertus qui peuvent former une homme Apostolique: c'est pourquoy ayant esté proposé, il fut aussi-tost agreé par le Pape, & les Bulles ayant esté envoyées, il fut consacré en cette ville de Paris, sous le titre d'Evêque de Metellopolis

par Mgr l'Archevêque de Roüen, pour lors Président de l'Assemblée du Clergé, laquelle députa six de Nosseigneurs les Evêques, pour honorer de leur presence, le sacre de ce Prelat.

L'éclat de cette Mission se répandit bien-tost par la France : car Mr l'Evêque d'Heliopolis ayant publié un écrit qui contenoit les motifs de son entrepriſe, & les intentions du Saint Siege, plusieurs vertueux Ecclesiastiques furent excitez de se presenter à luy pour une si digne occupation, ce Prelat usa d'un grand discernement dans le choix qu'il en fist, & pour y mieux réussir il les retira à dix lieuës de Paris, afin d'examiner leur vocation & de les preparer par les exercices de la retraite & de l'oraison, & par l'essay de quelques Missions aux villages circonvoisins, aux fonctions de la vie Apostolique. Cette épreuve est necessaire, & s'il est louable de se porter aux grandes entrepriſes, il est perilleux de s'y engager sans une particuliere vocation.

La Mission des trois Evêques a tiré un avantage notable de cette retraite, puis qu'on n'y a admis aucun Ecclesiastique duquel on ne connut les mœurs & la conduite, & qu'on n'eut disposé par toutes les pratiques de pieté à se bien acquiter de ses fonctions. Ce fut en cette retraite que l'on conceut le projet de former un Seminaire, qui eut pour but de preparer les Ecclesiastiques que Dieu appelleroit à travailler à la conversion des païs Infideles.

Les personnes de pieté, & principalement les Dames, s'appliquoient cependant à Paris à faire quelque fond pour la subsistance tant des Evêques que des Ecclesiastiques qui devoient les accompagner. Il y a dequoy s'étonner que veu la dépense qu'il falloit faire pour soûtenir cette entrepriſe, on ne s'en soit point rebuté d'abord, & que l'on n'en ait rejetté la proposition, comme d'une chose impossible. Mais si l'on

eut admis ces ſentimens de crainte, on eut douté du ſoin que Dieu prend des œuvres qu'il inſpire pour le bien de l'Egliſe, & du zele des perſonnes de pieté de Paris à s'intereſſer pour les ſoûtenir. Les effets de leur Foy & de leur Charité ſont aſſez connus par toute la terre : c'eſt ce qu'ont éprouvé ces trois Prelats, un deſquels conſiderant les ſecours qui leur eſtoient neceſſaires, leſquels ils ne pouvoient trouver que dans la Charité de Paris, prit la reſolution de donner aux pauvres les premiers cent eſcus qui luy ſeroient offerts, ſe fondant ſur la promeſſe de l'Evangile, qu'ils multipliroient au centuple ; ce qu'il a bien reconnu eſtre veritable & ce qui luy a eſté un argument bien fort que Dieu ne les abandonneroit jamais, comme luy & tous les autres l'ont éprouvé depuis, tant il eſt avantageux, quand on ne ſe propoſe que la gloire de Dieu, de ſe ſoûmettre entierement aux ordres de ſa Providence.

L'obſtacle le plus grand fut de bien reſoudre quelle route tiendroient les Evêques : la déciſion de ce poinct eſtoit d'autant plus difficile, qu'on avoit peu de connoiſſance de ces païs-là. On crut d'abord qu'on pouvoit prendre la voye des Portugais, dans l'eſperance d'obtenir liberté de paſſer ſur leurs flottes, & pour cét effet on ſollicita des paſſe-ports ; mais ils jugerent pour certaines conſiderations d'Eſtat qu'ils n'en devoient pas accorder.

Il eſtoit inutile de rechercher la voyes des flottes de Hollande, que la Compagnie des Indes Orientales y envoye tous les ans, d'autant qu'elle a pour maxime de ne donner paſſage qu'à ceux qui ſont actuellement à ſon ſervice. On apprehendoit de pareilles difficultez du coſté de celle d'Angleterre, quoy que dans le cours de noſtre voyage nous ayons receu d'aſſez bons offices de quelques particuliers de cette Nation, dans les lieux où ils ont des eſtabliſſemens.

Il ne restoit plus que le chemin de la mer Mediterranée, pour aller en suite par terre traverser la Turquie : mais ce chemin paroissoit le plus ennuyeux, le plus long, exposé à divers dangers, & d'une grande dépense : & d'ailleurs il y avoit sujet de craindre qu'on ne pût éviter aprés deux mille lieuës de marche de retomber entre les mains de quelques-unes de ces Nations, que l'on soupçonnoit estre opposée au succés de cette entreprise.

Ces difficultez firent que l'on proposa si l'on ne pourroit point se servir des Vaisseaux de la Compagnie qui trafiquoit alors en l'Isle Madagascar, appellée maintenant l'*Isle Dauphine*, ce qui sembloit facile puisque les mesme Vaisseaux pouvoient aller des Ports de cette Isle à celuy de Surate & autres Ports des costes des Indes qui sont libres à toutes les Nations & plus commodes au commerce ; mais cette Compagnie estant alors foible n'osoit passer cette Isle, & on ne put convenir des conditions. Ce qui donna lieu de tenter un autre dessein, qui estoit de faire équiper deux Vaisseaux qui allassent au moins jusques à Surate, & par là donner commencement à une Compagnie pour establir la correspondance des Indes avec la France. Quelques personnes intelligentes au commerce s'appliquerent à examiner la possibilité de ce dessein, & jugerent qu'il pouvoit estre avantageux au Royaume. Suivant les memoires qu'ils en dresserent on forma la Compagnie, & si tost qu'elle fut authorisée du Roy, & les lettres verifiées au Parlement, le zele d'étendre la Religion & de porter jusques aux Nations les plus éloignées la gloire du nom François, fit une si puissante impression sur les esprits, qu'un grand nombre de personnes de toute condition voulut contribuer au fond necessaire pour l'entreprise : ce qui fit qu'on prit aussitost la resolution pour executer ce dessein, de travail-

ler à la construction des Vaisseaux necessaires pour ce voyage. On envoya pour cét effet en Hollande pour y faire bastir le principal Vaisseau & pourvoir à son équipage. Si tost qu'il fut en estat Mr de Thou pour lors Ambassadeur du Roy vers les Estats en prit possession au nom de Sa Majesté, le nomma le *S. Loüis*, & y arbora le pavillon de France, pour faire connoistre par là qu'il estoit destiné pour le service du Roy. On estoit tout prest de le faire venir au Havre où se devoit faire l'embarquement, lors que quelques Officiers de l'Admirauté d'Amsterdam arresterent ce Vaisseau dans leurs Ports, & y mirent garnison. On fit de pressantes sollicitations pour en obtenir la liberté, parce que le temps propre pour la navigation se passoit; Mr de Thou qui en fut bien-tost averti se transporta à Amsterdam pour en faire ses plaintes avec beaucoup de diligence, & aprés avoir fortement representé le préjudice que l'on faisoit au Roy par la détention d'un Vaisseau dont il avoit pris possession en son nom, il fut relâché sur l'asseurance que l'on donna qu'il ne seroit point employé en guerre contre le service des Estats. Comme il attendoit le temps propre pour faire voile en France, il perit au Texel par une tempeste qui causa la perte de plusieurs autres. Cét accident fut d'autant plus sensible aux Interessez en cette Compagnie naissante, que les longs delais qu'on apporta à relâcher ce Vaisseau, qui fut détenu pendant trois mois dans la plus orageuse saison de l'Hyver, furent la cause de son naufrage. Ils creurent qu'ils pouvoient avec beaucoup de raison former leurs plaintes contre un procedé qui paroissoit avoir blessé la liberté publique, & de solliciter avec beaucoup d'instance le dédommagement d'une perte qu'ils souffroient sans en connoistre la cause; mais comme on est plus prompt à causer les torts qu'à les reparer, ils n'ont pû encore venir à

bout de leurs prétentions, quelques raisons qu'ils ayent pû alleguer pour en faire connoistre la Justice.

Cependant la navigation entrepriſe pour le Commerce des grandes Indes ſe trouva retardée, & il ſembloit que tout ce projet concerté avec tant de ſoin, & entrepris pour de ſi bonnes fins devoit avoir un plus favorable ſuccés; mais l'évenement nous fait bien voir que la Providence de Dieu n'a permis ce premier obſtacle à un deſſein ſi noble & ſi glorieux à la France que pour en reſerver l'execution à des temps plus heureux & à des mains plus puiſſantes; & l'eſſay qu'on en fit alors eſt trop bien payé s'il a contribué à donner quelque idée pour celuy qui s'execute preſentement par l'authorité de noſtre grand Monarque, & par l'application des perſonnes les plus capables du Royaume dans les affaires du commerce.

La perte de ce Vaiſſeau n'eſtoit pas ſeulement préjudiciable aux Intereſſez de cette Compagnie, mais encore à Mrs les Evêques de la Chine, qui eſperoient s'en ſervir pour paſſer juſqu'aux lieux de leurs Miſſions. Ils ſe trouverent dans une nouvelle peine touchant la route qu'ils devoient prendre. Celle-cy qui leur ſembloit ſi commode leur avoit manqué par des conduites de la Providence divine; qu'il n'eſt pas permis aux hommes d'aprofondir, mais principalement à des perſonnes qui ſe deſtinent aux fonctions Apoſtoliques; parce que devant eſtre preparez à mille & mille accidens qui accompagnent toûjours ces grands deſſeins, dont l'execution reçoit beaucoup d'obſtacles par l'éloignement des lieux & la difficulté d'en entreprendre la route, ils ne doivent avoir que de la ſoûmiſſion & de l'acquieſcement pour tout ce qui leur arrive.

Je ne parle point icy des differentes penſées qu'eut Mr d'He-

Mr d'Heliopolis, en suite d'un accident si inopiné, pour trouver les moyens de conduire les Missionnaires jusques dans la Chine, ny la derniere resolution qu'il prit pour le faire avec plus de facilité & de seureté possible, cela concerne la Relation particuliere de son voyage, que l'on pourra donner au jour dans quelque temps : mon dessein estant de faire simplement celle de Mr l'Evêque de Beryte, je reprens donc la suite des choses qui le regardent.

Cinq mois avant le naufrage du Vaisseau Mr de Beryte fut sacré à Paris par Mr l'Archevêque de Tours, comme j'ay déja rapporté ; il ne tarda pas de se mettre en chemin, pressé du desir d'aller porter la lumiere de l'Evangile dans ces vastes païs, qui sont depuis tant de temps enveloppez dans les tenebres de l'infidelité, il creut que pour l'avantage de la Mission de la Chine, il estoit necessaire qu'au moins un des Evêques prit la route de terre, quoy qu'elle parust exposée à beaucoup de difficultez ; En effet la sacrée Congregation de la propagation de la Foy desiroit beaucoup pour le bien des Missions que l'on essayast cette voye, & qu'elle devint facile par l'experience que l'on en feroit ; afin qu'indépendamment de la jalousie des Nations qui se sont renduës redoutables sur les Mers des Indes, elle puisse aux occasions envoyer par ce chemin les Missionnaires qu'elle destine de faire passer, soit à la Chine, soit aux païs circonvoisins.

Mr de Beryte voulut bien s'offrir pour faire cette tentative, & on a trouvé que si cette route a ses incommoditez, elle a aussi ses avantages ; quand il n'y auroit que ceux qui reviennent à un Missionnaire, de se faire peu à peu aux fatigues des voyages, d'aller comme par poses, se delassant par intervalles dans les differents lieux & païs où l'on s'arreste, & à s'accoûtumer à la diversité des climats & des alimens ; con-

BIBLIOTHECA SCHOL. ROMANI O. M. I.

me auſſi de former ſon jugement & ſon experience par la frequentation d'un grand nombre d'ouvriers Apoſtoliques que l'on rencontre ſur la route, que l'on peut conſulter, & deſquels on apprend des connoiſſances qui ſont neceſſaires pour ſe conduire avec les Etrangers, les Infideles, & autres ennemis de nôtre Religion. La voye de l'Ocean conduiſant tout d'un trait les Prelats & les Miſſionnaires dans le milieu des grandes Indes, les eût privez du fruit de cette experience laborieuſe, qui leur a eſté ſi utile pendant le courant de leur marche, qui a duré plus de deux ans, & dont le recit fera deſormais la matiere & la ſuite de cette Relation, en laquelle, comme on ſe propoſe principalement d'eſtre utile à ceux qui voudroient les ſuivre par le meſme chemin, l'on obſervera quelles fautes on a pû commettre, les avis qu'on a jugez utiles, & la conduite qu'on doit tenir.

CHAPITRE II.

Du Voyage de Mr l'Evêque de Beryte, depuis Paris juſqu'à Hiſpaham.

Mr l'Evêque de Beryte aprés une retraite de huit jours qui ſuivit ſon Sacre, ne penſa plus qu'à ſortir de France, & crût qu'il ſeroit comptable à Dieu de tous les momens qui le retarderoient de ſe rendre aux lieux de ſa Miſſion, laquelle comprend le Royaume de la Cochinchine, les Provinces de Ciampa & de Camboje, trois Provinces meridioles de la Chine, l'Iſle de Hainam, & autres. Il partit ſecretement ſans en donner avis à perſonne, & fut obligé d'en uſer de la ſorte, pour éviter les oppoſitions que l'on vouloit apporter à ſon depart. Il s'exempta par là de beaucoup de combats qu'il eût eſté obligé de

soûtenir contre la plusparт de ses proches & de ses amis, qui avoient peine à consentir qu'il quitast la France. Ainsi par une pieuse & apparente incivilité, il leur épargna le regret qu'ils eussent eu de ne le pouvoir dissuader de la resolution en laquelle il estoit de suivre la vocation de Dieu, & d'obeïr à l'Eglise qui l'envoyoit à la Chine.

Il est vray que l'on a de la peine à se persuader qu'un homme qui possede en France des emplois, & qui s'y peut faire considerer par ses talens & par son experience, ne commettre une action d'imprudence quand il vient à renoncer à tous ses avantages, pour aller se perdre à quatre ou cinq mille lieuës de son propre païs parmi les Infideles, & s'engager à tous les évenemens d'une vie exposée à de continuels dangers, sans autre esperance que de beaucoup souffrir pour Dieu.

Mr l'Evêque de Beryte ne creut point devoir entrer dans aucune contestation avec ses amis au sujet de son entrepriſe: & donna une leçon utile à ceux qui voudroient le suivre, de quelle sorte on peut se comporter en ces occasions.

Il partit de Paris le 18. de Juillet, accompagné d'un Eccleſiastique originaire de cette ville & d'un valet. Si-toſt que Mr de Beryte fut arrivé à Lyon, il fut atteint d'une fiévre continuë, qui l'arresta cinquante-deux jours au lit, & le porta à l'extrémité. Il demeura deux jours sans aucune connoiſſance, mais Dieu luy fit éprouver que c'est luy qui donne la mort, & qui rend la vie: car aprés avoir esté abandonné de tout le monde, lors que l'on n'attendoit que l'heure de son paſſage à une meilleure vie, il se trouva tout d'un coup sans aucune fiévre, ne luy restant de son mal qu'une extréme foibleſſe: de sorte qu'il pouvoit bien dire avec le saint Apoſtre, *Quaſi morientes & ecce vivimus.*

L'extrémité où il se trouva reduit luy fit faire un essay du parfait abandon que l'on doit faire continuellement de soy-mesme à Dieu, dés-lors que l'on s'engage aux fonctions de l'Apostolat. Le Medecin fut si surpris de cette gueriſon, qu'a peine pouvoit-il croire à ses yeux; & il ne douta point qu'elle ne fust plûtoſt l'effet d'un secours extraordinaire d'en haut, que des remedes de la Medecine. Mr de Beryte receut le Viatique & l'Extrême-Onction sans se faire connoiſtre.

Si-toſt que ses forces furent un peu rétablies, & qu'il pût se soûtenir, il s'embarqua sur le Rhône, & d'Avignon il prit une litiere pour aller à Marseille, où il fut joint par Mr Deydier originaire de Toulon, où feu Mr Pingré Evêque de cette ville luy proposa souvent de s'arester pour les besoins de son Dioceſe. La douceur du païs, l'esperance des Benefices, & les semonces de son propre Evêque, & peut-estre la veuë des difficultez auſquelles il estoit preſt de s'engager sur le point de partir pour de si longs voyages, auroient pû ébranler la resolution de cét Eccleſiaſtique, si elle n'eût esté fondée sur Dieu. Il ne répondit aux inſtances de Mr de Toulon que par ce seul mot qu'il luy obeïroit, s'il luy commandoit de s'arreſter: mais ce sage & vertueux Prelat, qui estimoit d'ailleurs sa vocation, ne voulut jamais le contraindre.

Le temps & l'occaſion s'estant trouvez propres pour la navigation, Mr de Beryte & ses Eccleſiaſtiques sortirent du port de Marseille le vingt septiéme de Novembre 1660. Le commencement de noſtre navigation fut dangereux par une grande & longue tempeſte qui nous attaqua dés noſtre entrée en mer, dont les secouſſes nous furent d'autant plus rudes, que nous n'eſtions point encore accoûtumez à l'agitation du vaiſſeau. Le peril fut grand, le Capitaine ne pût cacher sa crainte, se voyant durant une nuit en peril de

donner contre les bas fonds de l'Isle de Sardaigne, & d'y perir sans remede; mais Dieu nous tira de ce premier danger, & continuant nostre route nous arrivâmes à Malthe le vingt-troisiéme Decembre. Le R. Pere Recteur des Jesuites estant averty de nostre arrivée, envoya un Pere François au deuant de Mr de Beryte, pour le recevoir au sortir de ce vaisseau, & le conduire en leur maison. Il accepta leur civilité, & demeura chez eux dix-huit jours, où il receut tous les bons offices que la charité peut inspirer à des personnes de cette profession. Durant nostre sejour de cette Isle, nous visitâmes la grotte de S. Paul, & l'Eglise Cathedrale qui luy est dediée, esloignée de la ville de Malthe de deux lieuës.

Mr l'Evêque de Malthe ayant appris l'arrivée de Mr Beryte, l'envoya aussi-tost complimenter, & luy faire offre avec beaucoup de deference, de tout ce qui dépendoit de son autorité & de sa jurisdiction: puis le visita luy-même, & voulût qu'il conferast les Ordres à soixante-dix personnes. Mr le Grand Maistre luy fit les mêmes honneurs. Et Mr de Beryte de son costé leur rendit ses devoirs, & aprés les avoir tous visitez & pris congé de ses charitables hostes, il partit de Malthe le jour de saint Thomas. Comme le vent étoit contraire à sortir du port, Mr le Grand-Maistre continuant ses civilitez, envoya deux galeres pour remorguer le vaisseau. On n'épargna point le feu de l'artillerie, ny le bruit du canon: le vaisseau vint moüiller aux salines de Chypre le vingt-huitiéme Decembre: là nous apprîmes des PP. de saint François qui y residents, que d'un Archevêque & des trois Evêques qui sont en cette Isle, il y en avoit deux qui reconnoissoient le saint Siege: que le peuple y languit dans une extrême ignorance, & gemit sous la tyrannie qui l'opprime. Nous partîmes de Chypre le cinquiéme Janvier mil six cens soixante-un, & arrivâmes l'onziéme à Ale-

xandrette. L'on donne icy par avis que c'eſt un fort mauvais air, à cauſe des marais qui l'environnent, & que ceux qui ſeroient obligez d'y ſejourner, feroient mieux de ſe tenir dans les vaiſſeaux, juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent une occaſion pour Alep. Il y a en ce lieu-là une Egliſe, & un pere de la Terre-Sainte, & un Vice-Conſul François: d'Alexandrette nous allaſmes au Bailan, qui eſt un village à quatre lieües de-là. Le 21. Janvier nous vinſmes à Antioche, où il y a pluſieurs Chreſtiens Schiſmatiques. Cette ville eſt ſituée ſur le fleuve Oronte, environ à ſix lieües de la mer.

Nous apprîmes que l'Egliſe de ce lieu, qui eſtoit autrefois le premier ſiege de S. Pierre, eſt à preſent une Moſquée. La veuë de cette profanation nous affligea ſenſiblement, & durant tout le temps que nous marchâmes dans la Turquie, ce nous a eſté la matiere d'une douleur continuelle de voir que le Mahometiſme ait envahy ſur JESUS-CHRIST tant de beaux lieux qu'il occupe au prejudice des Chreſtiens. Parmy ces triſtes ſpectacles à peine peut-on retenir ſes larmes & ſes gemiſſemens. Chacun de nous s'offrit à Dieu pour ſatisfaire à ſa Juſtice, & reparer par l'hommage ſecret de ſon cœur, autant qu'il ſeroit en luy, l'opprobre de la Religion Chreſtienne violée & des-honorée par les ſacrileges d'une ſecte impie, dont il falloit ſe reſoudre à ſouffrir deſormais l'orgüeil & les inſultes.

Nous ſortîmes d'Antioche, & aprés avoir marché la journée ſans débrider, comme nous penſions eſtre proche du giſte, & que nous euſmes apperceu de loin la lumiere des chandelles dans le village où nous devions coucher, le Janiſſaire qui nous ſervoit de guide s'eſtant éloigné du chemin, par ignorance, ou par malice, nous mena long-temps dans la nuit, ſans ſçavoir où nous marchions, & nous fit camper en

pleine campagne dans un lieu fort écarté. Les plus aviſez commencerent à entrer en ſoupçon que ce guide ne fut d'intelligence avec d'autres Turcs, & qu'il ne leur euſt donné ce rendez-vous pour leur faire quelque mauvais party: c'eſt pourquoy l'on jugea qu'il falloit l'obliger de quitter ce poſte ſuſpect. On s'abandonna donc, au hazard de s'égarer. Nous continuâmes noſtre marche tant que nos chevaux nous purent porter, mais s'abattant ſous nous de laſſitude, on s'arreſta ſur une petite eminence, où nonobſtant la rigueur du froid qui eſtoit extréme, on ne permit jamais au Janiſſaire de faire du feu, qui eſtoit un moyen de nous découvrir aux voleurs, ou à ceux de ſon complot. Nous demeurâmes ainſi ſur pied ou en ſentinelle tour à tour durant toute la nuit. C'eſt là que nous fiſmes l'eſſay des hôtelleries de ce Païs, noſtre ſouper ne nous incommoda point, nous n'avions pas ſeulement une goutte d'eau pour nous rafraiſchir d'une fatigue qui avoit duré un jour & une nuit; nous continuâmes noſtre marche auſſi-toſt que la clarté de la Lune nous permit d'entrevoir le pas de nos chevaux. Sur le midy nous arrivâmes à Anjare, où nous repoſâmes juſqu'au lendemain que nous entrâmes dans Alep, jour de la Converſion de ſaint Paul. Nous allâmes avec les autres François, qui eſtoient avec nous deſcendre à la maiſon de Mr le Conſul, qui eſtoit pour lors Mr Piquet. L'employ de Conſulat eſt fort conſiderable en ce lieu-là, quand celuy qui en a la charge s'en acquitte avec la dignité neceſſaire: nous ſommes témoins de la reputation que ce Conſul y avoit acquiſe, non ſeulement parmy les Chreſtiens dont il eſtoit le Protecteur en tout ce pays; mais encore parmy les Turcs, auprés des Bachas & autres Officiers de la Ville.

Auſſi-toſt qu'il eut appris noſtre arrivée, il envoya offrir ſa maiſon & ſa table à Mr de Beryte, & ſa ci-

vilité fut telle que l'on n'y pût resister; Il fallut accepter l'un & l'autre durant tout nôtre sejour en cette Ville: Lorsque Mr Piquet fut plus particulierement informé du dessein qui nous avoit fait sortir de France, pour honorer nostre Mission, il redoubla les offices de sa charité, & nous rendit toutes les assistances qui dépendoient de son autorité & de son credit; & comme il connoissoit de longue main la mauvaise foy de la plus part des Turcs à l'endroit des Chrestiens, & qu'on ne peut trop prendre de précaution contr'eux, puisqu'ils font gloire de les tromper par de perpetuelles avanies; il prit le soin luy-même de faire mettre par écrit le marché avec le Janissaire, qui estoit Chef & Maistre de la Caravane, que nous trouvâmes à nostre arrivée preste à partir pour Babylone. Les Francs, c'est à dire au langage des Turcs, Les Chrétiens d'Europe qui voyagent en leurs païs, passent dans leur esprit pour riches, ce qui les tente d'essayer tous les moyens de les surprendre; c'est ce qui oblige les Francs de paroistre les plus pauvres qu'ils peuvent, soit dans leurs habits & leur train, soit dans leur dépense: on ne montre jamais d'argent, & on n'employe que de la petite monnoye, qui est à l'usage des pauvres. Nous n'eusmes pas de peine de nous travestir en pauvres; puisqu'outre l'avantage que nous recevions d'en avoir quelque apparence, nous honorions encore cette qualité comme tres-convenable à nostre profession. La recommendation de Mr le Consul Piquet nous procura l'amitié du Chef de la Caravane, & durant nostre marche jusqu'à Babylone, nous trouvâmes toûjours en luy une protection particuliere; nous régalions de temps en temps nostre Janissaire de divers petits presens qui le gagnoient: Bref, s'il y a lieu au monde où il faille vivre d'adresse & avec sobrieté, estre sur ses gardes, dormir peu, & avoir toûjours l'œil ouvert & toûjours du

courage : c'eſt dans les marches de la Caravane, où chacun ſe défie de ſon compagnon, comme d'un voleur, & où la difference de Religion, des mœurs, de langage, des païs, fait naiſtre de continuelles défiances.

Avant que de ſortir d'Alep, nous nous informaſmes des Peres Miſſionnaires de l'eſtat de la Religion en cette Ville. La protection qu'ils ont receuë de Mr Piquet leur a donné moyen d'exercer leurs fonctions ; & on ne luy peut refuſer cette loüange, d'avoir par ſon autorité & par ſa prudence rétably les affaires de la Foy Catholique en ces quartiers là, & maintenu les Miſſionnaires dans l'uſage des privileges qui leur ont eſté accordez à la Porte, les aſſiſtant de ſes aumoſnes, & les garantiſſant des avanies dont on les tourmentoit ſans ceſſe. Outre cela, il a paru en toute occaſion le pere des pauvres, tant des François, que des Schiſmatiques ; de ſorte que ſous ſon Conſulat les Chreſtiens ont joüy d'une grande liberté. Ce qui a extrémement contribué à augmenter l'affection que ces peuples portent à noſtre nation. Les Jeſuites, les Capucins & les Carmes Déchauſſez, ont leur reſidence en cette Ville-là depuis pluſieurs années : Ils travaillent avec beaucoup de fruit & d'union entr'eux. Il n'y auroit rien plus facile que de ramener tous les Schiſmatiques à la pureté de la Foy, pourveu qu'on ſe conciliaſt l'amitié de leurs Superieurs, qui ne ſuivent leurs erreurs que par intereſt, & leſquels on pourroit aiſément engager dans un meilleur party : Ce que les Miſſionnaires ont fait depuis le Conſulat de Mr Piquet pour la reduction de quelques-uns d'entr'eux, en eſt une preuve ſuffiſante. Tous ces Miſſionnaires ſouffrent une grande pauvreté : car ils ne prennent jamais rien des Chreſtiens de ce païs-là, qui ſont preſque tous pauvres & miſerables, & ils ſont peu aſſiſtez d'Europe. Cependant leurs tra-

vaux ſont grands, eſtant obligez pour prêcher & inſtruire les Chreſtiens d'aller de maiſon en maiſon, ne leur eſtant pas permis d'avoir aucune Egliſe publique. Il ne ſeroit pas moins facile que juſte d'aider cette Miſſion, tant parce qu'elle n'eſt pas fort éloignée de nous, que parce que c'eſt de ces lieux-là que la vraye Foy nous a eſté apportée, & ainſi il y auroit juſtice de ne pas negliger les moyens de l'y rétablir, & de ſeconder les occaſions qui s'en preſentent, qui ne furent jamais plus favorables.

Avant que d'entrer dans la Caravane, il fallut nous dépoüiller de tout ce que nous avions de François, nous habiller à la Turque, & prendre le Turban: cette coiffeure n'eſt pas ſi commode pour les Voyages que le chappeau; mais elle donne bonne grace, ſur tout quand les Turbans ſont de prix.

Puis que je me ſuis principalement proposé en cette narration l'utilité des Miſſionaires qui ſeront appellez à nous ſuivre, ou de ceux qui voudroient faire ce voyage. Je remarqueray en détail de quelle façon on marche en Caravane. Ces choſes paroiſſent de peu de conſequence, mais il faut ſçavoir que l'on rend un grand ſervice à un pauvre Voyageur, quand on ne luy donneroit qu'un ſeul avis: On eſt plus étonné que l'on ne peut dire, de ſe trouver preſque ſeul de ſon langage au milieu d'une nation infidele, que l'on n'oſe même interroger, de peur de montrer ſon ignorance.

La Caravane d'Alep à Babylone eſt une des plus rudes, à cauſe du déſert qu'il faut paſſer: Voicy donc l'ordre que l'on tient. Aprés avoir fait ſes conditions avec le Guide de la Caravane, on vient de bonne heure au rendez-vous general. Dés le matin on monte à cheval, ou ſur un chameau, d'où l'on ne deſcend point que le ſoir, où l'on s'arreſte pour finir ſa journée, & pour ſouper, qui eſt le ſeul repas que

l'on faſſe. On ſe pourvoit neanmoins avant que de partir, de biſcuit, & de quelques fruits ſecs, pour ſe ſoûtenir durant la fatigue de toute la journée; mais c'eſt proprement le ſoir que l'on fait ſon repas, & on a loiſir d'allumer du feu de faire la cuiſine, qui ne conſiſte qu'à faire cuire du ris avec du beurre: ce qui incommode le plus, eſt la rareté du bois, car à peine en trouve-t'on dans ces deſerts: Nous nous ſervions de rômarin, qui eſt fort commun & fort odoriferant; on en voit durant pluſieurs journées des campagnes toutes pleines; & quand tout cela manque, on ſe ſert de fumier des Chameaux, déſeché par le Soleil, que l'on amaſſe avec ſoin, dés que l'on arrive au giſte de la Caravane. Cette matiere conçoit aiſément la flamme qui ſuffit pour cuire ce que l'on veut manger. Il ne faut point chercher dans ces deſerts d'autres maiſons que celles que l'on porte avec ſoy ſur le dos des Chameaux, c'eſt à dire des pavillons. Ainſi tous les jours on couche dans la pleine campagne. Comme nous marchions en hyver, nous avions l'avantage d'aller de jour; car aux autres Saiſons on marche ſeulement de nuit, ce qui eſt une fatique grande pour ceux qui ont mené une vie reglée; parce qu'il eſt impoſſible de prendre aucun repos, ny durant la nuit, à cauſe que l'on marche, ny durant le jour à cauſe que l'on eſt brûlé par l'ardeur du Soleil, & par celle des ſables. Nous eſtions donc exempts de cette incommodité, mais nous en avions une autre, toutefois moindre, qui eſtoit la pluïe & le froid. Durant le jour on s'en garantit par le moyen de certains feutres que l'on fait en Perſe, & que l'on tranſporte en divers endroits de l'Aſie pour l'uſage des Voyageurs. Durant la nuit on eſt un peu à l'abry ſous les pavillons, leſquels ſouvent ſe gelent & s'endurciſſent de froid; de ſorte qu'il faut attendre que le Soleil ait par ſa chaleur fondu

la glace, pour pouvoir les plier. Une des plus grandes incommoditez de nostre marche, fut le manque d'eau, qui est rare en ce desert par le défaut de ruisseaux & de fontaines. Les hommes ont tâché d'y suppléer, en creusant des puits ; que les guides des Caravanes sçavent trouver au milieu de ces solitudes. Sitost qu'ils apperçoivent ces puits, ils se separent du gros de la Caravane, & ils vont charger leurs outres à proportion de ce qui est necessaire pour le monde: ces outres sont certains vaisseaux de cuir qui contiennent l'eau. Les Chameaux dont on se sert en ce païs endurent facilement la soif : ce qui est une commodité considerable pour les voyageurs qui passent ces grands deserts. Comme l'eau de ces puits est souvent mauvaise & croupie, pour corriger l'incommodité qu'elle cause à l'estomach, les Turcs se servent d'un breuvage qu'ils nomment *Caphé*, qui commence d'estre en usage en quelques villes d'Europe. Cette boisson est composée d'une petite féve qui croist dans l'Arabie proche de la Meque, en telle abondance, que de là on la transporte par toute l'Asie, & presque par tous les lieux où il y a des Mahometans, qui se servent de cette boisson au lieu de vin, dont elle imite assez les effets, ayant la proprieté de fortifier l'estomach, & de faciliter la digestion ; Elle a de plus celle de purifier les vapeurs de la teste. Ils font rostir cette féve dans une poisle, puis ils la reduisent en poudre dans un mortier, & aprés en avoir separé le son par un tamis, on fait boüillir cette farine brûlée & noire dans l'eau durant l'espace d'un *Miserere*, puis on la boit la plus chaude que l'on peut, quoy que cette liqueur nait aucun goust agreable, mais plûtost amer, elle ne laisse pas d'estre fort estimée par ces gens, pour les bons effets qu'ils trouvent en elle ; ce qui fait paroistre le soin que Dieu a de fournir tous les pays des choses necessaires pour la commodité des

hommes, on ne peut douter que dans les autres païs il n'y ait des plantes qui ont de pareilles vertus.

Ceux qui marchent en Caravane doivent prendre garde de ne s'éloigner pas du gros; car les Arabes qui ne vivent que de butin, font des courses continuelles pour surprendre ceux qui passent; & quand le gros de la Caravane est trop fort, ils l'attaquent en queuë, & à l'improviste: mais il ne faut pas esperer que ceux qui seront déja avancez reviennent sur leurs pas pour secourir les autres qui sont attaquez. Nous sommes obligez de rendre grace à Dieu de la protection particuliere qu'il nous a donnée, n'ayant pas eu le moindre accident fâcheux, ny même aucun sujet de craindre. Ce n'est pas que nous n'ayons souvent trouvé des Arabes, mais durant l'hyver ils ne s'éloignent gueres de leurs familles, estans assez occupez à chercher des herbes pour leur bétail, nous apperçûmes quelques bandes qui menoient avec eux leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux, qui transportoient leurs meubles & leurs maisons sur le dos des bœufs & des asnes, & qui cherchoient d'autres postes. Quand ils trouvent une terre propre au pasturage, ils y dressent leurs petits pavillons, & composent leurs villes mouvantes, & y font autant de sejour que leurs troupeaux peuvent s'y entretenir. Alors les Arabes ne sont pas fort à craindre, parce que l'on pourroit facilement se vanger de leurs violences sur ce qu'ils ont de plus cher. Voilà ce que j'ay pû remarquer des Caravanes; il faut maintenant reprendre nostre route. Le troisiéme de Février nous campâmes à une lieuë d'Alep en pleine campagne. Le lendemain la Caravane arriva à Isabou pour attendre quelques Marchands. Le sixiéme elle continua son chemin jusqu'au quatorziéme qu'elle passa proche de Dert, qui est un chasteau, & environ cent maisons proche l'Euphrate. Le Gouverneur de ce lieu-là est

d'ordinaire un Chef d'Arabes, qui fait payer à toutes les Caravanes qui passent le fleuve trois quarts de piastres par charge, & un present ; & quand on ne le passe point, il se fait donner un present à sa volonté, qu'il regle neantmoins selon la grandeur des Caravanes: Nous campâmes à une lieuë de Dert, & le lendemain nous passâmes l'Euphrate du costé de la Mesopotamie : la Caravane sejourna trois jours sur le bord de cette belle riviere, mais dans un endroit qui paroissoit plûtost la retraitte des lyons, des sangliers, & des autres bestes sauvages, qu'une terre habitable : on la voyoit toute seillonnée des traces de ses animaux, & nous avions d'autant plus à craindre leur rage, que nous leur dérobions le lieu de leurs divertissemens, & de leurs courses. Un de nous s'étant un peu éloigné de la Caravane, il se leva proche de luy un de ces animaux, qui traversant les buissons avec bruit, se contenta neantmoins de luy faire peur. Ce qui nous apprist à suivre l'avis que l'on nous avoit donné, de ne nous éloigner jamais du gros de la Caravane. Le jour que nous campâmes, il mourut un chameau, dont le corps ayant esté porté à une petite distance de nostre Pavillon, il fut bientost la proye d'un grand nombre de ces bestes carnacieres & affamées : les lyons sans s'estonner ny des hommes, ny du feu des mousquets, ny du bruit des chiens, firent durant toute la nuit la curée de cette proye. La Caravane employa trois jours à passer l'Euphrate dans une méchante barque: L'on fist payer pour le droit de passage un quart de piastre pour chaque charge de cheval & de chameau. Le dix-huitiéme elle continua sa route, jusqu'au vingt-troisiéme qu'elle arriva à Anna, scitué sur le même fleuve, où elle demeura les vingt-quatre & vingt-cinq, on fist payer deux piastres par teste à tous ceux qui sont Francs, c'est un droit que le Gouverneur de ce

lieu-là exige de toute la Nation. Outre cela on paya cinq quarts de piastre pour chaque charge. Elle partist le vingt-sixiéme & arriva le quatriéme Mars fort tard à Babylone, autrement appellée par les Asiatiques *Bagdad* : Elle trouva les portes fermées, & nous couchasmes tous au clair de la Lune sur le bord du Tygre ; le lendemain deux de nous voulurent avec leur Truchement entrer, pendant que l'autre gardoit les hardes : mais on ne voulut pas les laisser passer ; il fallut donner deux piastres. Ils passerent avec leurs sacs sur leurs chevaux, avec ce qu'ils avoient de meilleur dedans, sans qu'on les foüillast. Peu aprés être arrivez, un d'eux alla à la Doüane où nos hardes avoient esté portées : On ne fist rien payer pour les Livres, ny pour les ornemens d'Eglise ; Et pour ce qui est de quelques petites curiositez qu'on nous avoit conseillé d'acheter à Paris, on ne les vit presque point ; ce que pourtant nous apprehendions fort, à cause de la rigueur de cette Doüane. Il est vray que ce qui nous causa ce bon-heur, fut le Topigi Bachi, c'est à dire, le Lieutenant de l'Artillerie de cette même Ville. Il est fort honneste homme, & se pique de servir les François ; & nous receûmes de luy mille bons offices. Il fait profession ouverte de la Religion Catholique, en laquelle il a esté élevé, estant Venitien de Nation. Il alla luy-même à la Doüane, & fit estimer à cent escus ce qui en avoit coûté plus de quatre cent dans Paris ; puis reclamant toutes ces petites curiositez comme siennes, nous en fusmes quites presque pour rien. Ce Topigi demeure d'ordinaire proche de Damas, dans une terre que le Grand Seigneur luy a donnée pour les bons services qu'il luy a rendus contre le Roy des Perses, & cette terre est de quatre ou cinq mille escus de rente : Il auroit pû parvenir à une meilleure fortune selon le monde, s'il eut voulu prester l'oreille aux propositions qu'on luy

a faites de quitter sa Religion ; son fils quoy que jeune, est receu en survivance de sa charge, nous fismes habitude avec ce Topigi, dans la veuë qu'il pourroit estre utile à ceux qui viendroient aprés nous ; nous luy fismes quelques petits presents qu'il récompensa par des rafraischissemens du païs qu'il nous envoya.

Estant arrivez à Babylone, nous allâmes descendre dans la maison des PP. Capucins François, qui sont d'ordinaire trois ou quatre ; ce sont les seuls Missionnaires qui soient en cette Ville. Nous sommes témoins de l'estime que l'on a pour eux, & du fruit qu'ils y font, ils travaillent à ramener à la sainte Eglise les Armeniens, les Jacobites & les Nestoriens: Le fruit qu'ils remportent de leurs travaux est assez remarquable, si on a égard à la resistance & à la perverse disposition de la pluspart des Chrestiens, de ces païs-là, ils ont gagné quelques Prestres d'entr'eux, & environ deux cent personnes qui sont maintenant fort instruites des Mysteres de nôtre sainte Foy. Voilà un des fruits de ces Religieux, l'autre est de s'occuper à baptiser les petits enfans des Turcs qu'ils jugent prests de mourir ; ces bons Religieux ont un beau moyen pour cela, parce qu'un d'eux passe dans la Ville pour le plus habile Medecin, comme sans doute il est plus charitable ; ce qui fait qu'aussi-tost qu'il y a quelques enfans malades, on l'envoye querir ou bien on le luy amene, & il leur donne le S. Bapteſme lorsqu'il les juge en peril évident de mort. En quoy il a tant de benediction, qu'il est rare d'en voir un qui survive aprés avoir receu cette grace. Mr de Beryte ayant esté prié par ces Peres de donner le Sacrement de Confirmation ; il le conferale 13. & le 14. de ce mois à environ 120. personnes.

Babylone est sur le Fleuve du Tyre, environ au 33. degré de latitude ; elle est ceinte de murailles mediocrement

diocrement fortes, qui d'un costé sont baignées de ce grand Fleuve. Le grand Seigneur y entretient toûjours bonne garnison, dans la crainte qu'il a du Roy de Perse; la Ville peut égaler en grandeur celle d'Orleans, mais elle n'est pas si peuplée; elle n'a rien de beau si nous la comparons aux Villes de France, elle a quelques Mosquées & Bazarts, c'est à dire des ruës couvertes & voûtées, où les Marchands font leur commerce, & où les Artisans ont leurs boutiques. Ces lieux ont esté bastis par les Persans, tandis qu'ils estoient en possession de la Ville; ce qui fait paroistre ces Mosquées & ces Bazarts, c'est qu'ils sont au dehors revétus de carreaux de terre vernicez de plusieurs couleurs, ce qui les rend agreables à la veüe. Cette Ville est nouvelle, & est éloignée de plus de trente mille de l'ancienne & fameuse Babylone.

Le 16. du mois de Mars nous partismes pour Bassora; & avec la faveur du Topigi Venitien, qui prit la peine luy-même de nous venir placer dans le vaisseau d'un Janissaire de ses amis. Nous nous embarquasmes sur le Tygre; On ne peut exprimer la joye que l'on a quand on rencontre parmy ces Infideles un honneste homme qui entend nostre langage, qui est de même Religion, & qui nous oblige de bonne grace: La Providence de Dieu nous a fait trouver de temps en temps de pareils amis, & c'a esté un des grands avantages de nostre route.

Le 29. nous arrivasmes à Corna, qui est un lieu proche duquel se fait l'union de l'Euphrate & du Tygre; ce qui rend cette derniere rtviere parfaitement belle: Là, il y a une Doüane fort exacte & assez grande; elle dépend du Bacha de Bassora. Nous l'évitasmes par une particuliere aide de Dieu, les gens de la Doüane s'estant contentez de visiter une quaisse de livres, & une autre d'ornemens d'Eglise, & de tout le reste qui ne devoit rien. Nous partismes le

trente sur le Midy de Corna, & sur le soir nous arrivasmes dans le Canal de Bassora. Le lendemain nous fismes avertir les Carmes-Déchaussez de nôtre arrivée: Ils sont Italiens, un d'eux nous vint prendre dans une petite barque pour nous conduire en leur maison. Les Missionnaires sont utiles à Bassora, soit pour assister les Chrestiens qui s'y trouvent, soit pour y faciliter l'évasion de quelques Esclaves qui se sauvent de la Perse, & des confins de la Turquie, soit pour y recevoir les Missionnaires qui vont & viennent, & assister les Chrestiens qui trafiquent en ce Port, où plusieurs Vaisseaux Portugais, Anglois & Hollandois abordent; lesquels vont tous les ans aux Indes. L'aprés midy l'on visita nos petites curiositez, qui furent estimée cinq cens piastres, qui n'est gueres plus que ce qu'elles avoient coûté à Paris: on nous fit payer pour la Doüane; qui est de sept & demy pour cent, trente sept piastres & demie.

Bassora ou Balsera est une ville dans l'Arabie deserte, environ le trente-uniéme degré de latitude septentrionale, située sur un gros fleuve qui se forme par la réunion de l'Euphrate & du Tygre. Ce grand fleuve commence environ à trente-cinq mille au dessus de Bassora, & va se décharger dans le sein Persique, l'un & l'autre bord de ce fleuve est tres-agreable à la veuë, estant paré de toutes parts d'une foreſt de palmiers, qui portent une si grande quantité de dattes que l'on en transporte par tout; & c'est une des grandes richesses & commoditez du païs. Ce fruit est assez connu; il est d'un gouſt excellent; soit frais, soit sec, chaud neanmoins & bilieux, causant des dissenteries à ceux qui en mangent avec excés: Quelques livres parlent avec admiration de la proprieté singuliere de ces palmiers, qui est telle que se trouvant parmy eux, l'un & l'autre sexe; ils ne peuvent produire aucun fruit l'un sans l'autre: car

le masle ne produit jamais aucun fruit, mais seulement au dessus du tronc il pousse au Printemps de petits rejettons deliez, & longs environ d'un pied, & les arbres femelles dans le même temps produisent au même endroit, c'est à dire au dessous des rameaux, une maniere de petite casse, grosse par le milieu comme le bras, qui va en s'estressissant par les extrémitez, & qui a environ aussi un pied de long. Pour rendre cét arbre fecond, il faut faire une incision à cette petite casse, & luy inserer quelque bien de rejeton que portent les palmiers masles; c'est de cette casse d'où sortent les dattes attachées à de petits rameaux menus & de longueur de la moitié du bras, dont chacun peut porter une douzaine de dattes, & chaque casse produit environ quinze ou vingts petits rameaux. Les palmiers femelles sont en bien plus grand nombre, parce que ces masles produisent des rejettons pour fournir plusieurs femelles, en sorte que dans un verger de cent palmiers, il n'y aura que demie douzaines de palmiers masles: Cette proprieté estant si singuliere, donne lieu d'admirer les richesses, & les varietez de la nature, & d'en benir l'Autheur.

La ville de Bassora est assez grande & peuplée, à cause du commerce qui s'y fait par l'abord des flottes de presque toutes les nations, soit d'Europe, soit d'Asie. Les Portugais, les Anglois & les Hollandois s'y enrichissent à l'envy. Cette Ville, quoy que grande, est neanmoins mal bastie & desagreable. Les maisons n'y sont faites que de briques de terre déséchée au Soleil: c'est pourquoy elles ne durent gueres, & le dessus n'est qu'une méchante terrasse que l'on reduit en poudre en y marchant: les autres maisons ne sont faites que de cannes ou roseaux; l'air y est assez bon, mais extrémement chaud, ce qui fait que dans l'Esté on est quelquefois obligé de se met-

tre durant le jour dans l'eau, pour y trouver du rafraichiſſement : d'autres pour dormir font tremper leurs linceuls. Nous n'avons gueres trouvé de lieu où les rayons du Soleil ſe faſſent ſentir plus brûlants; ce qui en augmente l'ardeur, eſt que les nuits ne ſe trouvent pas rafraichies comme ailleurs, c'eſt pourquoy les maiſons demeurent ſi échauffées, qu'on a peine à reſpirer : ce qui dure juſqu'au point du jour que l'on commence de reſſentir quelque rafraichiſſement juſqu'à ce que le Soleil ſoit un peu haut ſur l'horiſon.

Le Gouverneur de la Ville eſt un Bacha Mahometan, que l'on peut nommer Roy, parce que depuis long-temps il n'obeït point au Grand Seigneur, quoy que tous les ans il luy faſſe quelque preſent par forme de tribut. Cependant il demeure Souverain dans ſon petit Eſtat : il luy eſt aiſé de ſe maintenir, parce qu'il eſt fort éloigné de la Porte, & qu'il ſeroit difficile pour le ranger à ſon devoir, de conduire des armées par les vaſtes deſerts de l'Arabie, qui le ſeparent des autres Eſtats du Grand Seigneur, il a ſoin d'entretenir alliance avec les Arabes, afin de s'en ſervir quand il ſera beſoin.

Baſſora eſtant entre les Indes & l'Europe, eſt l'abord de toutes les nations de l'un & de l'autre : c'eſt pourquoy toutes ſortes de Religions y ſont tolerées, les Juifs, les Mahometans, les Chreſtiens de diverſes ſectes, les Gentils & les Idolâtres y ont chacun leurs Temples, leurs Preſtres & la liberté de leurs ceremonies : La Religion Catholique y eſt la moins conſiderée. Les Carmes Déchauſſez y ont une belle Egliſe qui leur fût baſtie du temps que les Portugais eſtoient puiſſans dans les Indes, mais il ne ſe trouve maintenant à Baſſora pas plus de vingt Catholiques.

Il y a aux environs de Baſſora & dans la Ville même une certaine nation que l'on appelle *Chreſtiens*

de saint Iean, auquel ils portent grand respect & plus qu'à JESUS-CHRIST même, à cause, disent-ils, qu'il a esté obligé d'aller à luy pour estre baptisé. Ce seul article peut faire juger jusqu'où va la Theologie & le Christianisme de ces pauvres gens : ils sont grandement devots à la Croix, disant qu'elle a enfanté la lumiere, en quoy ils seroient loüables, s'ils n'entendoient la lumiere sensible qui éclaire les yeux. Ils content mille réveries sur l'origne de cette lumiere, ils ont leurs Evêques, leurs Prestres & leurs ceremonies qui consistent principalement dans un frequent usage du Baptême, par lequel ils croyent se purifier de tous leurs pechez. Ils pratiquent aussi le sacrifice de quelques animaux qu'ils beniſſent auparavant, afin que ceux qui mangeront de ces chairs sacrifiées n'en soient point soüillez, mais plûtost sanctifiez.

Le commerce attire encore à Bassora plusieurs Idolâtres des Indes. Le Seigneur du lieu, quoy que Mahometan, & par consequent ennemy de l'Idolâtrie, que l'Alcoran déteste en tant de lieux, ne laisse pas de souffrir qu'ils exercent publiquement leur maudit culte, ce qui nous causa assez d'étonnement & d'horreur.

Ces Idolâtres sont divisez en plusieurs sectes, dont il seroit difficile d'expliquer les differences & les erreurs qui les partagent entr'eux. Quoy que ces peuples vivent dans les plus épaisses tenebres du Paganisme. Cependant l'adresse avec laquelle ils exercent leurs commerces, fait voir qu'ils ne sont pas dépourveus d'esprit. Nous fusmes curieux d'en entretenir quelques-uns qui nous parurent avoir le jugement fort bon : On nous invita de visiter un de leurs Temples : nous fûmes conduits dans une sale voûtée, qui ne recevoit le jour que par la porte, n'y yant aucune feneſtre ; ce qui nous fit bien pen-

ser que nous entrions dans la maison du Prince des tenebres. On alluma aussi-tost une lampe, dont la clarté estant offusquée par la vapeur de la fumée noire qui en sortoit, à peine avions-nous assez de jour pour remarquer les choses. La voûte de ce Temple estoit ornée de quantité de bouquets de fleurs qui en cachoient la noirceur, le dedans de la voûte estoit separée en deux parts d'un balustre, & nous fusmes empéchez par les Officiers du Temple d'entrer dans le Chœur, de peur de le prophaner. Aussi-tost que nous fusmes admis en ce lieu-là, deux Officiers quitterent leurs habits, à la reserve d'un linge d'un pied de large, dont ils se ceignoient le milieu du corps. On nous dit que pour rendre plus de respect à leur Dieu, ils n'en approchoient que nuds : Ces Officiers nous firent considerer un Autel, qui regnoit d'un bout du Temple à l'autre, au milieu duquel estoit un Idole d'or massif, d'une figure humaine, enrichie de force belles pierreries. Sur cét Autel il y avoit un lict avec les rideaux, & ayant demandé à quel usage estoit ce lit, on nous fit réponce que c'estoit pour la femme de leur Dieu, proche de laquelle nous vîmes aussi couchée une vache d'argent. Cét animal est honoré par ces Idolâtres presque à l'égal d'une divinité: Ennuyez de ces tristes representations, nous prîmes bien-tost congé des Ministres de ce Temple; comme nous sortions nous apperçûmes dans un lieu le plus obscur, un homme qui avoit sa demeure dans l'épaisseur d'une des murailles de ce Temple : on nous dit qu'il en estoit le Prestre, & que sa principale fonction estoit de preparer tous les jours à manger à l'Idole. On peut bien penser que s'il croid en celà rendre service à son Dieu, il en tire le plus grand profit aussi bien que les septante Prêtres de Bel, comme il est porté au chapitre 14. de Daniel, qui faisoient bonne chere de ce qui estoit offert à l'Idole,

tandis qu'ils repaiſſoient le peuple, & même le Prince & ſa Cour, de la fauſſe croyance que le Dieu Bel eſtoit grand mangeur, & qu'il conſommoit toutes les viandes,

Les Carmes Déchauſſez chez qui nous logions, voulant nous faire reſpirer un air plus frais que celuy de Baſſora, nous menerent en quelques jardins qui en ſont proches, & en grand nombre, remplis de toutes ſortes de beaux arbres fruitiers, l'endroit où nous allaſmes eſtoit pour lors occupé par les Bagnanes, qui celebroient une de leurs plus grandes feſtes, & qui ſemble avoir quelque rapport avec la feſte des Tabernacles, que Dieu commanda autrefois aux Juifs, au Levitique chapitre vingt-trois. Ces Gentils de Baſſora quittent durant une ſemaine entiere la Ville, & vont demeurer dans ces jardins à l'ombre des arbres & des pavillons qu'ils y dreſſent. Tout ce temps ſe paſſe en réjouïſſances, en feſtins & en dances, au ſon des flûtes, des clairons & des trompettes, & de toutes ſortes d'inſtrumens. Comme nous penſions nous échapper de ce tumulte, ces Bagnanes ayant apperceu que nous voulions nous retirer, vinrent civilement au devant de nous, & nous convierent d'entrer ſous leurs pavillons, où nous trouvaſmes des demeures fort agreables. Quelques-unes eſtoient toutes de ſoye en broderie: La terre eſtoit couverte de fort beaux tapis, ſur leſquels il fallut s'aſſeoir à leur mode, c'eſt à dire les jambes croiſées comme nos Tailleurs. Auſſi-toſt ils apporterent de petits encenſoirs pleins de charbons ardans, qui exhaloient une odeur fort agreable: Il fallut recevoir leur civilité ſans reſiſtance, & prendre ces encenſoirs ſous nos veſtes, que pour cét effet on ouvre par devant, & on y fait entrer ces encenſoirs, qui y demeurent juſqu'à ce que les habits en ſoient tous parfumez. En ſuite, ils nous

apporterent de l'eau de rose dans de petites fioles d'argent doré, dont l'orifice estoit fort estroit par où ils faisoient couler doucement cette liqueur, dont ils nous arrousoient le visage, la barbe & les mains. Ils vouloient encore continüer leurs civilitez & leur bon accueil, & faisoient déja approcher leur musique, composée de divers instrumens; mais comme nous ne prenions aucune part à leurs réjoüissances, & qu'au contraire nous ressentions une extréme douleur de leur aveuglement, & n'estions pas moins touchez de compassion pour eux à cause de leur simplicité, nous les priâmes de nous permettre de nous retirer pour vaquer à nos affaires, ce qu'ils témoignerent ne nous accorder qu'avec regret: Nous les laissâmes continuer les exercices de leur ceremonie tumultueuse, qui tiennent plus du bal que non pas de la Religion.

Je ne croy pas inutile avant que d'entrer plus avant en cette Histoire, de mettre quelques avis de pratique pour la marche en faveur de ceux qui nous voudroient suivre par la route que nous avons tenuë: L'embarquement se doit faire à Marseille, d'où il part ordinairement tous les mois des vaisseaux qui font voile en Syrie. Quoy que l'on puisse partir en tout temps de France, il est neanmoins important de prendre le plus commode pour le païs du Levant; autrement on recevroit des incommoditez extrémes, à cause des chaleurs excessives qui sont en ces quartiers pendant quatre ou cinq mois de l'année. La saison donc qui paroist la plus favorable, est de faire voile de Marseille au mois de Septembre. On peut conter un mois de navigation jusqu'à Alexandrette, de là à Alep; & pour le sejour qu'il y faut faire pour rencontrer une Caravane qui aille à Babylone, on peut mettre encore un mois: communément on employe six semaines d'Alep à Babylone: il faut bien

demeurer encore quinze jours en cette Ville, avant que de trouver occasion de s'embarquer sur le Tygre pour Bassora : puis environ quinze jours pour y arriver : voila à peu prés la fin du mois de Janvier. De là il y a toûjours commodité pour se rendre à Congo distant de quatre journées de terre de Comoron, & même souvent pour ce dernier port, où on employe quinze ou seize jours de navigation. Là il est assuré que l'on trouve tous les ans des Vaisseaux Portugais, Anglois, Hollandois, & Mores, & dans peu, comme nous esperons, on y en trouvera aussi de François, pour Surate depuis le mois d'Octobre jusqu'à la fin d'Avril, ils sont obligez d'arriver à Surate avant la fin de May, parce que tous les ports des Indes sont fermez pendant les quatre mois suivants: en sorte qu'il n'est pas possible de naviger sur cette Mer sans se mettre en danger de naufrage. Outre la commodité de cette route qui paroist facile & seure, il y en a encore une autre dont on peut se prévaloir, qui est de se servir de l'occasion de nostre illustre Venitien, dont nous avons cy dessus parlé, qui part tous les ans de sa terre, distante de Tripoli de Syrie d'environ une journée, pour aller faire son quartier & exercer sa charge de Lieutenant de l'artillerie dans Bagdat. Il n'employe que vingt journées pour s'y rendre : il part au plus tard chaque année le quinziéme d'Octobre, & arrive au commencement de Novembre; & ainsi se servant de cette commodité, on peut estre en Decembre à Bassora, en Janvier à Comoron, ou Ormus, ou Bandarabassi, qui sont proche l'un de l'autre : Et enfin au mois de Février à Surate, qui est la meilleure saison pour s'embarquer pour la Chine : Si ceux qui voudront prendre cette voye apportent à ce Topigi quelques lettres de recommandation, ils seront bien receus de luy : Il y a grand avantage de se servir de cette occasion, parce

que l'on passe en seureté, que l'on a point besoin de Truchement, que l'on ne doit point se mettre en peine de faire des provisions, que l'on ne paye point de Doüane, & que moyennant quelque petit present que l'on fera à ce Topigi, on passera comme de sa suite, ce qu'il estimera a honneur, affectant d'estre amy des François, & tres-humble serviteur du Roy.

Ceux qui viendront à Alexandrette ne doivent point changer d'habit jusqu'à Alep, celuy qui sera le plus propre & le plus seur pour venir d'Alep à Bagdat, est celuy des païsans Turcs, qui est de fort peu de dépence. Pour la necessité du Voyage, il faudra que les Voyageurs prennent un Truchement, sous le nom duquel passera tout ce qui leur appartiendra, soit de hardes, soit de curiositez. Mais afin d'en avoir un qui soit fidele, comme pour estre consideré du Maistre de la Caravane, il faut se servir de l'autorité du Consul de France, qui l'est aussi des Venitiens & des Hollandois, ce qui le rend extrémement considerable. Lors que l'on ne veut pas se charger d'argent, les choses les plus avantageuses qui peuvent estre portées pour le Voyage, principalement par les Seculiers qui peuvent aux occasions les debiter, & les vendre, sont lambre jaune le plus éclatant, & le corail le plus gros & le plus vermeil, parce que la monnoye d'Europe ne seroit pas de debit. Il n'importe pas qu'il soit mis en œuvre : il y a toûjours quelque gain à faire, en ce que l'on peut éviter presque toutes les Doüanes le portant dans un sac à l'arçon de la selle, ou dans une valize : L'argent dont on se doit charger sont les Piastres d'Espagne, qui passent pour un écu à Marseille, à Alexandrette, à Alep & à Bagdat, & non pas à Bassora, où on les pese fort exactement. Il y a sept ou huit pour cent à gagner à Alep & à Bagdat, & dix ou douze pour cent à Bassora, ce qui s'entend de toutes les Piastres

d'Espagne qui sont de poids, & non de celles du Perou, qui sont de mauvais aloy. Il en est de même de nos Loüis d'argent à Bassora, où il y a dix pour cent à gagner.

Pour ce qui regarde l'or, il y a un notable profit à faire sur les vieux Sequins de Venise & ceux de Hongrie: On nous en offrit à Lyon à six livres trois sols, que nous ne prîmes point, faute de sçavoir ce qu'ils valoient en Turquie: Cependant nous les eussions mis à sept livres, & à sept livres dix sols à Alep & à Bassora.

Cette connoissance des monnoyes est d'une telle importance dans ces païs, qu'il y en a qui pour s'en estre bien servis, ont sauvé plus que la dépence de leur voyage d'Europe en Bassora; mais à moins que d'avoir esté dans ce païs, il est difficile de sçavoir ce ménage: Suivant l'avis que l'on nous avoit donné à Paris, nous portâmes des pistolles d'Espagne où nous perdîmes dix sols par piece à Alep & à Bassora. Il y a plusieurs autres avis qui pourroient estre mis icy; mais on les apprend bien-tost sur les lieux. Il ne faut pas manquer de se pourvoir de bonnes armes en France: elles sont necessaires en tous ces païs de desordres; & sur tout au milieu de ces Caravanes & de ces hostelleries ouvertes de tous costez, où l'on campe chaque jour. Les carabines & les pistolets longs sont les plus commodes & les meilleurs; on les tire souvent la nuit pour écarter les Arabes. Nous dirons pour la consolation des Chrestiens & des Missionnaires qu'ils peuvent durant ces marches faire leurs prieres en liberté, & tant s'en faut que les Turcs le trouvent mauvais, qu'au contraire ces Infideles semblent les y convier quand ils font la leur tous les jours en leur maniere, sans aucune confusion, bien qu'elle soit exterieurement plus humiliante que la nostre.

CHAPITRE III.

Suite du Voyage de Mr de Beryte, depuis Baſſora juſqu'à Hiſpaham.

LA ſaiſon eſtant trop avancée pour ſe rendre à Surate avant le temps des nuaiſons ou du changement des vents, ou plûtoſt la Divine Providence nous conduiſant comme par la main, nous fiſt prendre la reſolution d'aller à Hiſpaham, ſoit pour attendre le mois de Septembre & d'Octobre, qui eſt le temps propre pour ſe rendre à Ormus, & de-là s'embarquer pour Surate, ſoit pour conferer en cette Ville ſi l'on ne pourroit point découvrir un chemin par terre juſqu'à la Chine, dont on avoit donné en divers lieux quelque eſperance.

Pour l'execution de ce deſſein, nous partiſmes de Baſſora le vingt-deuxiéme d'Avril, afin de nous rendre à Band'ar ric, qui eſt un Port de l'Eſtat de Perſe ſur le ſein Perſique, & éloigné d'environ ſoixante milles de ladite Ville. Nous y arrivâmes le vingt-ſept du mois, nous eûmes un paſſage ſi favorable, qu'aprés avoir eſté quatre jours à deſcendre doucement la riviere, en moins de vingt-quatre heures nous paſſaſmes heureuſement ce qui reſte de mer. Un vent frais & toûjours en poupe nous mena à Band'ar-ric, je dis graces à Dieu, car ſi l'on eſt obligé de luy rendre toûjours des actions de graces; c'eſt ſpecialement en ces rencontres : Les Vaiſſeaux dans leſquels on s'embarque pour ces navigations, ſont faits d'une telle façon, & ſont conduits par de ſi mal habiles gens, que jamais homme ſage, & qui aime ſa vie, n'y voudroit mettre le pied, mais ſouvent il faut renoncer à la qûalité de ſage, & à l'a-

mour de la vie, dés lors que l'on s'engage en ces voyages: il ne fallut pas seulement deliberer sur ce que nous avions à faire en cette occasion, voyant devant nous tant de Marchands qui suivoient la mesme fortune: Ces méchantes barques, si on les doit nommer telles, ou plûtoſt ces ais liez, n'ont aucune converture; ainsi dans la moindre agitation du vent, elles sont bien-toſt remplies des flots de la mer: elles sont basties de planches mediocrement fortes, jointes ensemble sans aucun cloud ny crampon de fer; mais seulement cousuës avec un certain mauvais cordage fait d'écorce de coque d'Inde; & comme ces cordages ne rempliſſent pas tout l'endroit par où elles passent, ces habiles Charpentiers achevent de remplir le vuide qui reste avec de méchantes chevilles de bois. Tout l'équipage du vaisseau est de mesme qualité: ces barques sont ordinairement conduites par des Mores, les plus timides hommes du monde. Quand il y a tempeste, ils sont si saisis de frayeur, qu'ils se vont cacher au fonds du Vaisseau, d'où il n'est pas possible de les retirer, quand on les menaceroit de les battre, ou mesme de les tuer, se tenant là à demy abismez dans la frayeur qui les trouble, ils s'embrassent les uns les autres, ils n'ont recours qu'aux larmes & aux gemissemens. On court toûjours cette risque à moins que d'arriver à Bassora au mois de Septembre.

Nous reconnûmes l'ignorance de ces mauvais Pilotes, en descendant de Bagdad à Bassora, lesquels dans un beau temps laissant aller la poupe de la barque, la premiere, & le gouvernail devenant inutile; ils n'estoient plus les maistres de leur vaisseau, & le laissoient aller au gré du vent, & où les courans les emportoient: Ainsi quand on s'embarque sur ces vaisseaux; il faut faire estat que l'on se jette à la mer-

cy des ondes, ou plûtoſt que l'on s'abandonne entre les bras de la Providence Divine, qui n'a pas moins compté les flots de la mer que les grains de ſable de ſon rivage : c'eſt bien en cette occaſion que l'on peut dire que la vie ne tient plus qu'à un filet, & qu'elle n'eſt qu'à deux doigts de la mort, & il y a dequoy s'eſtonner que ces gens aſſez ſtupides ou aſſez temeraires pour ſe joüer de leurs vies ſur un élement ſi infidele, & qui leur fait ſentir par des naufrages frequens, les effets de ſon inconſtance.

Aprés un ſejour de trois ou quatre jours au Port de Band'ar-ric, nous prîmes la route de Schiras, par la voye d'un Muletier, nous marchâmes toûjours la nuit & ſans débrider. L'on ſe repoſe le jour, ainſi l'on fait du jour la nuit, ce qui eſt fort incommode à ceux qui n'y ſont pas accouſtumez, parce que ne pouvant bien dormir le jour à cauſe des grandes chaleurs, on a beaucoup de peine à ſe garantir du ſommeil.

Aprés cinq journées, ou plûtoſt aprés cinq nuits de marche, nous arrivâmes à Calzeron, petite ville de Perſe, qui paroiſt avoir eſté fort grande : elle s'appelloit autrefois *Caſarée*. Durant toute noſtre route nous ne fiſmes que monter des montagnes d'une hauteur & d'un panchant effroyable: En quelques endroits les chemins ſont ſi eſtroits que l'on n'y peut paſſer que deux ou trois hommes de front, & ſont d'un côté bornez par un rocher qui ſemble toucher les nuës, & de l'autre d'un precipice qui paroiſt deſcendre juſqu'au centre de la terre: L'œil n'eſt point aſſez aſſuré pour en ſoûtenir la veuë: Lon void les pauvres Voyageurs marcher à pas timides, & ils raſent tellement le coſté du rocher que l'on diroit qu'ils veulent s'y coler, de crainte de tomber dans ces abiſmes. Durant toute noſtre marche, nous ne fiſmes preſque que monter. C'eſt ce qui eſt appellé dans le livre des

Machabées, les hautes regions où Antiochus marcha aprés avoir passé l'Euphrate pour aller en Perse. Nous souffrismes beaucoup en cette marche, où l'on ne trouve ni maison ni rafraichissement, tant à cause des chaleurs excessives du Soleil dont on est combattu durant le jour, & qui s'accroissent avec une merveilleuse force par la reverberation de ces montagnes qu'à cause des fatigues de la nuit, durant laquelle le plus fâcheux ennemy que l'on ait à combattre, quoy qu'il soit de luy-même si doux, est le sommeil dont on ne se peut défendre, & auquel aussi l'on ne peut se laisser aller sans hazard de sa vie, de sorte que l'on dort presque tout éveillé.

L'air du Calzeron est un peu plus temperé qu'à Bassora & à Band'ar-ric, de façon que nous y arrivâmes avec bien de la joye, & commençâmes à respirer, & même à estre exempts des continuelles craintes, des avanies & des voleurs ausquels on est exposé dans l'Estat du Turc. Les Europeans qui passent sous le nom de Francs, estans dans la Perse en fort grande seureté & liberté.

Nous vismes en cette Ville ce que c'estoit que le Carême des Mahometans, qu'ils appellent *Romadan* ou *Romesan*, qui dure pendant une Lune entiere, c'est à dire un mois suivant le commandement de l'Alcoran. Ils s'abstiennent de boire & de manger pendant tout le jour; & quelques-uns des plus zelez & des plus devots de cette Loy avec tant de scrupule & de superstition qu'ils portent un crépe ou une autre piece de toile claire devant leur visage, de peur qu'en respirant ils n'attirent quelque moucheron ou quelque goute de pluye, s'il en tombe; & d'autres allant encore plus avant, & rafinant sur l'observation de ce precepte, n'osent avaller leur salive, ils se tiennent ainsi depuis que le jour commence; & leurs Docteurs en l'explication de ce comman-

dement ont déterminé que le jour commençoit, & par conſequent le jeuſne, quand il fait aſſez de lumiere pour pouvoir diſcerner la couleur du fil expoſé à l'air; & par la même regle, que le jeuſne & le jour finiſſoient quand l'œil ne pouvoit plus faire la diſtinction des couleurs du fil. Si ces devots Mahométans paſſent le jour dans cette abſtinence ſtupide; ils ont ſoin de ſe bien recompenſer la nuit, parce que dés auſſi-toſt qu'ils ne peuvent plus diſtinguer les couleurs, il leur eſt permis d'ouvrir la bouche, de manger & de faire de grands feſtins qui durent toute la nuit avec plus de dépence & de ſomptuoſité qu'en pas une autre ſaiſon de l'année, & c'eſt pour cela que l'Alcoran recommande que dans ce temps là chacun ait à preſter liberalement ſon argent à ceux qui en auroient beſoin, à plus forte raiſon à le dépenſer pour ſoy-même, afin de faire bonne chere; de telle ſorte que l'on void que ces feſtins nocturnes ne ſont pas moins de l'eſſence de ce jeuſne, ni moins meritoires que l'abſtinence du jour. On n'entend toute la nuit que le bruit des Chantres, des tambours, des trompettes, des flutes & autres inſtrumens, afin de faire paſſer plus agreablement le temps. L'excés de leurs religieuſes débauches, qui durent juſqu'au point du jour, eſt tel qu'ils paſſent une grande partie de la journée accablez du ſommeil, où s'ils craignent que les fumées de leur grand repas ne ſuffiſent à cét effet, ils appellent à leur ſecours l'Ophium & le Pavot, & coulent ainſi une grande partie du jour dans le ſommeil: Enfin ils ne negligent rien pour adoucir la rigueur de leur jeuſne: Ils tombent neanmoins dans un inconvenient, qui eſt que tranſportant leur Romadan chaque année de dix jours, il arrive enfin qu'il tombe dans l'Eſté, où la longueur des jours & la grande chaleur rendent ce jeuſne preſque inſupportable. Il eſt vray que tous ne ſont pas ſi ſcrupuleux, & ne croyent pas rompre leur jeuſne en mangeant, pourveu que l'on n'en

voye

voye rien; mais qui voudroit jeusner exactement selon toute la rigueur de la Loy, auroit beaucoup à souffrir durant l'Esté. L'on voit facilement l'injustice de cette observation Mahometane, qui fait passer ses sectateurs par des extrémitez si opposées, sans leur faire observer aucune mediocrité. Durant la nuit ils vivent dans une intemperance derniere, & ne refusent rien à leurs sens, & durant le jour dans une extréme stupidité & oisiveté; en sorte que leur jeusne est plûtost une disposition à la gourmandise, qu'une mortification vertueuse & utile à moderer les passions. Durant ce temps à peine en trouve-t'on qui veüille travailler, parce que les Artisans trouvent facilement à emprunter: ainsi ce jeusne aboutissant à deux extrémitez également blasmables & pernicieuses, l'oisiveté & l'intemperance, & estant cause de plusieurs desordres, & d'un grand nombre de pechez qui abondent en ces temps, on ne peut dire qu'il ait Dieu pour autheur, puisqu'il n'a point la vertu pour terme, qui est la fin seule que se propose la vraye Religion: & de cét exercice seul qui paroist le plus haut dégré de la vertu des disciples de Mahomet, on peut juger quels sont les égaremens & les autres excés de ceux qui en suivent la secte.

Le dixiéme de May nous partismes de Calzeron, pour nous rendre à Schiras, où nous arrivasmes le quatorziéme à minuit. Schiras, ou Siras, est une des plus considerables Villes de toute la Perse, elle est située au trentiéme degré de latitude sur le fleuve Bendimir, au pied d'une montagne, mais dans le commencement d'une tres-belle campagne, qui a environ dix lieuës de large, & qui est tres-fertile. Il y croist des plus beaux fruits du monde, & en grande quantité, semblables à ceux que nous avons en Europe: La Ville est plus grande qu'Orleans, remplie de quantité de parfaitement beaux jardins, chaque maison ayant le sien, ce qui rend la Ville plus estenduë;

& plus agreable, mais moins peuplée. Ces jardins ſont dreſſez à peu prés comme les noſtres ; ce qu'ils ont de particulier ſont de grandes allées de cyprés, d'une groſſeur, & d'une hauteur prodigieuſe. Ces jardins ſont arrouſez de belles fontaines, dont ils conduiſent l'eau par des canaux dans leurs maiſons, pour ſervir à leurs bains dont ils ſont fort curieux, les bâtimens les plus conſiderables ſont les Moſquées, & les Colleges publics, qui paroiſſent par le dehors extrémement beaux, parce que les murailles, & les petites tours qui ſervent comme de clochers aux Moſquées, ſont reveſtuës de tous coſtez de briques vernicées de pluſieurs figures & couleurs, qui jettent autant d'éclat comme noſtre plus belle fayence. Ils les rangent dans un ordre parfaitement beau, & qui contente fort la veuë. Ils font diverſes inſcriptions avec ces ſortes de briques, arrangées en forme de lettres pour cét effet, & ils parent de cette écriture le frontiſpice de ces Moſquées & des Colleges.

Nous fuſmes curieux de voir un de ces Colleges, qui eſtoit baſti fort regulierement. Quatre grands corps de logis faiſoient un carré ; ces logis eſtoient diviſez en pluſieurs chambrettes deſtinées pour les Eſtudians, à qui l'on enſeigne toutes les plus belles ſciences, ils ſont fort curieux d'apprendre la pureté de la Langue Perſane : Ils eſtudient auſſi l'Arabe, pour lire l'Alcoran dans le texte original ; En un mot, toutes les ſciences ſont en honneur en ce païs-là, auſſi l'on peut dire qu'il s'y éleve des plus beaux Eſprits de l'Univers. Ceux qui les ont converſez avoüent qu'ils ont l'eſprit admirablement vif, agreable & capable des plus grandes choſes. Ils ont une particuliere inclination à la Poëſie, & aux Mathematiques.

Nous logeaſmes dans Schiras chez les Carmes Déchauſſez, dont le Superieur eſtoit François, du Dioceſe de Limoge, qui nous fit un grand accueil. Dans

l'entretien que nous eûmes avec ces Peres durant le sejour que nous fismes chez eux, nous appriſmes la même choſe que nous avions appriſe dans l'Eſtat du Turc, à ſçavoir qu'il n'y a rien, ou fort peu à faire pour l'âvancement de la Religion avec ceux qui ſuivent l'Alcoran, eſtant beaucoup plus fermes dans leur creance que ne ſont pas un grand nombre de Chrétiens dans celle de noſtre ſainte Foy. Ce n'eſt pas que les Miſſionnaires ne ſoient utiles en ces lieux-là, attendant le temps qu'il plaira à Dieu éclairer ces pauvres. Il y a en cette Ville de Schiras quelques familles de Catholiques qui compoſent une petite Egliſe; & qui vivent en bons Chrétiens parmy ces Infideles. Ce nous fut une joye particuliere de leur rendre viſite. Outre le ſecours que ce petit troupeau reçoit de ces Peres, ils rendent encore de grandes aſſiſtances ſpirituelles à tous les Chrétiens de l'Europe qui paſſent par cette Ville pour le trafic d'Ormus, qui y font leurs devotions avec autant de liberté que dans un païs Chrétien, mais le grand profit que l'on peut faire, ſelon l'âvis unanime des Miſſionnaires qui ont vieilly dans ce païs-là, eſt à l'égard des Chrétiens Schiſmatiques, qui ſont répandus en grand nombre tant en Turquie qu'en Perſe. En particulier on nous aſſura que la réunion à la Foy Catholique du Patriarche des Neſtoriens eſtoit preſque aſſeurée. Il demeure cinq à ſix journées par de-là Tauris, c'eſt à dire, à un mois de chemin d'Hiſpaham. Il ne faudroit pour avancer cette grande affaire qu'y entretenir deux ou trois Religieux.

Il eſt entierement de l'honneur de l'Egliſe de ſoûtenir ces Miſſions éloignées: car bien que ſouvent elles ne produiſent pas ſi-toſt tous les fruits de converſion qui ſeroient à ſouhaitter, cependant on en void peu qui ne réuſſiſſent au grand bien des ames, quand on perſevere à les maintenir, que les Miſſionnaires ne ſont pas

vaincus par les difficultez, & que les Catholiques d'Europe ne se lassent point de les soûtenir ; Comme il n'y a rien de plus noble & de plus grand dans l'Eglise que le zele de porter la Foy parmy les Infideles & d'étendre par tout l'Empire de Dieu, il semble aussi qu'il n'y a rien de plus juste que de travailler à rétablir la Religion dans tous ces lieux d'Asie, où elle a esté autrefois si florissante.

Avant nostre depart de Schiras, qui fut sur la minuit, nous vismes les réjoüissances que font les Mahometans pour la conclusion de leur Romadan, ou Carême ; la feste en est celebrée avec toutes les démonstrations de joyes imaginables, on ne void que danses, on n'entend retentir de tous costez que le bruit des instruments. Nos yeux furent agreablement surpris de voir sur une Montagne aux pieds de laquelle la Ville est bastie, la quantité des flambeaux qu'avoient allumez certains Mollas ou Religieux Mahometans, qui habitent cette Montagne dans une espece d'Hermitage. Ces feux allumez servent en partie pour augmenter la réjoüissance publique, & aussi pour donner asseurance que le Carême est finy. Outre ce signe ils en ont encore un autre plus certain dans le Ciel, qui est quand on apperçoit la Lune nouvelle, puisque le Romadan doit durer depuis le commencement d'une Lune jusqu'à celle qui la suit.

Nous sortismes de Schiras le 20. de May, & continuant de marcher toûjours la nuit, nous arrivasmes l'onziéme de Juin avant le lever du Soleil à Hispaham. Nous descendismes dans le Caravancera, qui est un lieu public pour loger les passans, attendant que Mr de Beryte eut réponse du R. P. Superieur des Augustins Portugais à qui il avoit écrit, pour le prier de luy permettre d'occuper pendant nostre sejour en cette Ville la maison de Mr l'Evêque de Babylone, dont il estoit Grand-Vicaire, ce qu'il accorda avec beaucoup de

bonté & de civilité. Les cinq ou six premiers jours se passerent à recevoir & à rendre les visites aux Religieux & aux François qui sont habituez à Hispaham, comme aussi à Mr l'Agent d'Angleterre, & à ceux qui font les affaires de Messieurs de la Compagnie des Indes de Hollande. Tous ces Messieurs vivent là avec éclat & avec dépense, & chacun à l'envi tasche à faire valoir sa Nation & son commerce. Aprés avoir satisfait à ces devoirs, nous crusmes avoir besoin de garder quelque temps la solitude, ce que nous fismes autant que nous le pûmes. Dés que nous fusmes un peu délassez, & que nous eusmes le temps de nous reconnoistre, nostre premier soin fut d'aviser aux moyens de continuer nostre route le plus promptement qu'il nous seroit possible. Pour l'execution de ce dessein, nous conferasmes avec les plus vieux & experimentez voyageurs, qui convinrent tous que si le chemin de terre de là à la Chine estoit difficile, il n'estoit pas neanmoins impossible : l'extréme desir que nous avions de nous rendre à nostre Mission nous porta à entreprendre ce voyage par terre par la voye de Candahar, Agra, Pathna, Nicpal, Boutan, & on proposa d'abord de grandes difficultez ; cependant nous crûmes que nous les pouvions vaincre avec la grace de Dieu, & nous nous estimions assez heureux, allant les premiers, de nous sacrifier pour ouvrir une route nouvelle à la conqueste des ames. Comme nous estions prests de nous engager en ce chemin envir on un mois aprés nostre arrivée, nous reconnusmes que Dieu se contentoit de nostre bonne volonté, & qu'il estoit pour lors impossible d'executer cette entrepriſe, par la rencontre inopinée de l'irruption de trente mille Tartares, qui vinrent de l'Yousbec fondre en Perse, & qui occupoient les endroits par où il falloit necessairement passer. Je croy ne devoir pas obmettre de marquer icy ce que nous apprismes de ce chemin par terre.

jusqu'à la Chine. Entr'autres choses qui rendoient cette entreprise perilleuse, outre les incommoditez ordinaires, comme de ne trouver jamais d'hostellerie, peu de Villages, nulle correspondance, le peril des voleurs, les deserts à passer, & le manque de nourritures. La plus affreuse est celle des hautes Montagnes par lesquelles on ne peut transporter aucun fardeau tant soit peu pesant, tout estant porté dans ce passage difficile sur le dos de certaines grandes Chévres, qui y servent de bestes de charge, & du lait desquelles usent les voyageurs, & c'est leur plus asseurée provision. Ces Chévres ne sont que pour certaines Montagnes: car il s'en trouve d'autres si escarpées & si difficiles, que nulle beste n'y peut grimper. On trouve neanmoins des hommes qui suppléent à ce defaut, ils habitent aux pieds des Montagnes, & gagnent leur vie à porter les voyageurs qui se presentent; ils les portent en des Tapis sur leurs épaules. L'avis que l'on nous donna estoit de nous tenir bien cachez dans ces Tapis, nous gardant de la curiosité de voir le chemin, ny les lieux où l'on passe; parce que souvent ils sont si perilleux & si affreux à voir, que le seul aspect estoit capable de transir de frayeur les plus asseurez, & leur mettant l'esprit en desordre, de causer quelque agitation qui feroit manquer le pied au porteur & tomber dans des abismes effroyables.

Ayant appris l'impossibilité de ce voyage à cause de l'irruption des Tartares, nous suivismes le conseil de nos amis, & particulierement de deux ou trois François qui revenoient de l'extrémité des Indes, & qui y avoient puisé de grandes lumieres pour les païs où nous devions passer. Nous resoluſmes d'aller avec Mr l'Agent d'Angleterre, qui vouloit partir le mois de Septembre suivant pour Comeron pour aller de là à Surate; cette occasion nous fut tout à fait favorable, en ce que venant en la compagnie de cét Agent, qui est

tres-honneſte homme & fort civil aux François, nous ne payâmes aucun droit de peage par les chemins, ni rien pour la Doüane de Comeron, qui eſt de dix pour cent. Elle nous procura auſſi un embarquement commode dans un Vaiſſeau Anglois pour Surate.

CHAPITRE IV.

Quelques particularitez de la Ville d'Hiſpaham Capitale de la Perſe.

LE ſejour de trois mois que nous avons fait à Hiſpaham, nous a donné moyen d'apprendre quelque choſe des particularitez de cette Ville, qui eſt aujourd'huy la Capitale de ce celebre Empire de la Perſe: Cette Ville eſt ſituée au 33. degré de latitude, c'eſt la demeure du Sophi, & le ſejour des plus beaux eſprits, & de la Nobleſſe la plus polie de ce grand Eſtat, qui ſans conteſtation l'emporte au deſſus de tous les peuples d'Aſie, ſoit en la magnificence des habits, ſoit en la politeſſe de la converſation. Tous les Perſes generalement ſont affables aux Eſtrangers; mais principalement les perſonnes de qualité excellent en cette perfection. Nous avons déja remarqué qu'il n'y a gueres de lieu où les ſciences ſoient plus honorées; ils s'y appliquent avec non moins d'eſprit que de travail & d'aſſiduité. Quand quelqu'un s'eſt attaché à une ſcience en particulier, il continuë de s'y perfectionner toute ſa vie; mais ce qui fait voir l'ardente paſſion qu'ils ont d'y réuſſir, eſt que pour s'y confirmer d'avantage, & ne l'oublier jamais, ils ne croyent point indigne d'eux de s'eriger en Profeſſeurs, pour l'enſeigner à d'autres: & quand leur reputation n'a pas aſſez d'éclat pour leur attirer un nombre d'Au-

diteurs, ils en achetent à prix d'argent, & par cette pratique ils font voir leur jugement, eſtãt certain que le moyen le plus avantageux pour acquerir une ſcience, eſt de l'enſeigner à d'autres. Ce n'eſt pas la ſeule inclination naturelle qui les porte à l'eſtude, le deſir de la reputation les y engage puiſſamment, parce que les perſonnes qui y paſſent pour doctes, y reçoivent de grands honneurs, & le Roy leur aſſigne ordinairement quelque penſion : Bref cette inclination de ſçavoir eſt ſi forte en eux que les occupations les plus ſerieuſes ne les en peuvent divertir. Le premier Miniſtre d'Eſtat que l'on nomme Athemat-Dolet, n'a pas plûtoſt un moment libre de ſes affaires, qu'il le donne à l'eſtude des Mathematiques ; ſon divertiſſement ordinaire eſt d'occuper quantité d'Ingenieurs, pour faire l'eſſay de nouvelles machines ; qui ſont toutes des inventions de ſon eſprit ; il ne s'occupe pas moins à l'eſtude de la Philoſophie & de la Theologie, & aux controverſes de ſa Religion ; les oncles du Roy, quoy qu'ils ſoient aveugles (comme c'eſt la couſtume en Perſe de crever les yeux des freres du Roy pour empeſcher qu'il n'excitent des troubles dans l'Eſtat) paſſent leur vie dans l'étude, & autant qu'ils ſont privez de la lumiere du jour, ils taſchent de relever celle de leur eſprit : ce qui ſurprend le plus, & fait voir la force de leur genie, c'eſt qu'ils, ſçavent particulierement les Mathematiques, qui dépendent principalement des yeux, ils ſupputent exactement les mouvemens des Cieux & des Planetes, & font des figures de toutes ſortes ſur des tables avec de la cire molle preparée pour cét effet : Ils mettent en uſages les regles de l'Arithmetique neceſſaire à ces ſupputations aſtronomiques, avec une facilité incroyable. Pour écrire leurs nombres ils ſe ſervent de petits bâtons de cire bien flexible qu'ils plient entre leurs doigts, puis les poſent ſur une table pour marquer leur nombre par une certaine figure qu'ils entendent ; & pour ſça-

voir ce qu'ils ont écrit, ils ne font que repaſſer les doigs ſur ces lettres & figures palpables. Ceux qui ſçavent quelle eſt la force de l'imagination lors qu'elle n'eſt point diſtraite par la veuë des objets ſenſibles, n'auront pas de la peine à croire ces choſes.

Si les Perſans ont l'eſprit penetrant pour les ſciences, ils ne l'ont pas moins ſubtil pour les affaires, & pour les intrigues de la Cour; & l'on peut aſſurer que celle de Perſe eſt un Theâtre où il ſe jouë le plus de pieces de cette qualité, & où toutes les paſſions ingenieuſes font paroiſtre chaque jour de nouveaux tours d'adreſſe, & font naiſtre de continuels incidents. Quant à ce qui regarde les choſes de la Religion, ils ſe montrent fort curieux d'en entendre parler, en quoy ils ſont fort diſſemblables aux Turcs, leſquels interrogez ſur leur créance, ne répondent que par le ſilence, ou par les menaces.

Les Perſans au contraire, ſe montrent toûjours preſts de conferer avec vous ſur les matieres les plus difficiles de la Religion, & de vous prouver leurs creances. Pour cét effet, afin de vous engager dans la diſpute, ils vous font de grandes queſtions ſur nos principaux Myſteres, pour les attaquer auſſi-toſt par toutes les fauſſes raiſons que l'eſprit humain a de coûtume d'emprunter de la Philoſophie, quand il ne veut juger des choſes divines que par les regles de ſa capacité naturelle.

Ceux qui ſe propoſent de traiter avec les Perſans, doivent eſtre fort ſur leurs gardes, & n'entrer point en diſpute s'ils n'ont acquis un parfait uſage de leur Langue, dautant qu'eſtans ſubtils & railleurs ils tirent avantage des réponſes qu'on leur fait, leſquelles ſouvent, par l'ambiguité qui eſt propre à cette Langue cauſant des ſens differens dans les eſprits, font naiſtre de fâcheux équivoques qui expoſent noſtre Religion aux mépris & aux riſées de ces dangereux Philiſophes.

Hiſpaham eſt fort ſpacieux, & il peut égaler Poitiers; il eſt rempli de quantité de Jardins, dequoy tous les Perſans à cauſe de la chaleur de leur climat, ſont fort curieux; cette Ville n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur, & par le dehors on croiroit plûtoſt voir une Foreſt qu'une Ville, les arbres par leur hauteur cachans les maiſons qui en ſont chacune pourveuë, afin d'eſtre à l'abry des ardeurs du Soleil & pour empeſcher la veuë des voiſins, à laquelle chaque maiſon eſt expoſée, à cauſe de ſa forme qui eſt plate par le deſſus, comme une terraſſe, pour ſe promener & prendre le frais. Les maiſons ſont faites de brique cuite au Soleil, la ſtructure en eſt agreable, & les regles de l'art n'y ſont pas mal obſervées: Les Perſans ont grand ſoin d'embellir leurs edifices par le dedans, les dorent & les peignent depuis le haut juſqu'au plancher qu'ils couvrent de riches tapis.

Ce qu'il y a de plus conſiderable dans Hiſpaham & ce qui ſatisfait le plus la curioſité des Eſtrangers eſt une grande Place nommée le grand Medan, une fois plus longue que large: d'un coſté eſt le Palais du Roy au devant duquel il y a pluſieurs canons de fonte. Tous les autres baſtimens ſont uniformes & bien bâtis, au deſſous deſquels regne une galerie, où il y a des boutiques de toutes ſortes d'Artiſans, remplies de toutes les gentilleſſes de l'Orient, & de la Perſe.

Il y a encore en divers quartiers de la Ville pluſieurs maiſons fort agreables, ayant de grandes ſales voûtées avec des dômes au milieu: c'eſt là que s'aſſemblent les perſonnes de toutes ſortes de conditions, pour s'entretenir & même pour prendre du Tabac, & pour philoſopher. Leur façon de prendre le Tabac eſt particuliere, & ſert à en corriger la mauvaiſe odeur: car avant que d'en prendre la fumée,

ils ont l'adreſſe de la faire paſſer au travers d'une eau bien claire, par une baguette longue & creuſe, par laquelle ils attirent la fumée, qui paſſe ſubtilement par cette eau. Comme les Perſans ſont preſque tous Orateurs, ou Poëtes & Philoſophes; il ſe trouve toûjours quelqu'un qui a quelque production de ſon eſprit a eſtaler devant la compagnie : chacun entend le recit qu'il en fait, il ſe promene au milieu de la ſalle, & declame ſa piece, qui ſera ou quelque diſcours de Morale, ou de Politique, ou de Religion, ou des perfections de Dieu, dont les Perſans parlent en des termes fort magnifiques : Cette declamation eſtant finie, chacun des Auditeurs a la liberté d'en dire ſon ſentiment.

Je ne feray point icy la deſcription de cette belle allée qui ſe void ſur le chemin de Julfa, qui eſt une petite ville d'Armeniens, tous ceux qui ont écrit d'Hiſpaham n'ont pas obmis d'en parler. Je diray ſeulement qu'elle a deux mille d'Italie de long, qu'elle eſt large comme les deux tiers de la place Royale, que les arbres en ſont tres-hauts, & plantez à la ligne, & qui jettent un ombrage qui cauſe un frais perpetuel. Cette allée eſt entrecoupée de fontaines & de jets d'eau, & d'eſpace en eſpace les maiſons de plaiſance du Roy font face ſur les avenuës: elle eſt fermée par un beau pont fort long, ſous lequel paſſe la riviere, qui bien qu'elle ait peu d'eau, ne laiſſe pas de remplir tout ſon lit, qui a eſté preparé avec cét artifice, que le fond en eſtant pavé & fort uni, l'eau venant à ſe répandre couvre également tout ce lit & forme une belle & plaiſante riviere.

Je ne puis dire qu'un mot de l'eſtat de noſtre ſainte Religion dans Hiſpaham, où il ſe trouve un petit nombre de familles Catholiques compoſées la pluſpart d'Artiſans, ou de Négotians Eſtrangers. Nous

n'avons point vû de Ville en nostre route, qui soit pourveuë de meilleurs Missionnaires, les Augustins Portugais, les Capucins, les Carmes, & les Jesuites, la pluspart François, s'y sont successivement establis depuis quelques années, & par la permission du Prince, ils y exercent avec assez de liberté leurs fonctions. Les Jesuites s'estans establis à Julfa, petite Ville distante d'une lieuë d'Hispaham, toute composée d'Armeniens, ont une commodité particuliere pour la conversion des Schismatiques, & c'est le grand fruit que l'on peut faire, non seulement dans Hispaham, mais aussi dans tout l'Estat des Perses, où neanmoins on rencontre par tout cét obstacle particulier à leur conversion, qui est l'opposition generale qu'ils ont à ne vouloir rien apprendre des Estrangers ausquels ils se preferent en toute chose; & en particulier les Mahometans sont accoûmez à une si voluptueuse, que bien que l'on les convainque de leurs erreurs, ils ne s'en montrent souvent que plus opiniâtres & plus éloignez de leur conversion, tant il est difficile d'assujettir à la pureté de nostre sainte Religion, ceux qui mettent leur felicité dans les plaisirs de la vie.

Il est avantageux & honorable à la Foy Catholique d'entretenir des Ouvriers Evangeliques en cette Ville Capitale d'un si grand Estat, & c'est pour cette raison que le saint Siege, qui a erigé l'Evêché de Babylone en titre, y a attribué le Vicariat d'Hispaham, jusqu'à ce qu'il y ait plus d'ouverture pour y establir le titre; afin que cette Mission ayant un Evêque Catholique, elle se soûtienne avec plus d'éclat parmy des peuples qui n'estiment que leur propre grandeur.

Pour ce qui regarde l'instruction de ceux qui voudroient faire ce voyage, il est bon qu'ils sçachent que sortant de Turquie on quite un Estat de captivi-

té, & qu'entrant en Perſe on peut fort bien y eſtre vêtu à la Françoiſe, les chapeaux mêmes leur ſerviront de beaucoup pour les garantir des chaleurs. Il faut encore tenir pour maxime que c'eſt le mieux de marcher à petites journées, de ſe nourrir honneſtement, & de ne pas aller à pied, car ſans cela on ne pourroit ſubſiſter. On doit encore ſe défier de ſes Truchemens & des Valets du païs, qui ordinairement ſont larrons, & comptent les choſes de moitié ou d'un tiers plus qu'ils ne les achetent. Le meilleur remede à cela, c'eſt de loger chez quelqu'un des Religieux Miſſionnaires; qui ſont tous fort charitables & officieux, & lors que l'on part les prier de prendre ſoin des proviſions neceſſaires pour le chemin. Il ne faut point non plus apporter d'or en Perſe pour le changer, parce qu'il eſt à bas prix, & nous avons perdu ſur chaque piſtolle d'Eſpagne vingt ſols ſix deniers: il y auroit moins de perte à proportion ſur les Sequins de Venize; mais toûjours il eſt bien mieux de changer ſon or à Baſſora, où il y aura moins de perte; ſi l'on peut y apporter des piaſtres, il n'y aura point de dechet, au contraire les changeant à Baſſora en monnoye de Perſe, on y trouvera quelque profit. Que ſi l'on vouloit employer partie de ſon viatique en gros corail vermeil, ou en ambre jaune éclatant, on y trouveroit aſſez ſon compte; l'on peut auſſi ſe pourvoir de quelques bonnes montres, qui vaudront autant comme elles coûteroient en France: cette forme de petit commerce eſtant neceſſaire pour avoir plus facilement & dans le beſoin la monnoye du païs.

CHAPITRE V.

Depart d'Hiſpaham de Mr de Beryte, juſqu'à Gomeron.

SUivant la reſolution que nous avions priſe de continuer noſtre marche juſqu'à la Chine par Gomeron, Surate, Maſulipatan & Tennaſſerin, &c. Nous partiſmes d'Hiſpaham en la compagnie de Mr l'Agent d'Angleterre. Nous arrivaſmes à Schiras le huitiéme d'Octobre, marchant toûjours de nuit : nous ſouffrions deux extrémitez, un grand froid durant la nuit, qui geloit l'eau dans nos bouteilles ; & durant le jour une chaleur intolerable : En ce chemin, nous trouvaſmes une montagne d'une hauteur & roideur extraordinaire, qu'il nous fallut décendre durant la nuit, non ſans tomber pluſieurs fois : nous ſéjournaſmes quatre jours dans Schiras : Nous arrivaſmes le vingt à Lara, où aprés un jour de repos nous pourſuiviſmes noſtre route juſqu'à Gomeron, où nous arrivaſmes le trentiéme du meſme mois ; nous employaſmes en cette route trente jours de marche, & cinq de repos.

Le chemin d'Hiſpaham à Gomeron nous fut aſſez doux, & plus commode que noſtre entrée en Perſe : Eſtant en la compagnie de Mr l'Agent d'Angleterre, nous n'eſtions point inquietez pour les peages. Il ne permit point que nous euſſions d'autre table que la ſienne : il ne nous fut pas poſſible de nous defendre de ſa courtoiſie. Tous les ſoirs nous logions dans des Caravanceras, qui ſont les hoſtelleries du païs : ce ſont comme de grandes halles, diviſées en petites chambres : on n'y trouve que le couvert, & ce que l'on y porte. Les Perſans ſont fort curieux de faire

bastir de lieux en lieux ces Caravanceras, & souvent en mourant ils laissent des aumosnes pour en bastir de nouveaux, & pour reparer les anciens.

Nous tirions encore cét avantage de la bonne compagnie de Mrs les Anglois, qui estoit, de ne point craindre les voleurs, il est vray que la Perse est fort bien reglée pour ce poinct, & les Gouverneurs veillent d'autant plus à en nettoyer le païs de leurs Gouvernemens, qu'ils sont obligez de répondre de tous les vols qui se font sur leurs terres. Nous en avons veu la preuve en nostre voyage : Un Portugais qui sçavoit l'ordre du païs, fut volé venant des Indes à Hispaham : il eust recours au Gouverneur qui ne le paya que de belles paroles. Ce Portugais alla se plaindre au premier Ministre du Roy, dont il obtint un ordre pour faire contraindre le Gouverneur, qui n'ayant pû trouver le voleur pour le des-interesser, luy fist present de deux beaux chevaux.

Lara, ou Lar, est une ville grande, bien bastie, défenduë de bonnes murailles, située sur le haut d'une montagne. Il y a un celebre Bazart, ou marché public, à tenir une foire. Ce Bazart est fort bien bâti ; il est fait de briques, coupé de quantité de ruës, belles, droites, claires, & toutes voûtées : c'est là qu'abordent les Marchands des environs. Il y a aussi quantité de fruits : mais les eaux y sont fort mauvaises, & causent des corruptions, & des maladies aiguës & mortelles. On attribuë à ces mauvaises eaux, qui durent presque jusquà Gomeron, certains vers d'une longueur prodigieuse, qui s'engendrent au dedans des cuisses, & des jambes : ces vers vivent cachez dans la chair & entortillez en rond. Quand on s'en apperçoit on fait une incision pour en trouver la teste : on l'attire avec un petit baston fendu, puis on le tourne, & chaque jour en tournant on devide ce ver, qui souvent a six pieds de long. S'il venoit

à se rompre, la partie qui resteroit causeroit une dangereuse corruption. Le remede à ces mauvaises eaux, est de se pourvoir de vin, ou de ne point boire d'eau, qu'elle ne soit soigneusement passée dans un linge.

Mr l'Agent d'Angleterre continuant ses civilitez nous convia de si bonne grace, & avec tant d'amitié de loger en la maison de la Compagnie d'Angleterre, que nous y demeurâmes durant tout nostre sejour à Gomeron. Il nous permit de faire tous nos exercices, & même de dire la Messe sans aucun trouble. Quelques familles Chrestiennes y venoient l'entendre les jours de feste. Nous eusmes la consolation d'y instruire un garçon de quatorze à quinze ans, & de le baptiser. Je diray un mot pour les gens de nostre profession, qu'autant que Mrs les Anglois sont civils & officieux, autant sont-ils incommodes dans les instances qu'ils font pour obliger à boire : mais tant s'en faut qu'il faille craindre de leur faire une modeste resistance, nous sçavons qu'ils en estiment davantage ceux qu'ils voyent dans la retenuë, & leur plaisir seroit de surprendre un homme facile, pour s'en mocquer aprés. La ville de Gomeron est peuplée de gens de toute sorte de Religions. L'air y est fort mauvais, & on peut la nommer la sepulture des Europeans. Quoy que nous y fussions au mois de Novembre, nous y ressentismes durant trois jours un chaud à fondre en sueurs. Les Hollandois quittent la ville en Esté, & vont jusqu'à Lara, dans une belle maison qu'ils y ont, où nous logeâmes en passant.

Je fus surpris lors qu'estant sous la ligne, & ayant le Soleil à plomb sur la teste, je trouvay l'air plus doux, & la chaleur beaucoup moins piquante, que sur les costes du sein Persique, où il fait quelquefois des vents si chauds, qu'il semble que l'on étouffe plûtost que l'on ne respire. Ceux-là se sont trompez grande-

grandement, qui ont crû que la Zone-torride estoit inhabitable : ils ignoroient les secrets de la sagesse du Createur ; qui par la longueur des nuits, la fraischeur des rosées, le soufle continuel & reglé des vents agreables, la multitude des fontaines, & l'interposition des nuages, a sceu si bien temperer cette partie du monde, qu'elle ne laisse pas d'estre fort commode pour l'habition des hommes. Ainsi il faut remarquer que le plus ou le moins de chaleur n'est pas seulement causé selon la proximité du Soleil, mais sur tout selon la situation des lieux, la disposition des montagne, la qualité des terres & des vents qui y regnent dans les saisons. Quelque desir que nous eussions de sortir du mauvais air de Gomeron, nous n'en pusmes partir que le 29. Novembre.

Le temps propre pour se rendre à Gomeron, afin de s'embarquer pour Surate, est depuis le mois de Novembre, jusqu'au commencement de Mars, ainsi nous avons reconnu que si par quelque empêchement ceux qui entreprendront ce voyage, ne pouvoient pas se rendre à Bassora dans le mois d'Octobre, pour prendre l'occasion des vaisseaux Anglois ou autres, qui vont à Surate, ils pourroient aucunement suppléer à cela, parce qu'il part souvent des barques des Maures & des Gentils de Bassora pour Gomeron, & toûjours, & en tout temps pour Band'er-ric, & pour Bander-congo, dans lesquels deux derniers ports on rencontre toûjours occasion pour aller à Gomeron. Il est vray que cette occasion n'est pas si commode ni si assurée que celle des Anglois, & tout le monde nous dissuadoit de la prendre : Cependant ayant experimenté cette navigation avec ces sortes de personnes, nous croyons que l'on s'en peut bien servir, en cas que les autres viennent à manquer.

Les frais des voyages dans la Perse sont à fort

bon marché, ne nous ayant couſté pour le port de cent mains, qui ſont environ cinq cent cinquante de noſtre poids de France, que dix piaſtres depuis Hiſpaham juſqu'à Gomeron, ſans eſtre obligez à aucune nourriture, ni de mulets, ni de muletiers: Un homme qui va ſur un bas ou ſur une demie charge de mule, eſt compté pour trente-une mains; s'il veut avoir une mule à ſoy, on le fait payer pour ſoixante ou ſeptante mains, qui eſt à peu prés les deux tiers de vingt piaſtres & demie; Quant à la dépenſe de bouche, elle eſt auſſi à un prix fort moderé, parce qu'il ſe faut contenter de manger du ris, quelques fruits, des herbages, ſi ce n'eſt que l'on trouve par intervale quelque volaille, ou quelque morceau de chévre ou de mouton.

On paye pour le paſſage de Gomeron à Surate quinze piaſtres par teſte, outre cela on fait encore payer ſelon la couſtume de ces quartiers, la place que l'on occupe dans les Vaiſſeaux, qui plus, qui moins, ſelon les lieux: nous délivrâmes au Capitaine ſoixante piaſtres pour les droits du paſſage de quatre perſonnes que nous eſtions, & vingt-une piaſtres pour nos places: Ceux qui viendront aprés nous ſe ſouviendront de convenir avec le Capitaine pour ce paſſage, & pour les places, & du lieu qu'ils auront dans les Vaiſſeaux avant que de s'embarquer.

Mr l'Agent d'Angleterre continua toûjours de nous obliger par ſes civilitez, & aprés avoir receu de luy tant de bien-faits, il fut impoſſible à Mr de Beryte de luy faire accepter un preſent qu'il voulut luy faire.

Nous eûmes durant noſtre paſſage juſqu'à Surate un ſpectacle qui ne nous fournit pas moins d'occaſion pour rire que de compâtir à la ſimplicité ſuperſtitieuſe d'un Gentil, à qui ſa Loy donnoit tant d'horreur de toucher de la chair de pourceau, qu'un Marchand Anglois luy en ayant jetté au viſage par dériſion, ce

pauvre homme crût avoir contracté une soüillure fort criminelle ; & pour l'expier & la nettoyer il vouloit à toute force se precipiter en la mer, il en fut empéché ; mais ceux de sa Loy pour y suppléer, prirent quantité de sceaux d'eau qu'ils luy versoient sur la teste, afin d'effacer au plûtost la tache & l'infamie qu'il avoit encouruë. Les Mariniers Anglois se mirent de la partie, & de long-temps homme ne fut si bien lavé ni si bien purifié.

CHAPITRE VI.

Arrivée de Mr de Beryte à Surate, & sa marche par les Indes.

NOus arrivasmes au Pont de Süali le vingt-troisiéme Decembre, distant de Surate, de quatre ou cinq lieuës : je décendis avec Mr l'Agent des Anglois, pour aller au plûtost à Surate prendre avis des PP. Capucins des moyens de nous garantir de la rigueur des Doüaniers de cette Ville, que j'éprouvay telle que l'on nous l'avoit representée ; je ne fus pas si-tost entré à la Doüane avec quelques autres Marchands Anglois, que ces gens-là nous visiterent avec tant d'exactitude, qu'il n'y avoit plis ni replis, ni endroits sur nous qu'ils ne soüillassent d'une maniere tout à fait choquante : ils vous feroient presque dépouïller pour mieux chercher : d'abord que l'on expose un coffre ils le renversent, ils visitent premierement le coffre, puis ils déployent par le menu tout ce qui est dedans, & font l'estimation telle qu'il leur plaist, qu'un Secretaire registre, sur le pied de laquelle il faut payer : ils couperent en morceaux jusqu'à du savon, de crainte que l'on n'y eût caché des pierreries ou des perles,

c'eſt ce qu'ils recherchent avec plus de ſoin, à cauſe des groſſes Doüanes qu'ils en font payer. Le ſeul remede eſt de ſouffrir, ou de faire venir de Surate par quelque chemin détourné, un amy qui emporte ſecrettement ce que vous avez de précieux.

Ils prennent quatre pour cent de l'or monnoyé ou non monnoyé, deux pour cent de l'argent, quatre pour cent de tout ce qui eſt ſujet à eſtimation : s'il y a quelque choſe de curieux, il eſt mal-aiſé qu'il échappe, ou ils le prennent, ou ils n'en payent que ce qu'ils veulent : C'eſt en cette occaſion qu'il y a lieu de pratiquer à la lettre ce conſeil de noſtre Seigneur, *Que ſi on vous dépoüille, il ne faut pas reſiſter.*

Auſſi-toſt que nous fuſmes à Surate, nous allaſmes trouver les Capucins François, qui y ſont ſeuls Miſſionnaires fixes. Quand ils connurent qui nous eſtions, ils ſe mirent en devoir de nous aſſiſter : Un d'eux emprunta le caroſſe du Commandeur des Hollandois, & par ſes conſeils & par ſon credit nous fit éviter une partie des rigueurs de cette terrible Doüane : En ſuite il nous mena loger en leur petite maiſon, qui eſt une hoſpice de charité pour tous les Miſſionnaires qui vont & viennent aux Indes.

Nous fuſmes grandement édifiez de la bonne converſation de ces Peres, qui eſt vrayement Religieuſe & Apoſtolique. Il y a pluſieurs années qu'ils travaillent dans Surate ; ils ſont en eſtime auprés de tous, même des Anglois & des Hollandois : ce qui leur attire plus de veneration, c'eſt l'application qu'ils ont à l'exercice de leurs fonctions, le bon exemple qu'ils donnent, & l'éloignement qu'ils font paroiſtre des choſes temporelles.

Ce fut en ce temps que Mr l'Evêque de Beryte receut de Goa l'avis des ordres qui eſtoient venus de Portugal aux Gouverneurs des Indes de ſe ſaiſir de trois Evêques François, & de les envoyer à Liſbon-

ne à la premiere occasion : cette nouvelle ne fist aucune impression sur l'esprit de Mr l'Evêque de Beryte, tant parce qu'il n'estoit point obligé de passer par les terres dépendantes de Portugal pour continuer sa route, que parce qu'il estoit preparé à tous les accidens qui luy pourroient arriver.

Plusieurs voulurent l'intimider par la crainte de ces ordres, mais il a passé outre sans s'estonner, croyant que puisque l'Eglise luy avoit donné Mission pour la Chine ; c'estoit à luy de tout souffrir pour s'y rendre, ne doutant point que Dieu ne le garantist des oppositions dont on le menaçoit.

Nous avons appris depuis que ces ordres ont esté obtenus du Roy de Portugal à l'instance de quelques particuliers des Indes, sous ce pretexte, qu'il estoit injurieux à la nation Portugaise, qu'on employe d'autres qu'elle à la predication de la Foy, parmy ces peuples de l'Asie ; & que ce qu'elle a executé autrefois pour l'establissement de la Religion dans les Indes, semble bien meriter, qu'on luy fasse un droit, de ne se servir que d'elle à l'exclusion de tous autres pour continuer cette predication.

Ce n'est pas à moy d'examiner en ce lieu cette pretention, je sçay le respect qu'on doit à tout ce qui vient de la part des Puissances Souveraines. Je diray seulement que les consequences que l'on veut tirer de ce droit pretendu, peuvent bien favoriser la Nation qui les avance, mais quelles peuvent aussi extrémement préjudicier aux progrés de la Foy dans la suite. L'experience a fait voir par des exemples funestes, les inconveniens qui arrivent quand ont fait dépendre la publication de la Foy d'une seule Nation, parmy des peuples infideles, qui ne luy sont point soûmis, puisque souvent ils persecutent les Predicateurs, & les bannissent, non tant en haine de la Religion qu'ils publient, que de la Nation qui paroist les envoyer.

C'eſt pourquoy le S. Siege s'eſt toûjours reſervé la liberté d'envoyer ſucceſſivement chez les Nations infideles qui ne dependent que de leurs Princes legitimes, les Predicateurs qu'il y juge les plus propres, ſelon les ouvertures que permet la divine Providence. C'eſt elle qui ayant appellé les Evêques François en ces derniers temps, les ayant conduits au travers des Indes, & les ayant maintenus contre l'effort de leurs ennemis, au milieu de pluſieurs dangers, fait connoiſtre par de claires preuves, qu'elle veut les employer à la converſion des peuples du grand Empire de la Chine, dont elle leur a ouvert la porte, comme nous verront dans la ſuite de cette Relation.

Durant noſtre ſejour à Surate, Mr de Berythe fut invité par les PP. Capucins de faire les Saintes Huiles, de confirmer environ ſix-vingt perſonnes, & de donner le Baptême à trois Infideles.

Pour l'inſtruction des Voyageurs, il eſt bon de remarquer que le prix de l'or dans les Indes eſt different de celuy de Perſe, où ſur chaque piſtolle d'Eſpagne nous perdiſmes vingt-trois ſols ſix deniers, au lieu que dans les Indes nous gagnions trois ſols.

Surate eſt une grande Ville, riche à cauſe de ſon commerce, où abordent des gens de tous les endroits de la terre : Les Anglois y envoyent tous les ans des Vaiſſeaux, ce qui eſt une commodité aſſurée pour ceux qui voudroient venir en ce païs, ou y adreſſer des paquets ou autres choſes : ils ne ſont que ſix ou ſept mois en leur navigation, & ne ſont point difficiles à obliger ceux qui s'adreſſent à eux. Quoy que Surate ſoit peuplée de riches Marchands, il eſt pourtant mal baſty & ſans défence, ce qui a eſté cauſe de ſa ruine. Un nommé *Sivagi* ſuiet du Mogol, qui s'eſt depuis quelques années revolté, l'ayant ravagé l'an paſſé; en ſorte que le dégaſt qu'il y a fait a eſté eſtimé a trente millions. Les Maiſons des Hollandois & des Anglois

estans fortes & bien munies, ont esté exemptes de la fureur de ce Capitaine, par la bonne resistance que les uns & les autres luy ont faite.

Il est difficile de parler exactement de la Religion des Indes, à cause de la diversité des sectes. Le Prince, la Cour, & presque toute la Noblesse est Mahometane: les autres sont Gentils & Idolâtres; & quoy que les plus éclairez d'entr'eux avoüent l'existence & la providence d'un Dieu, dont toutes choses dépendent: ils ne laissent pas de rendre un culte religieux aux Idoles: c'est chose horrible quand on entre dans leurs Temples, de voir les monstrueuses figures de leurs Idoles, qui representent des animaux composez de toutes sortes d'especes; & on ne sçait lequel est le plus estrange, ou de considerer sur un autel une beste dont la teste est d'un sanglier, les cornes d'une vache, la queuë d'un crocodyle & les pieds d'un griffon, ou de voir des peuples en devotion rendre des respects à une si hideuse figure, qui les rempliroit de frayeur si elle venoit à remüer, & à faire paroistre le moindre signe de vie.

Leur plus celebre Prophete s'appelle *Ram*, quelques-uns l'honnorent comme Dieu, d'autres pour s'excuser d'Idolâtrie, disent qu'ils honnorent Dieu qui reside en sa personne, quand ils se saluënt ils prononcent le nom de ce Ram.

Ils honnorent fort un certain arbre qui a une proprieté assez remarquable; qui est que ses branches estant longues & se penchant à terre, elles prennent racine, d'où il sort un autre arbre qui pareillement jette des branches qui font le même effet, ainsi successivement le premier arbre par ses branches multipliées, forme comme un bois que ces Gentils croyent avoir quelque chose de sacré.

Ils ont de certains lieux plus celebres où ils font leurs pelerinages: sur tout ils vont au Gange, dont ils

croyent que les eaux ont pouvoir de nettoyer les pechez. Il y a à Bengale un Idole celebre ; c'eſt aſſez pour eſtre ſaint que d'y avoir fait un voyage : On rend des honneurs particuliers à certains jours à cét Idole, & avec tant de ſuperſtition & de fureur, que quand on le porte en public ces peuples ſe tiennent heureux de ſe jetter ſous les rouës du chariot : & s'ils en ſont bleſſez ou écraſez, ils ſe croyent les plus fortunez du monde : ils ont auſſi des communautez qui ſont employées au culte des Idoles, & qui ſont regies par des Superieurs : Nous en viſmes un à Surate, dont la converſation nous parût fort douce & honneſte. Ces communautez ont leurs exercices & leurs heures de meditation reglées, mais il ne croyent pas que ce ſoit une diſtraction durant qu'ils la font de prendre du tabac.

La Morale qu'ils enſeignent eſt aſſez conforme à la juſtice, comme de ne faire tort à perſonne, d'eſtre miſericordieux, de garder les cinq ſens, de crainte d'ouvrir la porte au peché, de nettoyer ſon ame des mauvaiſes penſées, de s'adonner à la priere, & ſur tout de tenir ſes mains nettes du ſang des animaux.

Ils ne croyent pas qu'il y ait un plus grand crime que d'oſter aux animaux la vie que Dieu leur a donnée, & que l'on ne peut leur rendre aprés les en avoir privez. A peine peut on croire juſqu'où va leur ſimplicité & leur ſuperſtition en ce point. Ils retiennent ſouvent leur reſpiration de crainte d'attirer quelque innocent moucheron qui approcheroit trop prés de leur bouche. C'eſt pour cela auſſi qu'ils n'allument pas volontiers des chandelles, de crainte que le moucheron imprudent ne vienne s'y brûler, d'autres avant que de s'aſſeoir nettoyent l'endroit avec grand ſoin pour en éloigner juſqu'aux plus petites beſtiolles.

Une des bonnes œuvres qu'ils pratiquent de temps en temps, eſt de racheter à prix d'argent la vie des animaux que les Chreſtiens & les Mahometans deſti-

nent à leur nourriture : Aux jours plus solemnels ils vont trouver les Gouverneurs, & leur font de grands presens pour obtenir qu'ils fassent défense que durant huit jours on ne tuë aucun animal. Quand les Portugais n'ont point d'argent, ils attrapent quelques oyseaux, les portent dans les ruës, & disent qu'ils les vont rôtir pour leur disner : Ces bonnes gens les racheptent, poussez du zele de leur superstition. C'est ce qui fait que la vie qu'ils menent est fort sobre & maigre, ne se nourrissant que de ris, d'herbes & de legumes.

Leurs sectes sont la plus part differentes entr'elles, non seulement par la diversité des opinions & des ceremonies, mais aussi par la diversité de l'austerité, & chacune est soigneuse de se discerner des autres par des marches exterieures. Il y en a qui ont pour regle de ne manger que ce qu'ils appreſtent de leurs propres mains, ce qu'ils font avec bien des mysteres, qui sont si badins que je n'ose les rapporter : car il faut que ce soit dans un certain lieu & non pas dans un autre ; il ne faut pas qu'ils soient veus de personne ; ils s'enferment dans une espace qu'ils limitent avec un cercle, hors duquel ils n'osent sortir, durant qu'ils preparent ce misterieux manger. Je laisse plusieurs autres choses, de crainte d'ennuyer le Lecteur.

De toutes les sectes, celle des Brachmanes est la plus estimée, comme estant la plus spirituelle. Elle croit aussi posseder un degré de Noblesse qui la releve au dessus de toutes les autres sectes ; & pour se faire connoistre, elle porte une marque particuliere, qui est un bâton, avec une banniere blanche, qui signifie la chasteté qu'ils font profession de garder. Ce ne seroit jamais fait, si je voulois décrire par le menu les particularitez de ces sectes ; l'austerité des unes, ou l'extréme pauvreté des autres est si pleine de vanité, que

chacun en fait parade à l'envi. Nous l'apperçûmes bien, car lorſque ces pauvres volontaires, nous demandoient l'aumoſne, c'eſtoit avec tant d'orgüeil, qu'ils ſembloient nous menacer. Le Prince qui regne aujourd'huy dans l'Empire du Mogol, a bien fait voir quelle idée on doit concevoir de ces Religieux Mandians: Comme il eſtoit un des fils de l'Empereur, & que durant pluſieurs années il avoit fait profeſſion d'eſtre *Fakir*, c'eſt à dire, homme retiré du monde; s'ennuyant à la fin de ſa retraite, il forma le deſſein de ſe ſaiſir de l'Empire au prejudice de trois freres qu'il avoit, il trouva moyen d'engager à ſon party les Religieux de ces ſectes qui profeſſent la mendicité & l'auſterité. Il en compoſa une armée, avec laquelle il eſt venu about de ſes deſſeins, & poſſede aujourd'huy ces grands Eſtats, que l'on nomme *les Indes* Mais ce ſeroit m'égarer de mon ſujet, & je reprens la ſuite de noſtre voyage depuis Surate.

Nous appriſmes là que dés que le mois de Mars eſt venu, il ne faut plus parler de voyager aux Indes, à cauſe des pluyes exceſſives qui rendent les chemins inacceſſibles pendant quatre mois.

Pour prevenir ce temps, nous hâtaſmes noſtre départ de Surate: ces pluyes ſont preſque continuelles; & quoy que ce ſoit alors que les Indes ont le Soleil à plomb, c'eſt pourtant la ſaiſon de l'Hyver, lequel eſt bien different du noſtre, qui eſt cauſé par l'éloignement du Soleil, & celuy-là par ſa proximité. Nôtre Hyver dépoüille les arbres de leurs verdures, la terre de ſes moiſſons, & ſemble devoir eſteindre toûte la nature par la rigueur du froid & des glaces qui l'accompagnent. Mais l'Hyver des Indes a des effets tout contraires: Il rend la fertilité à la terre, les feüilles aux arbres, & cauſe le renouvellement de toutes choſes. Nous ſortiſmes de Surate le 21. Janvier 1662. & en quarante-un jours de marche par terre ſur des

chariots du païs, nous traversâmes plusieurs Provinces de l'Empire du Mogol ; & le sixiéme Mars nous arrivâmes à Masulipatan, afin de ne pas manquer les Vaisseaux Mores ; qui en ce temps vont à Tennasserim.

Nous loüâmes quatre chariots pour nous & nôtre petit équipage : On nous conseilla de prendre deux valets & trois hommes de défense pour garder la nuit nos chariots & nous mêmes qui devions y loger à chaque giste, les habitans du païs n'osant jamais recevoir un Chrestien dans leurs maisons, de peur de prophanation. Les chariots dont on se sert dans les Indes sont assez commodes : ils sont couverts comme nos caroſſes d'Europe, ils n'ont que deux roües justement posées sous le corps du chariot, qui demeure élevé au dessus des roües : ils sont tirez par des bœufs du païs qui vont assez viste, n'estant pas pesans comme les nostres ; pour les gouverner on leur attache une bride dans les nazeaux, que l'on perce à cét usage dés qu'ils sont petits.

Les Anglois & les Hollandois qui ont dans Surate des caroſſe faits à la façon d'Europe, les attelent de ces bœufs, qui ont les jambes hautes & gréles ; pour leur donner de la grace on orne leurs cornes de houpes de diverses couleurs ; on les garnit d'or, d'argent & de cuivre : Durant nostre marche nous eûmes beaucoup à souffrir de la superstition des Indiens, qui ne nous voulurent jamais vendre aucune volaille, sçachant bien que nous la demandions pour luy oster la vie : Il faut donc se contenter de la nourriture du païs, qui peut bien suffire quand on n'est pas malade. Les Indes abondent en villages, où l'on trouve le ris, les legumes, les fruits, & même du pain de froment. Dans les grandes Villes on se pourvoit des autres choses. Les Mahometans les vendent à bon compte : Ce n'est pas que sur les chemins,

malgré la rigueur des Bagnanes on ne puiſſe ſe pourvoir de gibier, puiſqu'il s'en trouve par tout en telle quantité que l'on peut aiſément faire bonne chaſſe, comme le païs eſt chaud, il y multiplie beaucoup, & la ſuperſtition des Gentils fait que l'on ne luy fait point la guerre.

Sur noſtre route nous viſmes diverſes fortereſſes que la nature & l'art ont renduës de tres-difficile priſe; la pluſpart eſtant ſituées ſur des rochers hauts & en pluſieurs endroits ſi bien eſcarpées que des murailles ne ſont pas plus droites. La pluſpart de ces fortereſſes ſont à preſent occupées par le rebelle Syvagi, dont nous avons déja parlé.

Nous paſſâmes à la veuë d'Oletabal baſtie ſur un rocher tout rond : on nous aſſura que cette ville a trois rangs de fortes murailles, qui font le tour du rocher : La premiere muraille enferme toute la ville & le rocher. Et la ſeconde une partie de la ville. La troiſiéme enferme l'extrémité la plus élevée du rocher qui environne une autre partie de la ville, en ſorte qu'il ſemble que ce ſoient trois villes l'une dans l'autre, la plus haute ville défendant la deuxiéme, & la deuxiéme la troiſiéme, au haut du rocher il y a un magazin muny de toutes ſortes de proviſions.

Nous arrivaſmes à Noringabal : Si la largeur de cette ville égaloit ſa longueur, que nous fuſmes quatre heures à paſſer, elle ſeroit plus grande que Paris.

Nous y demeuraſmes un jour pour avoir un nouveau paſſe-port, qui ne nous coûta rien, quoy que nous fiſſions offre de le payer aux Officiers qui nous l'accorderent avec beaucoup de civilité.

Je ne puis obmettre de remarquer en ce lieu le bon ordre & la diſcipline de la milice du grand Mogol : Nous campâmes une nuit au milieu de cinq mille Cavaliers, tant s'en faut que nous en ayons receu la moindre inſulte, à quoy la qualité d'Etrangers fem-

bloit nous exposer, que nous ne reçeûmes pas même la moindre inquiétude, & ne perdismes rien ni de nos hardes, ni du repos de la nuit que nous passâmes au milieu de nos charettes en toute asseurance: Au sortir de la ville, comme nous manquâmes de montrer nostre passe-port aux soldats qui estoient en garde, ils coururent aprés nous, nous soupçonnant d'estre espions; mais ayant fait voir nostre passe-port, ils nous traiterent avec civilité & se contenterent d'un petit present.

Nous arrivâmes à Beder; mais cette ville estant d'importance, & une clef de la frontiere de l'Estat du Mogol, nous n'y pûmes entrer: Elle est scituée dans une plaine, les murailles en sont belles & hautes, & couvrent toutes les maisons, elles sont chargées de tous costez d'artillerie, & de pieces de fonte d'une grandeur extraordinaire. De toutes les villes que nous avons considerées, celle-cy nous a paru la plus reguliere: Il nous y fallut payer le droit ordinaire par chaque chariot. Naus entrâmes dans les Estats du Roy de Golconde, & peu de temps aprés dans la Capitale qui porte le même nom.

Il y a grande liberté en ce païs pour les Etrangers, ce qui nous obligea de renvoyer les hommes armez que l'on nous avoit conseillé de prendre à Surate pour l'asseurance de nostre marche.

Golconde est une des plus belles des Indes & des mieux basties; elle est grande comme Roüen, mais elle est située dans un air bien plus pur, les ruës sont droites & larges, & les maisons sont presque égales: Au milieu de la ville il y a un édifice Royal, où sont renfermées comme d'illustres esclaves, les femmes du Roy, qui est Mahometan. Elles ne sortent jamais de ce lieu-là; & ce Palais estant fort élevé, & ayant trois estages, la seule liberté qu'elles ont est de considerer la grande ruë de la ville, & tout ce qui s'y passe.

Au de-là du pont, l'on void sur une eminence le Palais où loge le Roy : il paroist magnifique ; on nous assura que les pentures, les verroux & les barreaux sont d'or massif. Cela se peut croire d'un Roy qui possede en son Estat la mine de diamans, dont il tire des richesses qui égalent celles des plus grands Princes.

La mine dont on tire les diamans est à trois ou quatre journées de Golconde, dans un païs sterile, & parmy des montagnes d'un accés assez difficile. Pour trouver les diamans on prend de la terre que l'on croid propre à les former, qui est rougeâtre, entrecoupée de veines blanches & remplie de cailloux, & de motes dures. On dispose proche des endroits que l'on veut fouïller, une terre qui soit unie & égale : on y porte celles que l'on a tirées de la mine ; on l'estend doucement, & on la laisse exposée au Soleil durant deux jours ; lorsqu'elle est assez dessechée on la bat pour la reduire en poudre, & criblant cette terre ils trouvent les diamans, & reconnoissent les cailloux où la nature les a enchassez. Le Roy afferme ces mines six cent mille écus, le droit reservé de tous les diamans qui passent dix Carats ; il y a des Officiers pour veiller à ce que ceux qui fouïllent la mine ne les détournent. Il se trouve des diamans qui vont à trente-cinq & quarante Carats, & c'est là son grand tresor.

Nous observerons en cet lieu cy pour l'instruction des voyageurs, que sur le change de l'or, qu'on fait à Golconde, on gagne sur chaque pistolle douze sols, & l'on peut gagner davantage sur les écus d'or, les lys de France, & les vieux sequins de Venise.

CHAPITRE VII.

Suite de nostre Voyage jusqu'à Masulipatan.

NOus arrivasmes à Masulipatan le sixiéme Mars ; cette ville est un port sur la coste de Coromandel, située au seiziéme degré. Il nous falloit passer sur un pont de bois, qui a bien un mille de long, fort bien entretenu : D'espace en espace il y a de petits degrez pour décendre en bas. Sans ce pont il seroit impossible d'arriver à Masulipatan, à cause que la marée venant à monter, couvre un grand païs marécageux où cette Ville est située. Un de nos valets, qui estoit allé au devant pour nous loüer une maison, s'adressa à un Chirurgien François qui estoit au service de la Compagnie d'Hollande, il nous envoya un serviteur Hollandois, pour nous venir joindre à la porte de la Ville ; cela fit que l'on nous prist pour des Hollandois ; & nous évitasmes la Doüane, parce que les Anglois & les Hollandois ne payent point de Doüane des marchandises qu'ils font passer, moyennant d'autres conditions dont ils sont convenus avec le Roy de Golconde. On ne peut manquer de trouver des François en cette Ville, qui est le principal port du Royaume de Golconde, & qui n'est pas neanmoins des plus commodes, car à proprement parler, il n'y a point de port, mais seulement une plage ou rade où les Vaisseaux se mettent à l'ancre, éloignez de la Ville de plus de quatre heures de chemin ; & encore ne peut-on embarquer les Marchandises si l'on ne part de grand matin, à la faveur d'un vent frais qui s'éleve de terre, & de la marée quand elle est pleine, cela n'empéche pas encore que pour peu qu'il fasse de vent, & que la mer soit

agitée, les bâteaux chargez ne touchent sur le sable, & pour lors on ne pourroit éviter le naufrage, s'il y avoit en cét endroit quelque pierre. Les environs de la Ville sont marécageux; les murailles n'en valent rien, le dedans de la Ville est remply de quantité de petites maisons pressées & serrées les unes contre les autres, les ruës sont étroites & tortuës, à la reserve du quartier où demeurent les Mahometans les plus riches, où il y a de grandes maisons bien bâties, & qui font quelques ruës fort considerables. C'est une Ville bien peuplée & riche, à cause du concours des Marchands qui y abordent de toutes parts. Les Anglois & les Hollandois y ont de grandes facturies ou comptoirs, les Etrangers ne s'accommodent que difficilement à cét air, & luy payent presque tous un fâcheux tribut: On est saisi d'une dissenterie ou flux, causé par les mauvaises eaux que l'on y boit; il est vray que l'on y trouve un autre boisson qui pourroit passer pour un petit cidre, c'est une liqueur que ceux du païs tirent de certains palmiers qui ne portent point de dattes; on coupe une branche assez proche du tronc, ou bien on fait une incision à l'écorce de l'arbre, par où distille continuellement une liqueur blancheastre, & qui fait de la mousse ou écume comme de la bierre; pour recevoir cette liqueur ils attachent un pot de terre au bout de la branche ou à l'ouverture de l'incision; & tous les matins ils vont recueïllir cette liqueur, laquelle ils portent aussitost vendre, pour ne la pouvoir conserver plus d'un jour sans se gaster & s'aigrir. Ainsi ils la donnent à bon marché, ils nomment cette liqueur *Tari* ou *Sur*, & s'en servent pour faire lever la paste, au lieu de nostre levain: Ils ont encore une autre boisson qu'ils tirent d'une autre espece de palmiers, qui portent un fruit que l'on nomme *Cok* ou *Coko*, & que les Portugais appellent *Lagnas*, quand elles sont encore fraîches & tendres; c'est dans ces Cocos que l'on trouve une eau blanche

blanche & douce, mais il faut eſtre accouſtumé à toutes ces liqueurs, & je croy que les meilleures ne ſont pas ſi bonnes que l'eau de la riviere de Seine pour la ſanté : L'air y eſt pendant quatre mois de l'année extrémement chaud, & pendant dix ou douze jours d'une façon inſupportable ; car l'air eſt tellement échauffé par les ardeurs du Soleil, qu'à peine peut-on durer la main ſur les murailles, qui n'eſtant que d'une ſimple planche de bois, ſont auſſi-toſt penetrées du rayon, & auſſi brûlantes au dedans de la chambre que par dehors, le vent n'y contribuë pas moins : car il eſt ſi chaud qu'il ſuffoque, & l'on n'a point d'autres moyens pour vivre en ce temps-là, que de demeurer renfermez & à l'abry du vent dans les maiſons où l'on jette inceſſamment de l'eau de tous coſtez, pour rafraichir les murailles & temperer l'air. Cette incommodité ne dure que peu de jours, & ſeulement environ huit heures chacun de ces jours, avant & aprés le midy. Cela arrive au mois de May : voilà comme Dieu a voulu faire acheter cherement aux Marchands les richeſſes qu'ils cherchent dans les païs eſtrangers, & combattre l'ardeur extrême qu'ils ont pour le gain par d'autres ardeurs extrêmes, puiſqu'il eſt facile de voir qu'aux lieux où les Europeans ſe ſont le plus attachez pour faire leur commerce, c'eſt là ou la chaleur eſt le plus inſupportable, comme à Beſſora, Comeron, Ormus, Maſcati, Maſulipatan, &c.

Le païs ne laiſſe pas d'eſtre bon & fertile, la terre y portant deux ou trois fois l'année diverſes ſortes de grains ; & comme les naturels du païs ſe contentent de fort peu de choſe, ſoit pour leurs veſtemens, ſoit pour leur nourriture : Il y a abondance de vivres & à bon marché ; ce qui fait auſſi qu'ils ſe rendent pareſſeux, & que le peuple ſe confiant à la bonté & à la fertilité de la terre, ſe met en peine d'amaſſer, d'où vient que quand il ſurvient quelques années de ſterilité par le

defaut des pluyes, les peres & les meres ſont ſouvent contraints de vendre leurs propres enfans, pour trouver de quoy ſubſiſter ; & ordinairement ils ne trouvent pas à les vendre à ceux de leurs païs, mais ſeulement à des Eſtrangers, leſquels ſe ſervant de l'occaſion apportent du ris & du bled dans la coſte, pour rapporter des eſclaves en échange: & cela à ſi vil prix qu'ils trouvent ſouvent des enfans pour un ou deux écus.

On nous donna un avis en cette Ville au ſujet duquel je ſuis bien aiſe d'en donner un autre. Pluſieurs gens nous conſeillerent de donner noſtre argent à certains Marchands qui vont de Maſulipatan à Tennaſſerim, ſous l'aſſurance que ces negotians nous donneroient trente-cinq pour cent de profit, & ne manqueroient de nous rendre à point nommé noſtre argent avec ce gain, dés que nous ſerions à Tennaſſerim. Je n'examine pas en ce lieu ſi cela ſe peut pratiquer en conſcience, c'eſt l'uſage du païs : J'avertis ſeulement qu'on ſe mettroit en hazard de n'avoir ni le principal, ni ce grand profit, dont on flate les nouveaux venus pour les ſurprendre : Car eſtans arrivez à Tennaſſerim, nous apprîmes que les correſpondans de ces bons negotians qui avoient promis des gains ſi conſiderables, eſtoient tellement pauvres, bien que l'on nous eût fait ſonner fort haut leur credit, qu'aſſeurément nous euſſions eſté contraints de repaſſer à Maſulipatan pour courir aprés noſtre argent : il ne faut donc pas ſe laiſſer charmer aux promeſſes de ces grands profits, outre qu'il eſt toûjours meſſéant à un Ouvrier Evangelique d'en accepter aucun qui ne luy vienne par des voyes non ſeulement permiſes, mais encore hors de tout ſoupçon de n'eſtre pas aſſez pures & conformes à la ſainteté de ſa condition. Durant noſtre ſejour à Maſulipatan, nous nous informaſmes avec beaucoup d'exactitude de l'état de la Religion dans le Pegu, & ſi de-là on ne pouvoit pas ſe rendre à la Chine par terre. Nous apprîſmes

de tous ceux qui avoient demeuré dans Ava, Capitale de Pegu, que le Roy, quoy qu'Idolâtre, y permet l'exercice de nostre sainte Religion que les Prestres des Idoles & le peuple y écoutent avec joye les misteres de nostre sainte Foy, qu'il ne reste que d'y envoyer de dignes sujets qui ne cherchent que l'interest de Dieu, & le salut du prochain. Quant à ce qui regarde le passage d'Ava à la Chine, il est constant qu'il n'y a que vingt journées par terre: Il est vray que ce chemin ne se pouvoit faire du temps que nous estions à Masulipatan, à cause de l'expresse deffence du Roy de Pegu, qui ne vouloit pas que personne frequentast cette route pour la cacher au Tartare, dont il redoutoit l'approche, craignant qu'ayant occupé la Chine, il ne portast ses conquestes en ses Estats: C'est la raison qui durant ces dernieres années a empéché les Missionnaires & les Voyageurs de tenir cette voye, qui seroit facile de Masulipatan & de tous les ports situez sur les costes de Coromandel jusques dans les Provinces Occidentales de la Chine: Mais comme cette défence n'est que par précaution; il n'y a pas d'apparence qu'elle dure toûjours, ce qui confirme cette verité, est que dans Ava il y a un grand nombre de familles Chinoises habituées, qui sont venuës de la Chine au Pegu par terre.

CHAPITRE VIII.

Embarquement de Masulipatan pour Tennasserim.

NOus sejournasmes vingt jours à Masulipatan, plusieurs bons Catholiques, & entr'autres les RR. PP. Ephrem & Zenon Capucins qui sont à Madraspatan, forteresse qui appartient aux Anglois, nous inviterent de les aller visiter, nous assurant que

nous ferions mieux de differer noſtre embarquement juſqu'au mois d'Aouſt ſuivant, que la ſaiſon ſeroit plus commode, & la navigation moins perilleuſe : Cependant le deſir de nous rendre au lieu de nos Miſſions ne nous permit pas de differer noſtre voyage, nous partimes le vingt-ſixiéme Mars du port de Maſulipatan ſur un Vaiſſeau More. Noſtre navigation fut douce & ſans tempeſte, nous ſouffriſmes ſeulement d'ennuyeux calmes, ſur tout quand nous euſmes le Soleil au Zenit. Nous employâmes trente-trois jours en ce paſſage, & le vingt-huitiéme d'Avril nous moüillâmes au port de Meriguy diſtant de quinze lieuës de Tennaſſerim : Pluſieurs conſiderations nous obligent de rendre graces à Dieu du bon-heur de noſtre navigation, nous eſtions ſi mal équipez, que noſtre vaiſſeau n'euſt pû reſiſter à une tempeſte un peu forte. Noſtre Pilote eſtoit un Portugais, mais peu habile, & qui même ne vouloit pas eſtre inſtruit, de peur de manifeſter ſon peu de capacité ; de ſorte qu'ayant à ſe pourvoir d'un ſous-pilote : il nous confeſſa qu'il avoit choiſi le plus ignorant, de crainte (diſoit-il) d'avoir un maiſtre au lieu d'un compagnon. Les vaiſſeaux Mores ſont toûjours mal équipez, de plus, la mer que nous paſſâmes eſt fort orageuſe, & pluſieurs vaiſſeaux y font naufrage.

La conduite de noſtre Pilote fut ſi mauvaiſe, que bien que favoriſé d'un beau temps, il penſa nous mener échoüer au milieu des funeſtes Iſles Andamans, qui ſont fort redoutées en ces mers, à cauſe de la cruauté des Sauvages qui les habitent. Nous eſtions preſts de donner dans la plus ſeptentrionale, quand un particulier qui ſçavoit le païs apperceut (quoy que de nuit) le peril où nous eſtions : le Pilote en fut remply d'effroy, & avec ſa ſonde reconnût que nous eſtions proche de la terre, ainſi retournant promptement au Septentrion, nous laiſſâmes les Iſles Andamans à main

droite au midy : c'estoit fait de nous si nous eussions brisé à terre, car les habitans en sont si farouches, qu'ils mettent à mort & massacrent sans pitié les Estrangers qui abordent leurs Isles, ou qui y sont portez par la tempeste, & font aussi-tost bonne chere de ceux qu'ils ont tuez.

Un Vaisseau qui partit en même temps que nous du port de Masulipatan, éprouva la barbarie de ces gens-là : car ayant manqué d'eau & mal pris la route, il resolut d'aller s'en pourvoir dans quelqu'une de ces Isles. On fit descendre dans une chaloupe trente-sept personnes des plus resolus, entre lesquels il y avoit quelques Portugais : à peine eurent-ils mis pied à terre, qu'une petite armée de ces Sauvages vient fondre sur eux, se saisissent d'abord de la chaloupe qu'ils brisent en pieces, puis les attaquent à coup de fléches, & quoyque les gens du vaisseau fussent fort bien armez, ils furent tous massacrez sur le champ, & rostis & grillez, pour assouvir la fureur de ces barbares, un seul échapa dans le bois, & la nuit se retira à la nage dans le vaisseau, qui n'ayant pû se pourvoir d'eau, fut contraint de retourner à Masulipatan, parce qu'estant au dessous du vent, quoyque plus proche du port de Meriguy, il crut pouvoir y arriver en moins de temps. Quelques vaisseaux Hollandois qui vouloient reconnoistre ces Isles, n'y furent pas mieux receus : car dés qu'ils eurent mis à l'ancre à distance de ces Isles, ils se virent inopinément assiegez d'une multitude effroyable de petites barques pleines de gens armez de fléches, qu'ils tirerent incessamment sur eux, & les obligerent à se retirer.

Les Isles Andamans sont en grand nombre, & s'estendent du Septentrion au Midy, depuis le onziéme degré de latitude, jusques au treize. En toutes ces mers il n'y a que ces Sauvages insulaires qui

ſoient ainſi cruels, les autres peuples qui ſont dans les terres fermes, ſoit de Siam, ſoit de Bengale, ſont doux & traitables, font accueil aux Eſtrangers, & trafiquent librement avec eux. Au reſte de quatre vaiſſeaux qui partirent de Maſulipatan en même temps que le noſtre, luy ſeul a eſté exempt de tout accident; tous les autres ayant éprouvé diverſes fortunes fâcheuſes.

Durant noſtre route nous n'eûmes pas beaucoup à ſouffrir pour le corps, nous eſſuïaſmes pourtant de groſſes pluyes; & comme nous avions le Soleil à plomb, par intervalles, nous ſouffriſmes d'extraordinaires chaleurs. Ce qui nous affligea & perça le cœur de douleur, fut la neceſſité que nous avions de voir les eſtranges ſuperſtitions que les Gentils, les Mores & autres pratiquoient à nos yeux pour obtenir un vent favorable: ſe trouvant incommodez par les calmes, ils eurent recours à leurs Divinitez, d'abord ils fabriquerent un petit vaiſſeau de deux pieds & demy, avec ſes cordages, voiles & mats, qu'ils remplirent de proviſions, puis le jetterent en mer, & le ſuivirent de veuë tant qu'ils purent, ne ceſſant de jetter de grands cris: Cela ne ſuffiſant pas, ils eurent recours aux charmes & aux pacts, attachant de tous coſtez de certains billets. Enfin ils firent une proceſſion, où tout l'équipage du vaiſſeau ſe trouva, chacun marchant en ordre avec de petits baſtons à la main qu'ils frappoient en cadence. Un vieillard venerable ſuivoit cette proceſſion, & encenſoit chaque maſt, tous eſtans en rang, & répondans avec un chant fort deſagreable, aux prieres qu'il recitoit. Ils allerent par toutes les chambres, nous empeſchaſmes qu'ils n'entraſſent dans la noſtre, les aſſeurant que nous pririons noſtre Dieu en noſtre particulier, qui eſtoit le Seigneur du Ciel & de la terre, & qui diſpoſoit de toutes choſes, ſelon les ordres de ſa Sageſſe. Saint François Xavier

eut un semblable tourment à endurer. Nous taschâmes d'offrir en secret nos cœurs au Dieu vivant & eternel; ce nous fut une peine plus grande qu'il ne se peut dire, de voir tant de prophanations, sans pouvoir les empécher, & d'entendre toutes les nuits, & presque à chaque heure, le signal qu'un Mahometan donnoit à la compagnie du vaisseau, d'invoquer son mal-heureux Prophete.

Cependant il falloit prendre patience, & nous ne pouvions nous empêcher de craindre que le mauvais esprit qui possedoit ces gens-là, ne leur mist dans la teste que c'estoit nous qui arrestions le vent, & retardions la navigation, ç'eust esté assez que de le proposer; pour estre immolez à leur fureur. Dieu par par sa bonté nous a retirez de ces dangers. Si-tost que nous fûmes arrivez à Meriguy, les Doüaniers qui sont là establis pour l'interest des droits du Roy de Siam, vinrent visiter nostre vaisseau, faire procés verbal des personnes & des marchandises qui y estoient, aprés quoy ils envoyerent un extrait de tout ce qu'ils avoient trouvé, au Gouverneur & aux Officiers de Tennasserim, qui donnent leurs ordres comme bon leur semble. Soit que le vaisseau monte jusqu'à Tennasserim, soit que l'on débarque les marchandises & les personnes dans les petits bâteaux, il faut toûjours avoir permission, n'estant jamais permis à personne de voyager dans les terres du Roy de Siam, sans passe-port du Gouverneur & des Officiers du lieu d'où l'on part. La longueur des gens de ce païs estant extrême dans toutes leurs expeditions, nostre vaisseau ne put arriver à Tennasserim plûtost que le 19. May. Ayant eu dés le même jour main-levée de nos personnes, nous allâmes décendre au logis du R. P. Jean Cardoza Jesuite, Portugais de nation, qui pour ce sujet avoit eu la charité d'envoyer au devant de nous sa petite barque. Le lendemain nous eûmes licence de tirer nos har-

des, lesquelles ayant esté visitées par le Gouverneur & par les Officiers assez legerement, ils ne s'arresterent que sur des chapelets de corne peints de rouge, qu'ils crûrent estre de corail, dont ils prirent les droits du Roy, qui sont de huit pour cent, que l'on prend toûjours en espece, & jamais en estimation, comme on fait ailleurs : on ne fouille personne, on ne prend rien de l'argent monnoyé, & il n'est pas difficile à ceux qui voyagent de cacher les petites curiositez que l'on apporte d'Europe, pour employer aux presens que l'on est obligé de faire en plusieurs occasions. Les curiositez consistent en quelques montres, de petits tableaux, des ouvrages de Mathematique, des chapelets d'ambre & de corail, ces choses servent à acrediter les Europeans. Les frais depuis Masulipatan jusqu'à Tennasserim pour nostre fret & pour nos hardes, n'ont pas esté grands, n'ayant coûté pour cinq personnes que nous estions, qu'environ quarante-deux piastres.

Aprés deux jours de sejour dans la maison du R. P. Cardoza, que nous trouvâmes chargé du soin de deux Eglises, jusqu'à ce qu'on luy eust envoyé quelqu'un en la place de celuy qui avoit le soin d'une des deux, & qui estoit mort dés le mois de Janvier precedent, nous allâmes loger en la maison de ce deffunt Pere, où nous demeurâmes tout le temps que nous restâmes à Tennasserim. N'ayant pas esté possible ni jugé à propos, de taire la qualité de Mr de Beryte. Il fut prié par ce bon Religieux & par les Chrétiens qui estoient sous sa conduite, d'administrer le Sacrement de Confirmation, ce qu'il fist le Mercredy & le Samedy des Quatre-Temps de la Pentecoste : Cependant, comme nous estions pressez d'avancer toûjours chemin, il nous fallut bien faire des efforts pour obtenir nos passeports, que nous n'obtinsmes qu'avec peine, & moyennant dix écus pour en faciliter l'expedition. Ce fut là

que nous apprismes au vray l'avanture des Vaisseaux dont j'ay parlé, dont le premier qui portoit tous les ordres & les lettres des PP. de la Compagnie de JESUS, pour tous ces quartiers a fait naufrage; on a crû le même d'un autre, à cause du long-temps qu'il y avoit qu'il estoit party, sans en avoir receu aucune nouvelle: Un troisiéme a esté tout à fait mal-traité par la tempeste, & reduit à l'extrême necessité: & des deux autres celuy dans lequel nous estions, a esté exempt de toute infortune. Le peu de sejour que nous avons fait à Tennasserim, ne nous a pas empéchez de nous informer des dispositiõs qu'il y auroit à introduire la Foy dans ces quartiers. Il n'y manque qu'un nombre suffisant d'ouvriers.

Les naturels de Tennasserim font profession du Paganisme & de l'Idolatrie, ils vivent dans un extréme ignorance des choses de Dieu & du salut eternel: Il y a aussi des Mahometans qui s'y multiplient. Nous allâmes rendre visite à quelques-uns des principaux Prestres Payens, qu'ils appellent des *Talapoins*, avec un desquels nous entrâmes en conference sur les points de sa croyance, par le moyen d'un interprete. Nous trouvâmes ce pauvre homme tout plein de tenebres, de contradictions, & d'absurditez; & sur chaque proposition qu'il nous faisoit, nous n'en pûmes tirer d'autre raison, sinon qu'il estoit ainsi écrit dans leurs livres. Au reste il témoigna écouter avec assez de satisfaction, tout ce que nous luy proposâmes de la Majesté du Createur, Seigneur universel de toutes choses, de la sainteté du Christianime, de la fin derniere, de la vie future, & des moyens d'y arriver: Il nous fit entendre qu'il faisoit cas des Chrétiens, & qu'il croyoit leur Religion bonne, sans neanmoins condamner la sienne, & que l'estime que l'on fait en ce païs de la sainteté de la Religion Chrétienne, est la seule cause pour laquélle on y souffre en toute liberté ceux qui la professent. En effet la liberté ne peut pas estre plus gran-

de; on y entend les cloches, on y voit les Eglises ouvertes, on y chante le service divin, & l'on y prêche publiquement, sans aucune contradiction. C'est ce qui nous fait assurer que l'on peut fort bien cultiver cette terre, & la rendre Chrétienne, en y envoyant de dignes ouvriers, à quoy l'on sera peut-estre d'autant plus excité, que les Estrangers sont bien receus en ce païs-là, & que le voyage soit par terre ou par mer n'en est pas difficile.

CHAPITRE IX.

Voyage de Tennasserim à Siam.

LE trentiéme de Juin nous commençâmes nostre voyage pour la ville capitale de Siam, qui se nomme en langage du païs, Joudia, & que nous appellons *Siam*. Nous vogâmes sur la riviere avec trois petits batteaux couverts de fueilles de palmier qui avoient chacun trois hommes pour les conduire: ces batteaux sont faits ordinairement tous d'une piece, de gros & grands arbres creusez par le feu, qui ont bien vingt pieds de long, à laquelle on ajoûte de chaque costé des ais. Ils sont fort propres pour ces rivieres, qui sont rapides, & entrecoupées de sauts: c'est pourquoy les batteaux estant exposez à de rudes secousses, seroient bien-tost brisez si le corps estoit de diverses pieces. Nous donnâmes pour chacun environ douze écus: il faut preparer son manger, & dormir dans ces batteaux, estant trop perilleux de décendre, & de s'arrester à terre, à cause que ce sont des bois continuels remplis de Tygres, d'Elephans, de Rhinocerots & de Beufles sauvages, & autres bestes carnacieres. Nous remontâmes la riviere avec bien de la peine, à cause de la

rapidité de son cours, & des chûtes d'eau qui l'entrecouppent. C'est alors qu'il faut que les Bateliers se mettent dans l'eau, pour faire monter les batteaux à force de bras, les uns les tirant avec des cordes, les autres les poussant avec de longues cannes, d'autres les portant quasi sur les épaules, tant il est difficile de rompre l'impetuosité de l'eau, qui passe entre des rochers, & court comme celle des écluses de nos moulins. C'est ce qui fut cause du naufrage du batteau qui portoit Mr l'Evêque de Beryte, & un de ses Ecclesiastiques, avec les principaux coffres de nostre bagage. Les bateliers n'ayant pû soûtenir la violence de l'eau, le laisserent aller au gré des flots; & il s'alla briser à un grand arbre renversé dans le courant de la riviere. Dieu permit que Mr de Beryte rencontra cét arbre, pour s'y sauver heureusement, & se trouva dessus comme à cheval, & eut le loisir de voir abîmer son batteau & tout ce qui estoit dedans, cependant comme cét arbre estoit grand & avoit ses branchages cachez sous les eaux, la plûpart du bagage en fut soûtenu; de sorte que l'on en retira la meilleure partie, principalement la cassette, où estoient les papiers de consequence, Mr de Beryte avec son Ecclesiastique demeura assez de temps suspendu sur le tronc de cét arbre, battu de tous costez des flots impetueux de cette riviere. Mais Dieu voulut, pour une nouvelle grace, qu'un batteau décendist du haut de la riviere: il fit signe aux Bateliers de venir à luy, & convint avec eux pour le mener à Jalinga, dont il n'estoit éloigné que de trois lieuës. Ce naufrage nous fut une preuve sensible de la protection de Dieu: car sans la rencontre de cét arbre, Mr de Beryte qui ne sçait point nager, estoit perdu sans resource. Entre les choses que nous ne pûmes recouvrer, se trouverent nos passe-ports; ce qui obligea l'Ecclesiastique qui accompagnoit Mr de Beryte de retourner sur ses pas à Tennasserim, pour en faire expedier de nouveaux; &

enfin nous nous trouvâmes tous à Jalinga, qui eſt un village baſty dans une petite vallée fertile & agreable. Nous y loüâmes une maiſon faite de cannes, & couverte de fueilles : c'eſtoit aſſez pour nous mettre à l'abry des pluyes qui eſtoient continuelles, & pour nous donner le loiſir de reparer les reſtes de noſtre naufrage. Nos petites curioſitez ſe trouverent alterées ; ce qui nous fait donner cét avis, qu'il faut enfermer tout ce que l'on veut porter en des coffres forts & bien clos, qui puiſſent reſiſter à l'eau, & mettre en des boiſtes d'airain tous les papiers d'importance, eſtant difficile de ne pas faire quelque naufrage, même dans les chemins qui ſont ſouvent ou inondez ou traverſez de faſcheux torrent.

Ce fut en ce temps-là que Mr de Beryte voulant accommoder un different qui eſtoit ſurvenu entre noſtre Interprete, nos chartiers & d'autres chartiers du païs qui eſtoient yvres, qu'il receut trois coups de baſton d'un de ces yvrognes : & ce fut en ce temps qu'il commença de ſe reconnoiſtre pour Miſſionnaire, puiſqu'il avoit eu le bien de ſouffrir quelque choſe en ſatisfaiſant aux devoirs de ſa vocation.

Nous partîmes de Jalinga le vingt-ſeptiéme jour de Juillet, & le troiſiéme jour de marche nous arrivâmes au village de Menam, où il faut montrer les paſſeports que l'on a de Tennaſſerim, comme celuy du Gouverneur de Jalinga : l'on ne donne rien lors qu'on n'eſt pas Marchand : nous trouvâmes de nouvelles difficultez dans ce chemin de terre, & plus importunes que celles que nous avions éprouvées ſur l'eau.

Il nous fallut marcher preſque toûjours à pied, les charrettes dont nous nous eſtions pourveus eſtans bien plus propres à tourmenter les Voyageurs qu'à les ſoulager. Ces machines n'ont, par l'endroit le plus large, qu'environ trois pieds, & un peu moins par le plus eſtroit ; il faut s'emboiter là-dedans, & elles ſont po-

fées sur un essieu, qui passe au travers de deux grandes rouës, lesquelles venant souvent à se renverser à cause de l'inégalité des chemins, la charrette n'est plus tirée par le mouvement de la circonference de la rouë, mais par l'extrémité du moyeu. Alors il se rompt toûjours quelque piece de cette méchante machine : ce qui retarde extrémement le voyage, de sorte que nous aimions bien mieux marcher à pied au travers des bouës, & des torrens. Nos charrettes nous servoient d'hostelleries durant la nuit; & comme quelquefois nous campions au milieu des eaux, on ne peut croire la rude guerre que nous faisoient les sangsuës, qui croissent en grand nombre en ces terres chaudes & humides, nous en estions continuellement assaillis, & avec tant d'importunité, qu'elles nous tiroient toûjours du sang, nostre industrie ne pouvant suffire à nous en garantir entierement. Nous eûmes encore à souffrir de la part des bestes feroces, qui nous effrayoient le jour, & nous faisoient la guerre la nuit. Pour nous en défendre nous bastissions tous les soirs une forteresse, qui estoit composée de nos charrettes mises en rond, ou en triangle : les bœufs qui les tiroient & nôtre bagage mis au milieu. Souvent il nous falloit fortifier nostre camp de quelques hayes d'épines : nous ne laissions pas d'entendre roder autour de nous des rhinocerots, & sur tout de cruels tygres, qui livrent une furieuse guerre aux bœufs ; en sorte que ces bestes estoient toutes effrayées à l'approche de ces tygres. Nous faisions tirer des coups d'arquebuze, & faisions des feux toute la nuit pour les écarter; chacun estoit obligé de faire la sentinelle à son tour; nous dormions cependant au fond de nos charrettes, sans beaucoup nous agiter faute d'espace; & nous nous accoustumions ainsi peu à peu aux fatigues & aux incommoditez qui sont attachées à nos emplois. Durant le jour nous n'étions pas tout à fait exempts de la guerre des animaux :

Les Elephants qui ſont frequents au Royaume de Siam, nous donnoient par intervalles de la peur : car rien n'épouvante ces beſtes : Quand on en fait rencontre, il ne faut ni leur reſiſter, ni s'enfuïr : on ſe tient paiſible, ou l'on s'écarte tant ſoit peu du chemin, ſouvent cét animal, ſans prendre garde aux perſonnes, continuë ſa route, rompant avec ſa trompe les extrémitez des branches des arbres. Que s'il vient droit à vous, la pratique eſt de luy jetter par terre quelque choſe, comme un chapeau, une caſaque, ou quelque linge, qu'il ſaiſit avec ſa trompe, dont il ſe jouë, & comme s'il eſtoit content de cette apparence d'honneur qu'on luy rend, il paſſe outre. Que s'il eſt en colere, l'unique remede eſt de tourner inceſſamment derriere luy vers le coſté gauche, dautant que naturellement il ne ſe tourne jamais de ce coſté-là, mais à droit, & le temps qu'il eſt à ſe tourner à cauſe de ſa peſanteur, donne aſſez de loiſir pour grimper à quelque arbre, ou pour ſe jetter en quelque foſſé, ou de monter ſur quelque eminence eſcarpée ; ſi tout cela manque, ſe tenant toûjours à ſa queuë, & tournant avec luy, il ſe laſſe, & vous donne moyen d'échapper.

Le païs de Siam eſt tout entrecouppé de rivieres, & de gros ruiſſeaux que les pluyes font déborder ; de ſorte que ſouvent ne trouvant point de paſſage, ni de ponts, ni de batteaux, nous eſtions contraints de paſſer des gués difficiles & inconnus.

Au ſortir du village de Menam, aprés avoir mis un demy jour à décendre une montagne ſi roide qu'il falloit lier les roues de nos charrettes, nous entrâmes dans un païs tres-agreable ; & qui en comparaiſon de celuy dont nous ſortions, nous parut comme un nouveau monde, tant l'air y eſtoit pur, les campagnes unies, bien cultivées & fertiles. Ce climat nous ſembla ſi temperé, que bien que nous euſſions le Soleil à plomb ſur la teſte, en ſorte que pour connoiſtre s'il eſtoit mi-

dy, nous n'avions qu'à prendre garde si l'ombre de nos chapeaux couvroit nos pieds; toutesfois la chaleur ne nous incommodoit point, quoy que nous marchassions à pieds: peut-estre que nous commencions déja à nous accoustumer aux chaleurs de la Zone-torride où nous estions depuis neuf mois.

Six jours aprés nous arrivâmes à Couïr, petite ville quarrée; les murailles en sont de charpenterie, elle a bien deux cens maisons: on nous y demanda nos passeports, sans nous faire rien payer: nostre Truchement qui estoit Mahometan creut faire plaisir au Gouverneur de l'avertir qu'estant Chrétiens & Prestres, nous donnerions ce que l'on nous demanderoit. Ce Gouverneur nous fit demander trois teels, qui valent vingt-deux livres dix sols, nous ne laissâmes pas de prendre congé de nous-mêmes, sans rien donner, & ne fûmes suivis de personne. Deux jours aprés nous arrivâmes à Pram, où il nous fallut encore montrer nos passeports. Il y a quelque trafic en cette ville, à cause de la riviere qui est grande, & du voisinage de la mer. De Pram nous arrivâmes en cinq jours à Pipili le treiziéme d'Aoust. Cette Ville est grande, & a des murailles de briques, nous marchâmes presque toûjours dans l'eau, & nos charrettes rouloient avec grand peine: nous enfoncions souvent jusques à la ceinture en des fondrieres causées par des pluyes, qui en ces quartiers ont une merveilleuse force à penetrer & détremper la terre, & à la rendre fertile. Aussi-tost que nous fûmes arrivez à Pipili, nostre premier soin, aprés celuy de nous loger, fut de dresser un Autel, pour dire la sainte Messe le jour de l'Assomption de la glorieuse Vierge. Ce bonheur fut si grand pour nous, qu'il nous fit aisément oublier toutes nos fatigues & toutes nos peines, qui n'en ont que le nom, mais qui en effet sont de veritables sujets d'une extrême consolation. Le lendemain nous nous embarquâmes dans un batteau, pris exprés pour

nous conduire à Siam, capitale du Royaume, pour le fret duquel nous payâmes quinze écus. Nous marchâmes environ un jour entier jusqu'à la mer, puis allant terre à terre environ vingt-quatre heures de marche, nous vinsmes à l'embouchure de cette grande & belle riviere de Siam, que nous montâmes toûjours jusqu'au jour de nostre arrivée, qui fut le vingt-deuxiéme du même mois. Nous ne ressentîmes d'autres souffrances exterieures en ce petit voyage, que la persecution de certaines petites moûches fort piquantes, qui paroissent aussi-tost que le Soleil est couché, & qui ne s'en retournent que sur les sept à huit heures du matin. Durant tout ce temps-là il n'est pas possible qu'un homme puisse dormir, parce qu'on est perpetuellement occupé à se deffendre de la guerre que font ces petits animaux, dont le nombre est infiny.

CHAPITRE X.

Relation sommaire du Royaume de Siam.

LE sejour d'un an que nous avons esté obligez de faire dans Siam, nous a donné le temps de nous instruire des particularitez du païs, c'est pourquoy nous en ferons la description plus exacte que des autres lieux où nous n'avons fait que passer.

Le Royaume de Siam a plus de trois cens lieuës de longueur du Septentrion au Midy, mais il est plus estroit de l'Orient à l'Occident.

Du costé du Septentrion, il est borné par le Pegu, du costé du Couchant par la mer du Gange, du Midy par le petit Estat de Malaque, qui fut premierement enlevé au Roy de Siam par un de ses Vassaux, qui estant foible ne pût le deffendre contre les Portugais, & qui

& qui l'ont poſſedé plus de ſoixante ans; les Hollandois en poſſedent aujourd'huy la principale forteresſe, qu'ils prirent ſur les Portugais du temps de leurs guerres contre les Hollandois. Du coſté d'Orient, il a pour bornes d'une part la mer, & de l'autre les montagnes qui le ſeparent de Camboje & de Lâos.

La ſituation de ce Royaume eſt avantageuſe, à cauſe de la grande eſtenduë de ſes côtes, ſe trouvant comme entre deux mers qui luy ouvrent paſſage à tous les païs voiſins. Ces côtes ont cinq à ſix cens lieuës de tour, on y aborde de toutes parts, du Japon, de la Chine, des Iſles Philippines, de Chiampa, de Camboje, des Iſles de Java, de Sumatre, de Golconde, de Bengale, & de toute la côte de Coromandel. Pour cette raiſon les Hollandois y ont leurs magazins, & les Anglois les y ont rétablis en mil ſix cens ſoixante-deux.

Le Royaume eſt partagé en onze Provinces; ſçavoir Siam, Martavan, Ternacerim, Janſalom, Keda, Pera, Jor, Pram, Patana, Ligor, Siara.

Ces Provinces avoient autrefois la qualité de Royaumes, elles ſont aujourd'huy ſous la domination du Roy de Siam, qui leur donne des Gouverneurs qu'il deſtituë comme il luy plaiſt.

Siam eſt la principale Province, & donne ſon nom à tout le Royaume, & à la ville capitale, qui eſt ſituée au quatorziéme degré & demy de latitude, ſur une riviere parfaitement belle, qui porte les vaiſſeaux tous chargez juſqu'aux portes de la ville, quoy qu'elle ſoit éloignée de la mer de plus de ſoixante lieuës.

La Province de Martavan eſt ſituée au Nord-Oüeſt de celle de Siam, dont la ville principale eſt ſituée au ſeiziéme degré, & porte le même nom que la Province entiere, ce qui eſt commun à toutes les Provinces. Ternacérim ſuit Martavan tirant vers le Midy & au Sud-Oüeſt de Siam, elle eſt ſituée à l'onziéme degré.

Janſalom eſt ſituée ſous le huitiéme degré, Keda au ſixiéme, Pera qui eſt terminé par l'Eſtat de Malaque eſt ſous le quatriéme, ſuit la Province de Jor, dont la capitale de même nom eſt ſituée au deuxiéme degré & à quelques minutes, & enfin tournant la côte, & remontant à Siam, ſuivent les Provinces de Pram, Patana, Ligor & Siara. Ces quatre dernieres peuvent encore retenir le nom des Principautez, dautant que les Gouverneurs ne dépendent pas abſolument du Roy de Siam, mais ſeulement luy payent quelque tribut, de ſorte que ce qui compoſe proprement l'Eſtat de Siam, ne s'étendant que depuis le ſeptiéme degré juſqu'au dix-huitiéme, ne tient que deux cens ſeptante-cinq lieuës d'étenduë depuis le Midy juſqu'au Septentrion.

Tout le Royaume joüit d'un air aſſez pur, les Eſtrangers s'y accoûtument aiſément, & s'y portent aſſez bien, & quoy qu'il y faſſe chaud en quelques ſaiſons, la chaleur n'eſt pas mal-ſaine comme ailleurs. Les côtes de la mer ſont aſſez peuplées, on y voit force villages & des villes que le commerce rend conſiderables, le terroir n'en eſt pas ſeulement fertil, mais encore fort bien cultivé, à cauſe de la facilité qu'ont les habitans de debiter leurs danrées aux Etrangers qui les viennent acheter de divers endroits. La pêche du poiſſon, qui fait la principale nourriture du païs, y eſt merveilleuſement abondante. Ce qui contribuë à la fertilité du païs, ſont les inondations des rivieres cauſées par des pluyes qui durent trois ou quatre mois de l'année, & qui tiennent les campagnes, qui ſont aſſez unies, toutes noyées : c'eſt une regle generale que plus l'inondation eſt grande, plus abondantes & heureuſes ſont les recoltes des Siamois, qui ne ſe plaignent jamais que de la trop grande ſechereſſe. Le ris qui eſt leur principal aliment & leur froment, n'eſt jamais arroſé, il croiſt au milieu de l'eau, & les campagnes

où on le cultive ressemblent plûtoſt à des marets, que non pas à des terres qu'on laboure avec la charuë. Le ris a bien cette force, que quoy qu'il y ait ſix ou ſept pieds d'eau ſur luy, il pouſſe toûjours ſa tige au deſſus, & le tuyau qui la porte s'éleve & croiſt à proportion de la hauteur de l'eau qui noye ſon champ. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne cultive point le froment en ce païs, qui veut une terre ſeche & moderément humectée.

Quoy que tout le païs de Siam ſoit fertil, il y a cependant bien des terres en friche & negligées faute d'habitans, qui ont eſté extrémement diminuez par les guerres precedentes, outre que les Siamois eſtans ennemis du travail, n'aiment que les choſes aiſées, & laiſſent incultes de fort belles campagnes que nous avons paſſées, qui produiroient à merveilles, & ſeroient capables de nourrir un grand peuple ſi on les faiſoit valoir. Ces plaines abandonnées, & ces épaiſſes foreſts qu'on voit ſur les montagnes, ſervent de retraite aux elephans, aux tigres, aux bœufs & vaches ſauvages, aux cerfs, aux biches, aux rhinoceros & autres animaux qui s'y trouvent par bandes.

Le Royaume de Siam eſtant riche de tant de biens que l'Auteur de la nature luy a donnez, il invite les Marchands eſtrangers à le venir viſiter, pour leur faire part de ſes richeſſes. Il y a peu de villes dans tout l'Orient où l'on voye aſſemblées plus de Nations differentes qu'à Siam, on y parle plus de vingt langues differentes.

On trouve dans Siam beaucoup d'or, mais il eſt de bas aloy, de l'argent, de l'eſtain, du plomb, de l'acier, du ſalpeſtre, de fort belle yvoire dont on fait grand trafic, des cuirs & des peaux de cerf bien preparées, de l'Indigo, du bois de Sapaon pour les Teinturiers, les foreſts en ſont remplies. On y achete le

poivre, le benjoin, la gomme-laque, le ris & quantité de fruits qui ſont excellens. Cette abondance de biens attirant chez eux le commerce, ils ne manquent point auſſi des choſes qui croiſſent ailleurs, & qui leur ſont apportées par les vaiſſeaux du dehors : car les Siamois ne ſont pas grands navigateurs, & ne vont gueres en haute mer.

Ils ſe paſſeroient fort bien du commerce de leurs voiſins, dautant que trouvant déja chez eux tout le neceſſaire, ils ſe mettent peu en peine de tout le reſte, qui n'eſt qu'une ſuperfluité importune à leur égard. Ils ſont ſeulement curieux d'avoir des éroffes de ſoye bien travaillées, dont ils ſe parent aux jours de feſte & de ceremonie.

CHAPITRE XI.

Des fruits du Royaume de Siam.

Rien ne fait tant connoiſtre la bonté d'un païs que la varieté, la délicaſſe, & l'abondance des fruits qui y croiſſent : je feray le dénombrement des principaux de ceux que j'ay veus & goûtez au Royaume de Siam.

Je commenceray par le plus eſtimé, qui eſt le Durion, ce fruit eſt de la groſſeur & de la figure d'un melon ordinaire, l'écorce en eſt dure & raboteuſe, il croiſt au haut du tronc de l'arbre au deſſous des branches, & parce qu'il ſeroit difficile de l'ouvrir, à cauſe de la dureté de ſon écorce lors qu'il eſt meur, la Nature a voulu qu'il s'ouvrît luy-meſme par le bas en trois ou quatre endroits, on acheve de le rompre avec force : on trouve dans ce fruit des morceaux d'une certaine chair tendre & délicate enfermée en de peti-

tes cellules, cette chair égale la neige en blancheur, & surpasse en la délicatesse de son gouſt tout ce que nous avons de meilleur en Europe, & aucun de nos fruits, n'en approche: chaque Durion porte cinq, six, sept & huit de ces morceaux de chair blanche, la figure est comme celle d'une amende verte, mais quatre ou cinq fois plus grosse. Ce qui est de singulier en ce fruit merveilleux, est que son odeur est fort desagreable & même insupportable d'abord qu'on la sent, ressemblant à celle d'une pomme pourrie. Ce fruit est extrémement chaud, les Europeans qui en mangent avec excés sont contraints, pour moderer l'ardeur qu'il cause, d'aller incontinent se bainer.

Un autre fruit non moins estimé sont les Jacques, sa grosseur est comme celle d'une citroüille, c'est pourquoy il ne croist qu'au tronc de l'arbre. Il renferme en son écorce une chair jaunastre & ferme, & d'un gouſt aigre-doux fort agreable: cette chair tient à un noyau gros comme le poulce, quand on entr'ouve ce fruit avec un coûteau, il en sort un lait si gluant, qu'on n'en peut nettoyer le coûteau qu'avec de l'huile & la pierre; on ne mange pas ce fruit s'il n'est preparé, quand on en mange trop, il cause un flux purgatif qui pourroit nuire à la santé, si on ne l'arrestoit en diligence, à quoy la Nature toûjours sage a pourveu, mettant le remede à cette mauvaise qualité dans le fruit même qui la cause. Ce sont ces noyaux où est attachée la chair, on les prend rôtis, & ils sont souverains pour cét effet; une Jacque a quelquefois jusqu'à cent de ces petits noyaux.

Les Mangoustans sont de la grosseur d'une petite orange commune, l'écorce est d'un rouge enfoncé par le dehors, mais plus clair par le dedans, toute unie, tendre, & qui contient une chair semblable à celle de l'orange, mais beaucoup plus agreable. Les oranges

de Siam surpassent en bonté celles que nous avons en Europe, même les oranges que nous nommons de Portugal n'en approchent pas, on les mange comme on fait les pommes, mais avec moins de crainte que la trop grande quantité ne nuise, elles durent six mois l'année.

Il y a aussi des figues, mais de differente espece de celles d'Europe, ce fruit seroit plus estimé s'il n'étoit tres-commun dans tout le païs de Siam, où il s'en voit de tant de sortes & en telle abondance, qu'elles se donnent presque pour rien. Elles sont de differentes grandeurs, les unes sont longues comme la moitié de la main, les autres comme la main entiere, elles ont trois pouces en rondeur, leur diversité en goust n'est pas moindre, leur douceur égale celle du sucre, & leur odeur est fort agreable, il y a neanmoins de ces figues qui n'ont aucune odeur.

L'arbre qui porte ce fruit a cela de particulier qu'il n'a point d'autres branches que de grandes feüilles à l'extrémité du tronc, qui ont souvent une aulne & demie de longueur; cette feüille sort du tronc, & y est attachée par un tendon qui est fort, elle est verte & épaisse, c'est pourquoy elle sert à bien des usages, comme a enveloper tout ce qui se porte au marché, & souvent de nappes & de serviettes pour la table: chaque feüille sortant de cét arbre fait comme une branche, quelques-uns ont crû que c'estoit de ces feüilles dont se couvrit Adam. Cér arbre a encore cette proprieté bien remarquable qu'il ne produit qu'une fois du fruit, c'est pourquoy il pousse tous les ans un rejetton de son pied qui luy succede, & qui croist si promptement, qu'en moins d'un an il devient un arbre parfait, qui produit son fruit en la quantité & dans la perfection qui luy est convenable; ainsi cét arbre se renouvelle tous les ans, & comme il meurt bien-tost, la Nature a pourveu que celuy qui succede

croiſſe en fort peu de temps. Je m'étendrois à décrire les merveilles du Cocos, ſi je ne ſçavois que les Auteurs qui parlent des Indes ſe ſont appliquez à en repreſenter avec ſoin toutes les proprietez. Il n'y a point d'arbre en toute la Nature qui ſoit utile à tant de choſes, & qui fourniſſe à plus d'uſages. Son tronc ſert à bâtir les maiſons, ſon feüillage à les couvrir, on fait des cordages de ſon écorce, des vaiſſeaux à boire & à contenir des liqueurs, de la coque qui enferme ſon fruit, qui fournit pour boiſſon une liqueur blanche qui eſt agreable, & pour manger une chair ferme & ſavoureuſe qui reſſemble aux noiſettes, dont on exprime une huile fort bonne; enfin ſa feüille eſtant tiſſuë faits des panniers aſſez forts & commodes même pour contenir de l'eau, & cét arbre ſeul eſt un abregé de merveilles & de commoditez pour la vie des hommes.

L'Aréca eſt un fruit de la grandeur & figure d'une groſſe prune, ſon écorce renferme pluſieurs filets où ſe trouve une noix aſſez dure qui reſſemble à celle de la muſcade, ſon gouſt eſt fort acre, mais elle fortifie l'eſtomach. De ce fruit joint à la feüille de betlé on fait une compoſition avec de la chaux d'écailles d'huitres brûlées; auſſi-toſt qu'on en a un peu mâché, les lévres paroiſſent teintes d'une couleur vermeille, les Siamois & les autres peuples de ces Regions uſent preſque à toute heure de cét Aréca, qu'ils eſtiment ſouverain pour la ſanté, à cauſe qu'il aide la digeſtion, fortifie la chaleur naturelle, & corrige l'humidité des alimens qui leur ſont ordinaires, qui ſont le ris qui eſt froid & humide, le poiſſon, les fruits & l'eau pure qui leur ſert de boiſſon: on voit les riches comme les pauvres depuis le matin juſqu'au ſoir occupez à mâcher ce fruit: & quand ils ſe ſaluent, le premier acte de civilité eſt de ſe preſenter l'un à l'autre l'Aréca, & de le mâcher auſſi-toſt.

La Manque est un des meilleurs fruits pour le gouſt qui ſoit dans Siam, il eſt de la groſſeur d'une poire de bon chreſtien, ſa couleur par le dehors eſt jaune & rouge par le dedans, nous n'avons point de fruits qui luy reſſemblent : je ne parle point de l'Ananas qui eſt fort commun en ces quartiers, tous ces fruits ſont tous fort chauds à l'eſtomach, qui a beſoin d'eſtre fortifié en ces contrées plus qu'aux regions froides, c'eſt pourquoy la Nature les a pourveus de cette grande diverſité de fruits qui excellent en cette vertu de le fortifier.

CHAPITRE XII.

Des mœurs & des coûtumes des Siamois.

LEs peuples de Siam ſont bien-faits de corps, ils ſont olivaſtres & non pas noirs, quoy qu'ils ſoient ſous la Zone torride, ils ont le nez plus court que ceux d'Europe, leur naturel eſt doux, affable aux Etrangers, qu'ils reſpectent plûtoſt qu'ils ne le mépriſent, quoy qu'ils leur ſoient inconnus. Ils aiment le repos, & ne travaillent que dans la neceſſité : les gens de travail ſont mépriſez parmy eux, & ils n'y employent que leurs eſclaves ; leur grande maxime eſt d'avoir peu avec le repos ; une pauvreté tranquille leur eſtant plus agreable, qu'une abondance de biens accompagnée d'inquietude, & l'on peut bien dire d'eux, qu'ils ſont dans le ſentiment de ceux qui diſent chez le Sage au chapitre quatriéme de l'Eccleſiaſtique : *Melior eſt pugillus cum requie, quàm plena utraque manus cum labore.* Leurs habits, leurs meubles, leurs maiſons, & leur nourriture ſe reſſentent de cette pauvreté : ils vont toûjours pieds & teſtes nuës, les Grands & les

plus aisez vont par terre sur les elephants, & par eau en des barques qui sont fort commodes ; il se couvrent aussi la teste de parasols de toile de coton cirée, il ne coûte pas beaucoup de façon pour leurs habits, qui ne consistent qu'en une étofe deliée toute blanche, ou marquée de fleurs vives de diverses couleurs, dont ils s'enveloppent le corps, & prend la forme d'un habit, comme qui s'envelopperoit la teste d'une serviette : ils ne se couvrent les épaules que d'une casaque de toile legere & transparante qui descend jusqu'au genoüil, les manches en sont courtes, mais larges, ils ne portent cette casaque qu'en ville ; les femmes sont presque vestuës comme les hommes. Ils se rasent les cheveux & s'arrachent la barbe : ils sont fort curieux de se tenir nets, & se lavent souvent en des eaux parfumées. Dans les assemblées des ceremonies ils se parent d'étofe de soye en broderie d'or & d'argent.

Les maisons du commun sont assez commodes pour leurs usages, elles sont aisées à bastir n'estant faites que de bois & de feüilles. Les murailles sont des cannes jointes ensemble liées avec des fueillages, à peine ont-ils des feneſtres ; les maisons sont posées sur des piliers élevez qui les deffendent des inondations qui ont de coûtume de noyer tous les ans le païs, les personnes riches ont des bâtimens solides faits de brique & couverts de tuiles. Quant à leurs meubles, ils ne consistent qu'en quelques tapis & des coussins. Ils n'ont point l'usage ny de sieges, ny de tables, ny de lits, ny de tapisserie, ny de cabinets, ny de peinture : mais d'autant qu'ils se passent de plus de choses, d'autant les doit-on estimer plus riches. Ils sont assez propres dans leurs maisons ; leur nourriture ordinaire consiste en du ris, & en des fruits, que le païs leur fournit en abondance. Ils ne manquent ny de poules, ny de bœufs, ny de venaison, ny de gibier ; mais

comme ils croyent que c'eſt un mal que d'oſter la vie aux animaux, ils n'en mangent point pour l'ordinaire, non qu'ils croyent que ce ſoit un peché que de manger de la chair d'une beſte déja morte, mais bien de la tuer pour la manger. Mais comme dans le Royaume de Siam, il ſe trouve aſſez de gens qui mépriſent cette ſuperſtition, ou ne craignent point de ſe charger du peché qu'il y a de tuer les animaux, il arrive qu'il y a aſſez de chairs à vendre, & les Siamois ne refuſent pas d'en manger, tirant ainſi du profit du peché de leurs freres.

Ils ne ſont pas ſi ſcrupuleux à manger le poiſſon, d'autant qu'on ne luy oſte pas la vie d'une maniere cruelle comme aux animaux, ce qui ſe fait avec effuſion de ſang, des cris pitoyables, & par le moyen d'un fer barbare qu'il leur faut enfoncer dans les entrailles : le poiſſon au contraire ſe prend avec des filets & meurt comme de luy-meſme ; Voilà comme raiſonnent les Siamois.

Le poiſſon ſuivant leur principe eſt leur mets le plus ordinaire. Ils en ont en abondance & de fort bons à cauſe de la multitude & de la grandeur des rivieres qui arroſent le païs.

Leur boiſſon eſt l'eau claire, ils compoſent neanmoins une eau de vie de ris qu'ils laiſſent aigrir dans l'eau avec une feüille qu'ils nomment *nipre*, qui eſt tres-forte, & ennyvre comme le vin.

Durant noſtre ſejour à Siam aprés nos repas qui eſtoient pour l'ordinaire de poiſſon, nous prenions le Thé qu'on boit tres-chaud avec un peu de ſucre; nous nous en trouvions fort bien, & comparant avec les effets du vin, ceux que produit ce Thé quand on s'en ſert dans ces païs, où l'eſtomach eſt affoibly par la chaleur, & ſa force combattuë par la qualité de la nourriture : on peut douter qui des deux doit obtenir la preference, tant cette feüille, dont l'uſage eſt com-

mun aux Etrangers qui s'habituent en ce païs, a d'excellentes proprietez, dont la plus remarquable est celle de s'enyvrer. En quoy elle est bien differente des autres liqueurs dont usent les hommes, qui estans prises avec excés, leur ôtent ou leur affoiblissent la raison, & le Thé la fortifie, & la dégage des vapeurs qui empéchent ses fonctions.

Comme on vit à bon compte dans Siam, que le peuple y est doux, qu'on connoist leur inclination au repos, & qu'il y a grande liberté soit pour la Religion, soit pour le commerce, de là vient qu'il y aborde quantité d'Etrangers, les uns comme artisans, d'autres pour le trafic, & d'autres pour la douceur de la vie.

Les Siamois n'ont aucuns exercices pour se rendre adroits ny aux armes, ny à monter à cheval, ny à danser; ils n'ont point d'étude ny de Philosophie, ny de Medecine, ny de Mathematique. Leur Theologie consiste en quelques Fables, toute leur science est à bien écrire & à sçavoir les loix du Gouvernement & de la Justice. Au lieu de la Medecine raisonnée ils ont l'experience de divers remedes, dont ils gueriſſent assez heureusement les maladies communes. Ils sont sujets à recourir à la magie quand leurs remedes n'operent pas, & sans s'informer ce que c'est que cette magie ils se servent de pacts, de billets, de figures & de paroles mysterieuses. Ils se montrent aussi fort curieux de sçavoir l'avenir, & non moins credules à se laisser surprendre aux imposteurs qui se vantent d'exceller en l'art de deviner.

Leur écriture approche assez de la nostre, soit pour le caractere, soit pour le nombre de lettres & la façon d'aranger leurs mots qui est de la gauche à la droite. Ils n'écrivent qu'avec du crayon sur du papier qui est foible. Un grand livre n'est pour l'ordinaire qu'une seule feüille de papier de plusieurs aulnes de long,

qui se plie & replie à peu prés comme les paravans de nos chambres.

Tout l'Etat est Monarchique & est parfaitement bien gouverné. Le Roy est absolu; & s'il assemble ses Officiers pour regler les affaires, ce n'est que pour les consulter, ou leur signifier ses intentions, afin qu'ils les fassent executer, à quoy ils sont tres-ponctuels & fideles.

L'avantage de leur gouvernement consiste principalement en la subordination qui est entre le Roy & ses sujets. Le Roy fait entendre ses volontez aux Officiers de son Conseil, ceux-cy aux Gouverneurs des Provinces, les Gouverneurs à d'autres Officiers subalternes, & ceux-cy a d'autres Maistres qu'ils appellent *Najas*; chaque Najas est comme un Prefet prepose sur un certain nombre de personnes, qui est plus ou moins grand selon la faveur du Najas, il doit répondre des personnes qui sont sous luy, qui luy rendent un particulier respect. Ce Gouvernement, comme il est reglé, represente assez bien le vray usage de la puissance souveraine, chacun fait son devoir, & il ne se passe rien avec violence, les manquemens des Chefs inferieurs sont supplées ou corrigez par la diligence des Superieurs.

En un mot la dépendance qui est entre les uns & les autres s'observe avec exactitude, tous ceux qui sont sous un autre, obeïssans comme des esclaves; chacun rend compte en certain temps aux Officiers superieurs, & par degrez tout remonte au Roy. Deux choses contribuent le plus à la bonne administration du païs, l'une est que tous les Officiers sont destituables au gré du Prince qui les établit, il les dépose comme il luy plaist; ce qui fait que chacun pense à bien faire son devoir: l'autre chose est, que dans la distribution des charges, l'on a principalement égard aux merites, aux emplois & aux services qu'on a rendus, & non point

à la naissance ; ce qui fait que chacun s'applique à se rendre digne de la faveur du Prince, par la recommandation de son merite personnel. Les respects qu'ils rendent au Roy sont fort grands & passent les bornes que la condition d'une creature y doit mettre, l'honorant à l'égal d'une Divinité, en quoy ils montrent leur aveuglement, ils ne parlent au Roy qu'à genoux, les mains jointes, élevées sur leurs testes, ce qui est la marque du plus profond respect, & tous courbez contre terre sans ozer l'envisager. Ils le qualifient Roy des Rois, Seigneur des Seigneurs, le Maistre des eaux, le Tout-puissant de la terre, le Dominateur de la mer, l'Arbitre du bon-heur & de l'infortune de ses sujets. Voilà de quelle sorte la flatterie des hommes attribuë aux Grands, des qualitez qui n'appartiennent qu'à Dieu. La Religion Chrestienne enseigne des sentimens plus modestes, & commandant de la part de Dieu aux sujets d'obeïr à leurs Souverains, elle apprend aux mesmes Souverains à craindre Dieu & à se reconnoistre pour hommes, qui n'ont receu de luy la puissance qui les éleve, que pour le bien des sujets qui leur sont soûmis.

Ce qui contribuë davantage à augmenter le respect religieux que les peuples de Siam rendent à leur Souverain, est la pratique qu'il a de se faire voir à ses peuples à certains jours de ceremonie, avec le plus d'éclat & de pompe qu'il est possible. Il se montre en cét état de magnificence plusieurs fois l'année, tant sur terre, que sur l'eau ; toute la Cour superbement parée l'accompagne, lors qu'il sort par terre il est porté sur un Elephant dans un Thrône superbement paré, le nombre de sa suite va à dix mille personnes, mais la sortie la plus pompeuse est celle qui se fait par eau, à cause du grand nombre de Galeres qui l'accompagnent, qui est de trois à quatre cent, qui sont dorées par dedans & par dehors, & qui portent cha-

cune trente ou quarante rameurs de chaque coſté, dont quelques-uns ont les bras & les épaules dorées. Ces rameurs fendent les vagues avec une incroyable viteſſe, & les rivages de la riviere de Siam retentiſſent au loin du bruit des flots agitez par le mouvement des rames.

La Galere qui porte le Roy eſt éclatante d'un or tres-fin, elle en eſt enrichie juſques ſous l'eau, deſſus on éleve un thrône magnifique ; le Roy y paroiſt revêtu d'habits precieux, & couvert d'une couronne toute d'or, garnie de fins diamans. De cette couronne pendent deux aiſles d'or, ſur les épaules du Roy ; tous les Seigneurs & les Officiers de la Couronne ſuivent le Roy chacun dans une galiote, parée à proportion de ſa puiſſance, de ſes moyens & de ſes charges. Les rivages ſont bordez des peuples qui accourent en foule, & qui font retentir l'air de cris d'allegreſſe. Le Prince pour ne paroiſtre pas moins pieux qu'Auguſte, ne manque pas en ces jours de ceremonie de viſiter quelque Temple fameux, & de faire de magnifiques preſens aux Sacrificateurs qui en entretiennent le culte. La fin qu'on ſe propoſe, eſt le fruit qu'on remporte de ces ceremonies, & de maintenir le peuple dans la veneration de la Majeſté Royale, eſtant certain qu'il a beſoin d'avoir les yeux ébloüis de l'éclat des magnificences exterieures, pour eſtre retenu dans le reſpect & dans la ſoûmiſſion.

Je diray un mot des monnoyes; il y a beaucoup d'argent à Siam, & celuy de leur principale monnoye eſt fort fin, & d'une figure preſque ronde marquée au coin du Prince, qui s'appellent *Ticals*, qui valent 37. ſols de noſtre monnoye de France.

Il y a une autre monnoye nommée *Mayon*, qui vaut le quart d'un Tical ; ils ont auſſi des Foüants qui valent la moitié d'un Mayon, & des Sompaya qui valent la moitié des Foüants ; l'argent de ces monnoyes eſt fort rafiné.

Nous avons déja remarqué que les Etrangers trouvent un facile accés en tout ce Royaume, soit pour s'y établir & y vivre selon leurs loix, soit pour y exercer le trafic ou les Arts ausquels ils excellent. J'ajoûteray seulement qu'on ne les gesne en quoy que ce soit, pourveu qu'ils ne fassent rien contre l'Etat & l'autorité du Prince, & pour prevenir les desordres que pourroient causer les Etrangers, ils ont soin de preposer à chaque Nation un peu considerable, un Chef d'entr'eux, qui doit répondre de tous ceux de son païs; de plus le Roy nomme un Seigneur de sa Cour ou de ses Officiers pour estre comme le Protecteur & le Patron particulier de cette Nation. C'est à ce Seigneur que doit s'adresser ce Chef, soit pour apprendre les volontez du Roy sur les requestes qu'il presente, soit pour ses interests & les affaires qui regardent sa Nation. Outre cela comme la ville de Siam est partagée en plusieurs Isles par les canaux que forme la riviere, on a soin de ranger chaque Nation & de la placer en quelque Isle ou quartier separé, ce qui fait qu'il y a peu de querelles qui sont souvent excitées par le mélange des Nations qui ont des antipaties naturelles. Ils obligent encore tous les Etrangers qui s'habituent en Siam, de renouveller tous les ans dans un certain jour solemnel le serment de fidelité qu'ils jurent au Roy. Cette ceremonie s'observe avec soin, tous les Officiers de la Couronne & les Etrangers y doivent assister. Le Roy monté sur un thrône reçoit ce serment, que chacun luy preste selon son rang; aprés quoy on luy donne à boire d'une eau qu'ils nomment *Eau de jurement*, qui est estimée sainte parmy eux, & pour cet effet a esté preparée par les Sacrificateurs des Idoles avec des ceremonies remplies de superstition. Les Sacrificateurs tenant la pointe d'une épée dans cette eau, lancent plusieurs imprecations contre les parjures, dans la croyance que tous

ceux qui ne promettront pas au Roy fidelité avec un cœur sincere, periront à l'instant & seront suffoquez par cette eau sacrée. On peut bien conclure qu'ils sont tous ou fort sinceres, ou que cette eau a peu de vertu, puisqu'on n'en voit jamais mourir aucun aprés la ceremonie.

CHAPITRE XIII.

De la Religion de Siam.

JE ne croy pas qu'il y ait païs au monde où il se trouve plus de Religions, & dont l'exercice soit plus permis que dans Siam. Les Gentils, les Chrestiens & les Mahometans, qui tous se partagent en differentes Sectes, ont toute leur liberté pour suivre tel culte qui leur semblera le meilleur. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois, les Chinois, ceux du Japon, les Peguans, des gens de Camboje, de Malaque, de la Cochinchine, de Ciampa & de plusieurs autres lieux du costé du Septentrion, ont leurs establissemens à Siam. Il y a prés de deux mille Catholiques, la pluspart Portugais, qui de divers endroits des Indes, dont ils ont esté chassez, se sont refugiez à Siam, où ils ont un quartier separé qui fait un fauxbourg de la ville. Ils ont deux Eglises publiques, dont l'une est sous la conduite des PP. Jesuites, & l'autre est gouvernée par des PP. de saint Dominique. Ils y ont autant de liberté pour leur Religion qu'ils en auroient à Goa: on fait l'Office divin, on prêche, on porte en procession le tres-saint Sacrement, les Payens n'oseroient y trouver à redire. De nostre temps un certain fut assez mal-avisé pour insulter aux Chrestiens tandis qu'ils

qu'ils assistoient à une ceremonie, qui pour n'estre pas entenduë par cét homme, l'excita à rire, donc un Portugais zelé s'estant offencé, il le mal-traita de coups. Cét homme s'alla plaindre à la Cour de l'insolence du Portugais, & voulut en faire une affaire d'Estat, croyant qu'estant sujet du Roy on prendroit sa cause contre un Estranger, il ne receut point d'autre réponse sinon qu'il appriſt à vivre, & qu'il ne fust pas une autrefois si insolent que de troubler qui que ce fust dans sa Religion.

Je me suis quelquesfois enquis d'où venoit que le Roy de Siam se rendoit si facile à permettre dans son Estat, & dans sa ville capitale tant de differentes Religions, puisque c'est une maxime receuë des meilleurs Politiques qu'il ne faut en permettre qu'une, de crainte que venant à se multiplier, la diversité des creances ne partage les esprits, & qu'elle ne soit occasion de troubles.

On m'a répondu que c'estoit par une autre maxime de Politique que ce Prince en use de la sorte : car comme il tire un grand profit du sejour que les Estrangers font dans ses Estats, soit pour les Arts, soit pour le debit des marchandises du païs, soit pour l'abord de celle de dehors, il les invite par cette liberté qu'il accorde à tous, à s'establir chez luy & à y continuer leur commerce. Il y a encore une autre raison de cette conduite, c'est l'opinion qui regne parmy les Siamois que toute Religion est bonne, c'est pourquoy ils ne se montrent contraires à aucune, pourveu qu'elle puisse subsister avec les loix du Gouvernement du païs.

Ils disent donc que le Ciel est comme un grand Palais où plusieurs chemins vont aboutir, les uns sont plus courts, d'autres plus frequentez, d'autres plus difficiles, mais tous enfin arrivent au Palais de la felicité que les hommes cherchent ; que ce seroit une

choſe d'une diſcuſſion trop difficile, que de vouloir déterminer quel de ces chemins eſt le meilleur, d'autant que les Religions eſtant en grand nombre, l'examen de toutes ſeroit fort ennuyeux, & on conſommeroit toute ſa vie en cette recherche, avant que de ſe bien reſoudre. Et comme ils croyent la pluralité des Dieux, ils ajoutent qu'eſtant tous de Grands Seigneurs, ils exigent des hommes des cultes differents, & veulent eſtre honorez en pluſieurs manieres.

Ceux qui ont obſervé avec plus de ſoin le ſentiment des Siamois ſur la Religion, aſſurent que l'indifference ſur ce point, eſt une des maximes des plus receuës & des plus approuvées parmy leur Docteurs. La douceur de leur naturel, l'abord & la frequentation de tant d'Eſtrangers, la condeſcendance politique qu'ils ſont obligez d'avoir pour eux, les ont engagez en cette pernicieuſe opinion, qui fait que deſeſperant de trouver la verité, ils ne ſe ſoucient nullement d'en faire la recherche. Cette indifference eſt un des plus grands obſtacles à leur converſion: Car quand les Docteurs Chreſtiens leur propoſent noſtre ſainte Foy, & qu'ils leur expliquent les raiſons qui en prouvent la verité, ils ne contrediſent pas; & avoüant que la Religion des Chrêtiens eſt bonne, ils repreſentent ſeulement qu'il y a de la temerité à rejetter les autres Religions, & puiſqu'elles ont pour but d'honorer les Dieux, qu'il faut croire qu'ils s'en contentent. Voilà de quelle façon raiſonnent les Siamois, en quoy ils découvrent leur aveuglement; puiſque leur indifference pour la Religion ne procede que de l'ignorance de l'Unité de Dieu, qui ne peut eſtre honoré par des cultes contraires & oppoſez.

Cette indifference eſt cauſe, que ne s'eſtudians à quoy que ce ſoit, ils témoignent une froideur pour

les choſes mêmes qu'ils profeſſent de croire, dont ils ne paroiſſent pas fort perſuadez; c'eſt ce qui fait qu'il eſt mal-aiſé de bien declarer quels ſont les points de leur Religion; leurs Sacrificateurs mêmes n'en parlent qu'avec doute, & aiment mieux vous renvoyer à leurs livres, que de s'engager à répondre.

Les Siamois ſont Idolâtres, ils ont des Idoles en grand nombre, & leur multitude n'eſt pas moins étrange que leur figure & leur grandeur. Vous verrez dans leurs Temples & dans leurs maiſons des Idoles qui ont plus de quarante pieds de haut; elles ſont faites de brique & de pierre, & ſont dorées par le dehors. Dans les maiſons des Sacrificateurs on voit des galeries où il y a trois à quatre cens Idoles de differentes grandeurs & figures, toutes dorées & d'un fort bel éclat.

Les Temples qu'ils baſtiſſent à ces Idoles ſont tres-ſomptueux, on diroit que les Siamois n'ont d'adreſſe & du bien que pour ces ouvrages, & autant qu'ils ſont moderez pour leur dépenſe & tout ce qui les concerne, autant ils ſe montrent prodigues pour bien loüer leurs Pagodes: ces édifices ſont ſolides, & ſont à peu prés comme nos Egliſes. Ils ont une grande entrée dont les portes ſont dorées, le dedans du Temple eſt peint, la lumiere y entre par des feneſtres étroites & longues priſes dans l'épaiſſeur du mur, de ſorte que le jour n'y entre qu'avec peine. Au fond du Temple dans le lieu le plus éloigné de la porte eſt l'Autel, auquel on monte par pluſieurs degrez qui s'élevent en amphiteatre, ſur lequel ſont poſées les Idoles. Prés de ces Temples ſont les Convents des Sacrificateurs qui ſont ordinairement les mieux logez de tout le païs: ils ont leurs dortoirs & leurs cellules où ils vivent en commun: ils ont auſſi leurs cloiſtres pareils à ceux de nos Religieux, tout autour ſont rangées des ſtatuës humaines. Il y a au

milieu du cloiſtre une piramide d'une extréme hauteur, toute brillante d'or, ſi bien appliqué ſur la brique, que les injures de l'air n'en terniſſent jamais l'éclat. La couſtume eſt de renfermer ſous ces piramides les cendres de quelque grand Seigneur.

Le ſimple peuple & les Talapoins (qui ſont les Preſtres) s'aſſemblent à certains jours de feſte dans les Temples pour rendre leurs honneurs aux Idoles. Comme ils croyent que c'eſt un mal que de tuer les animaux, ils ne ſacrifient rien qui ait vie: mais ſeulement ils offrent & donnent aux Idoles des fruits de la terre, du ris & des eſtoffes, leſquelles aprés qu'elles ont demeuré expoſées quelque temps devant les Idoles, ſervent aux Talapoins. C'eſt une choſe digne de compaſſion de ces peuples abuſez, rendre tant d'honneurs à des maſſes de pierre. J'ay eſté ſurpris de voir leur devotion exterieure, & les marques qu'ils donnent du reſpect & de la confiance religieuſe qu'ils rendent à ces Idoles.

Je ſçay que quelques-uns d'eux ont voulu ſe juſtifier du crime de l'Idolatrie, diſant qu'ils reconnoiſſent & qu'ils honorent un Dieu ſuprême, Seigneur de toutes choſes; & que s'ils ont des figures, ce n'eſt que pour conſerver l'image & la memoire des grands hommes qui ont vécu ſaintement ſelon leur loy, afin qu'en conſiderant leurs portraits, ils ſoient excitez à imiter leurs vertus par le ſouvenir de leurs perſonnes.

C'eſt à la verité ce que quelques Preſtres Siamois répondent aux Chreſtiens qui les attaquent ſur l'impieté de leur Idolatrie, prétendant n'eſtre pas plus Idolâtres qu'eux dans l'uſage qu'ils font des images, qu'ils expoſent à la veneration des peuples.

Il eſt pourtant aſſuré que cette réponſe qu'ils ont empruntée des Chreſtiens ne peut les juſtifier de l'Idolâtrie: car en premier lieu, il eſt conſtant que ces peuples ſont tres-chancelants dans la croyance de

l'Unité d'un Dieu, ils n'ont aucun culte déterminé pour ce premier Estre, leurs livres n'en font aucune exacte mention : de plus, les honneurs divins qu'ils rendent aux Idoles, se terminent absolument à l'Idole mesme, sans qu'ils soient rapportez par eux à quelque autre sujet qui soit different d'elles : & lors qu'ils invoquent l'Idole, ils luy demandent absolument sans aucun rapport à Dieu, les choses qui ne dépendent que de sa volonté comme sont la vie, la santé, & succés de leurs affaires. Et quand il seroit vray qu'ils honoreroient leurs statuës, non comme des Idoles, mais comme des images de personnes illustres, ils seroient toûjours inexcusables de rendre des honneurs divins à ceux qu'ils sçavent n'avoir point reconnu le vray Dieu, unique Createur & Seigneur de toutes choses.

C'est ce que nous avons assez reconnu par le moyen de nos Truchemens Chrétiens aux occasions que nous avons recherchées d'entrer en conference avec les Talapoins. J'en rapporteray en ce lieu un exemple, Mr l'Evêque de Beryte estant à Tenasserim, alla visiter un des principaux Prestres de ce lieu-là, un Portugais luy servit d'interprete ; aprés l'avoir salüé à la façon du païs, pour ne pas estonner ce vieillard, il l'interrogea comme s'il eust voulu apprendre de luy sa Loy. Cét homme commença son discours en nous disant qu'il falloit poser pour principe qu'il y avoit sept Dieux, que leur demeure estoit au Ciel, que c'estoit une terre delicieuse qui regorgeoit de plaisirs, où il falloit arriver aprés la mort. Mr de Beryte luy proposa de son costé les articles de sa croyance, sans s'arrester à refuter ses extravagances, ce qu'il témoigna écouter avec satisfaction, & avoüa enfin qu'il croyoit la Religion Chrestienne fort bonne, & que le Dieu des Chrestiens & le sien freres, que le sien estoit l'aisné & plus puissant que

son cadet : ce qui parut, disoit-il, dans un different qu'ils eurent ensemble, lequel les ayant obligez d'en venir aux armes entr'eux, ce cadet avoit esté vaincu, pris & mis à mort en punition de sa revolte. Voilà la revêrie que nous conta ce Docteur, qui fait assez voir combien ces peuples sont éloignez de la connoissance du vray Dieu.

Nous nous persuadâmes que le fondement de cette histoire si extravagante pouvoit estre de ce qu'il avoit ouy dire que le Dieu des Chrestiens avoit esté mis en Croix, & y estoit mort; ce qu'ils ne peuvent pas ignorer, d'autant qu'ils voyent sur nos Autels l'image du saint Crucifix. Mr de Beryte prit de là occasion de luy parler de la Resurrection, luy proposant une objection qui fut telle, qu'il s'estonnoit comme il pouvoit croire en mesme temps que la Religion des Chrestiens fust bonne, comme il l'avoüoit, & que cependant le Dieu qu'adore cette Religion fust mort, estant difficile de croire qu'une Religion soit bonne qui n'a point de Dieu, & que si le Dieu des Chrêtiens est mort, il n'est plus, ou il faut qu'il ait esté ressuscité s'il est encore.

Cette objection qui ne luy fut faite que pour luy donner entrée au discours de l'Incarnation du Verbe Eternel, & luy faire entendre comme le Dieu des Chrestiens avoit esté mortel & immortel selon les deux Natures qu'il unissoit en sa divine personne, cette objection, dis-je, l'embarrassa tellement, qu'il ne s'en pût tirer qu'en finissant luy mesme l'entretien, & nous renvoyant à la lecture des livres qui traittent de leur Religion ; cependant ce Prestre estoit un des plus considerables du païs, il estoit Superieur de plusieurs Talapoins, & gouvernoit un fameux Temple, on nous avoit adressé à luy comme un personnage d'érudition, qui pouvoit satisfaire à nos demandes, & resoudre nos doutes. Nous

en avons encore fondé quelques autres ; & quand on leur demande ce qu'ils pensent du nombre des Dieux, aucuns ne répondent qu'il n'y en ait qu'un, mais les uns répondent sept, les autres neuf, & d'autres un autre nombre ; ce qui prouve ce que nous avons avancé, que les Siamois sont Idolâtres, puis qu'ils transferent le culte qui est deu au vray Dieu à des Idoles, qui sont l'ouvrage de leurs mains, & à des hommes mortels, qui sont l'ouvrage de ce même Dieu souverain & unique, auquel soit gloire & honneur à jamais.

Les Siamois estans si peu fermes en leur propre Religion qu'ils n'ont pas de grands sentimens de la vie future ; on ne peut pas dire qu'ils croyent l'immortalité de l'ame, car ils n'en asseurent rien ; ils ne disent pas aussi qu'elle finisse avec le corps, au contraire ils sont dans cette opinion qu'elle le survit ; c'est pourquoy dés leur vivant ils ont soin de se pourvoir pour les besoins de l'autre vie, ils font amas d'argent, ils épargnent tout ce qu'ils peuvent, & le cachent en quelque lieu retiré avec tout le secret possible, en sorte que le mary ne le dit pas à sa femme, ni le pere à ses enfans, ni l'amy à son plus affidé : On ne peut dire le nombre d'argent que cette opinion fait cacher tous les jours, en sorte que cela peut monter à des sommes immenses ; & pour empêcher qu'on ne les cherche, ils fortifient cette premiere opinion d'une autre qui n'est pas moins ridicule, que le plus grand sacrilege qu'un homme puisse commettre, c'est de dérober l'argent des morts.

Ils pourroient pourtant se desabuser de cette opinion, qui les incommode durant leur vie, & ne leur sert de rien aprés la mort, s'ils observoient la datte des temps qu'on a mis en dépost sous la terre ces sommes de reserve destinées à l'usage des pauvres ames errantes ; car ils verroient, ou qu'elles n'en ont

aucun besoin, ou qu'elles oublient le lieu où ces thresors ont esté cachez, puisque jamais les ames ne reviennent les querir. Cette opinion n'est pas seulement dans la teste du peuple, les grands Seigneurs & les Princes ont aussi soin de se pourvoir pour l'avenir, mais ils ne cachent point leurs thresors en des lieux inconnus, ils font bastir de belles & grandes piramides, au pied desquelles ils enfouïssent l'argent qu'ils se reservent, & les Talapoins veillent à la garde de ces piramides, qui ont cela de commode pour les ames de ces illustres morts, qu'elles leur servent de marque & d'adresse pour mieux retrouver le lieu de leurs thresors. On voit par là que les Siamois croyent qu'apres la mort il y a une autre vie : mais puisqu'ils pensent avoir besoin d'argent pour subvenir aux necessitez de leur future condition, ils ne pensent pas que l'ame de sa nature estant spirituelle, aprés estre separée du corps, n'a plus besoin de provisions de la qualité de celles qui ne sont employées que pour le soustien de la vie qui nous est commune avec les bestes.

Les preceptes que la Religion des Siamois prescrit pour le reglement des mœurs, sont conformes à la Loy naturelle que Dieu a gravée dans l'ame des hommes pour la conduite de leurs actions. Ces preceptes se reduisent à deux qui comprennent les autres, éviter le mal & pratiquer le bien ; & quant à l'observation du premier les Siamois ont en horreur l'injustice, ils ne sont ni malicieux, ni cruels, ni fourbes ; & pour le second precepte ils sont tres-portez à le pratiquer, exerçant la charité envers tout le monde, principalement envers les Estrangers, les passans, les animaux, & les morts.

Ils sont à la verité superstitieux en ce qui regarde les animaux, ils ne leur font jamais de mal, ils ne les tuent point, ils ont soin de les nourrir ; & quel-

ques-uns ont cette pratique avant que de prendre leurs repas de reserver toûjours la part qu'ils destinent pour la nourriture des animaux, qu'ils leur font servir sur une table proprement preparée, sur laquelle les oyseaux la viennent prendre en toute liberté.

Les Talapoins, qui sont leurs Prestres, se ressentent de leur charité plus qu'aucun autre : quoy qu'ils soient pauvres par leur profession, ils sont les mieux pourveus par l'abondance des aumônes qui leur sont journellement distribuées. On leur donne rarement de l'argent, mais on leur est liberal des choses qui croissent dans le païs ; de sorte qu'il leur reste assez dequoy en donner aux autres : & moy-même passant par une maison de Talapoins dans mon voyage de Siam à Ternacerim ; j'éprouvay leur charité ; ils me logerent & me regalerent de leurs presens ordinaires, qui sont du ris, des fruits, & autres rafraichissemens. Pour recueillir les aumônes ils envoyent par la Ville les jeunes Talapoins, qui les demandent de porte en porte. Il y a des jours de feste où le peuple a la devotion de les porter luy-même, sur tout quand il va à quelque pelerinage.

Durant une inondation qui noyoit la ville, nous allâmes nous promener à une lieuë de Siam sur une éminence, où il y avoit un Pagode celebre, nous y vîmes un grand concours de Pelerins qui apportoient force presens pour enrichir le Temple, l'Idole & les Talapoins, qui ne sont jamais oubliez.

Entre les choses que ces bons Pelerins reveroient dans ce Temple estoit la figure de la plante d'un pied humain d'une grandeur extraordinaire : elle avoit bien trois pieds de long & quinze poulces de large. Ils disent que c'est la figure de la plante du pied du premier homme, qui s'imprima sur une pierre qui est gardée dans ce Temple, lors que d'une seule enjambée il porta son autre pied sur une haute montagne qui est

dans l'Isle de Ceylan. Il ne faut pas s'étonner qu'ils ayent des Pagodes de quarante pieds de haut, puis qu'ils croyent qu'un homme a pû mettre en même temps ses deux pieds sur deux montagnes distantes de plus de mille lieuës. Nous vîmes à loisir tous ces devots Pelerins apporter leurs presens à cette plante de pied du premier homme, qui aprés avoir esté sanctifiez par l'offrande qu'ils luy en faisoient, passoient aussi-tost dans les mains des Talapoins pour estre employez à leurs usages.

Les Siamois exercent encore la charité envers les morts, & sont tres-somptueux en la celebration de leurs funerailles; c'est en quoy ils font plus de dépense. Ils employent quelquefois une année entiere à en faire les preparatifs, & à disposer des lieux convenables pour recevoir les cendres des défunts, dont ils ont une adresse particuliere d'embaumer les corps.

Les sepulchres sont environnées de plusieurs tours quarrées, qui sont faites de bois de bamboux, & revêtuës de carte ou de gros papier de plusieurs couleurs, qui sont mêlées avec un artifice qui plaist à la veuë: ils mettent quantité de feux d'artifice au dessus des tours; tout estant prest, une partie des Talapoins qui assistent à la ceremonie se rend au lieu des funerailles, l'autre va querir le corps au logis, qu'on enferme dans une bierre ou caisse dorée, sur laquelle s'éleve une piramide ornée de divers enrichissemens de menuiserie pareillement dorée. Quelquefois ils font des cercueils d'autres figures. Nous vîmes celuy d'un celebre Talapoin, dont on avoit gardé le corps entier, son cercueil avoit la forme d'un dragon d'une grandeur extraordinaire, en sorte qu'un homme pouvoit entrer dans sa gueule pour faire ouvrir ou refermer la machine. Quand le corps est arrivé, on le tire de la caisse pour le poser sur le bûcher, les Talapoins font plusieurs tours autour du corps, du-

rant qu'il se consume par les flâmes, on fait joüer les feux d'artifice, au bruit desquels se joint celuy des instrumens de musique. Aprés que le corps est brûlé, on met reposer les cendres sous la pyramide. Ainsi ces peuples ont sceu ôter aux funerailles ce qu'elles ont de lugubre; & par l'appareil des ceremonies dont ils les accompagnent, elles sont moins une occupation de deüil qu'un spectacle agreable pour diminuer l'horreur de la mort, & divertir les assistans.

Avant que de finir ce Chapitre, j'ajoûteray quelques remarques touchant leurs Prestres, leurs mœurs & leur difference.

Les Portugais leur ont donné le nom de Talapoins, ils sont vêtus de toile de coton teinte en jaune, leurs habits pour la figure sont comme ceux du peuple, sinon qu'au lieu de casaque ils portent comme un baudrier de toile rouge, qui va de l'épaule gauche couvrant l'estomach jusqu'au côté droit. Ils marchent pieds & teste nuë, portant en la main un éventail de feüilles de palmier, dont ils se couvrent la teste pour resister à l'ardeur du Soleil.

Ils vivent tous en commun sous la conduite d'un chef, leur nourriture est pauvre & austere, & ne font qu'un repas par jour, ne leur estant permis de manger le soir que du fruit. Quoy que ce jeûne continuel soit rude pour eux, il est un peu adouci par l'usage qu'ils font de la composition d'Aréca, dont nous avons fait la description cy-dessus; elle donne grande force à ceux qui s'en servent. Entre les points de doctrine que ces Talapoins inculquent le plus souvent au peuple, est celuy qui enseigne, que le plus court & le plus assuré moyen de parvenir à un estat heureux dans l'autre vie, est de faire du bien aux Talapoins: en effet, ce precepte se trouve inseré entre ceux de la loy, dont ils sont les interpretes, & le peuple estant persuadé que selon le degré de liberalité qu'il aura exer-

cé envers ces imposteurs, il possedera dans l'autre monde de plus ou moins de felicité, il a soin de leur faire tout le bien qu'il peut selon ses richesses.

Ces Prestres sont obligez de garder la continence, & de se priver du mariage tandis qu'ils portent l'habit de leur profession : mais comme il est libre de le quitter, ils peuvent aussi se marier quand ils s'ennuyent de vivre sous l'obeïssance, & quittant leurs vestemens de couleur jaune, ils sont libres de tous leurs liens, & c'est en ce païs où l'habit fait le Talapoin.

Ils ont aussi leurs exercices de communauté, dés la pointe du jour, & sur le soir ils s'assemblent au son de la cloche pour faire leurs prieres, au milieu desquelles & à diverses poses, ils repetent souvent les plus importans preceptes de la Loy, dont le premier est de ne point tuer les animaux, le second est de faire du bien aux Talapoins, pour le retrouver un jour augmenté & multiplié par leur credit en l'autre vie. Comme ils pretendent qu'on leur fasse toûjours du bien, ils se montrent justes en ce point qu'ils en veulent aussi faire autant aux autres; pour cét effet, ils exercent l'hospitalité à tous ceux qui se presentent, & ont au devant de leurs maisons certaines sales proprement disposées, où ils les reçoivent, & leur font part d'une façon modeste & religieuse de ce qu'ils ont de superflu.

Les peuples qui ordinairement sont admirateurs des choses qui ont de l'apparence, les ont en grande veneration, les considerans comme ceux par qui aprés leur mort ils peuvent parvenir à la possession assurée de tres-grandes richesses ; & le respect qu'ils leur portent empesche qu'ils ne s'apperçoivent des desordres secrets qui regnent parmy eux, & qui sont une suite necessaire de la vie oisive qu'ils menent, d'où vient aussi qu'ils laissent ces bonnes gens en une fort grand de ignorance ; en sorte que confondant toutes les-

Religions, ils vont indifferemment faire leurs prieres, tantoſt dans les temples des Idoles, tantoſt dans les Egliſes des Chreſtiens.

Entre ces Talapoins, les uns ſont ſeulement pour vivre en particulier, les autres ont quelques fonctions qui regardent le public, d'autres ont ſoin des Temples & de faire obſerver les ceremonies; ceux-là ſe nomment *Sancrats*, qui eſt la plus noble race de tous; & ſont ſous la juriſdiction d'un Sancrat, qui eſt un perſonnage de grande conſideration, c'eſt luy qui preſide au Pagode du Roy, qui eſt à deux lieuës de Siam, & pour cela il eſt grandement reſpecté de ce Prince, en ſorte qu'il a l'honneur de s'aſſeoir auprés de luy quand il luy parle, & ſe contente de luy faire une mediocre inclination de teſte: ce qui eſt un privilege de ſon éminente dignité, tous les plus grands Seigneurs de l'Eſtat ne parlant jamais au Roy qu'à genoux & le viſage panché vers la terre. Quoy que les Siamois, ſoit les Talapoins ou le peuple, ne ſoient pas beaucoup zelez pour leur Religion, qui n'eſt qu'une ſuperſtition inveterée, à laquelle ils ſont accoûtumez dés leur naiſſance, on ne peut pourtant nier en un ſens, qu'ils n'y ayent une forte attache, eſtant difficile de la leur faire quitter pour en ſuivre une meilleure; non, comme je dis, qu'ils eſtiment beaucoup le culte qu'ils profeſſent, ou qu'ils le croyent plus ſaint ou plus aſſuré que ceux qu'on leur propoſe, mais parce qu'ils ſe ſont de tout temps perſuadez qu'un culte peut bien eſtre meilleur qu'un autre, ſans qu'on ſoit obligé de le ſuivre, poſant, comme j'ay dit, pour maxime, que pluſieurs Religions, quoy que differentes & oppoſées, peuvent eſtre également bonnes; & s'ils donnent quelque preference à la leur, c'eſt principalement à cauſe de ſa modeſtie, en ce qu'elle ne juge pas qu'il faille condamner & rejetter les autres: & au contraire, s'ils conçoivent de l'a-

verſion pour la Religion Chreſtienne, c'eſt principalement pour cette raiſon qu'elle poſe ce principe, qui neanmoins eſt tres-aſſuré, que comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une ſeule Religion veritable.

Ceux qui traitent avec les Siamois pour les attirer à noſtre Foy, obſervent cette conduite, de ne pas agir par voye de diſpute avec eux, & de ne pas attaquer directement leurs opinions, mais s'accommodant à leur diſpoſition, on leur propoſe ſeulement les avantages de la Religion Chreſtienne par deſſus toutes les Sectes qui leur ſont connuës, on leur fait entendre l'excellence de la fin qu'elle propoſe, la ſainteté des loix, les merveilles qui ont accompagné ſa publication au monde, & toutes les preuves qui font voir clairement aux eſprits qui cherchent la verité, qu'elle eſt l'ouvrage du vray Dieu, qui ſeul a pû donner aux hommes une Religion ſi parfaite. En un mot, les Siamois écoutent avec ſatisfaction les diſcours qu'on leur tient de la majeſté du Createur, mais ils ne ſouffrent pas aiſément qu'on les deſabuſe de leurs ſuperſtitions; & quand ils s'apperçoivent que vous pretendez leur donner du ſcrupule ſur ce qu'ils croyent, ils n'ont plus d'oreilles pour vous écouter: plaiſe à ce Seigneur de les éclairer par ſa grace, afin qu'eſtans convertis, ils quittent la vanité des Idoles, & s'attache au ſervice & au culte du Dieu vivant.

CHAPITRE XIV.

Le séjour de Mr l'Evesque de Beryte dans Siam, & le commencement de sa Mission.

Mr l'Evêque de Beryte ne fut pas plûtost arrivé à Siam, que le bruit s'en répandit aussi-tost dans le quartier des Chrestiens; ce qui l'obligea d'aller rendre civilité au Capitaine de la Nation Portugaise, qui le receut fort bien, prit le soin de luy faire trouver un logis proche du sien, & ayant fait donner avis à tous les Prestres & Religieux qui sont en cette ville de son arrivée, la plûpart d'eux vinrent luy rendre leurs visites, selon la coûtume du païs.

Aprés avoir satisfait aux devoirs de la civilité, nous ne pensâmes qu'à nous prévaloir du repos que nous offroit le sejour de la ville de Siam. Il y avoit plus d'un an que nous ne faisions que marcher avec beaucoup de fatigue & de distraction d'esprit; c'est pourquoy nous crûmes avoir besoin de nous retirer de la conversation, & de garder la solitude. Mr l'Evêque de Beryte nous en donna le premier l'exemple, par une retraite de quarante jours, durant laquelle il s'appliqua à prevoir & à disposer les choses qui regardoient la Mission dont il estoit chargé, & de laquelle il estoit si proche, nous l'imitâmes de nostre côté; & aprés nous estre un peu renouvellez par les exercices de la retraite, tout nostre soin & nostre occupation fut de nous adonner a la lecture & à l'étude de la langue de la Chine & de la Cochinchine, dont nous n'estions éloignez que de trois semaines. Dieu nous fit trouver deux Chrestiens de ces deux Nations qui entendoient la langue Portugaise, & qui s'offri-

rent de nous enſeigner ces deux langues. Ces deux bons Chreſtiens nous apprirent qu'il y avoit dans Siam pluſieurs Cochinchinois, dont les uns eſtoient Chreſtiens, les autres Idolâtres, & quelques-uns Renegats. A cette premiere découverte Mr l'Evêque de Beryte crut qu'il eſtoit de ſon devoir de donner commencement à ſa Miſſion par l'inſtruction de ces Cochinchinois, qui eſtoient ſes oüailles. C'eſt pourquoy aprés les recherches neceſſaires qu'il en fit, il trouva bien cent de ces Cochinchinois: auſſi-toſt on aviſa aux moyens de leur donner connoiſſance de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST crucifié, en quoy conſiſte la vie éternelle. Monſieur l'Evêque de Beryte fit connoiſtre au chef de cette Nation, qui eſtoit Chrêtien, ſes intentions, & à pluſieurs autres, qui receurent les offres qu'il leur faiſoit de traiter avec eux du ſalut éternel avec bien de la joye & du reſpect. Pour ce ſujet on convint avec eux d'une maiſon, où Mr de Beryte alla dire la Meſſe de minuit, leur fit une exhortation en Portugais, que pluſieurs entendoient, & laquelle fut expliquée à ceux qui n'entendoient pas cette langue, par l'entremiſe d'un Interprete. Ces commencemens quoy que petits, n'ont pas laiſſé d'avoir des ſuites aſſez heureuſes pour recompenſer les peines & les travaux que nous avions pris pour arriver à Siam. On apperceut bien toſt les fruits que porte la parole de Dieu, quand elle eſt annoncée pour ſon amour. Ce petit troupeau de Cochinchinois ramaſſé comme par hazard dans une ville étrangere, témoignoit une ardeur incroyable à entendre parler de nos myſteres: ce qu'il faiſoit aſſez connoiſtre par l'aſſiduité & l'exactitude avec laquelle ils ſe rendoient tous aux jours deſtinez à l'inſtruction, dans la Chapelle que nous avions fait dreſſer. Quoy que pauvres, ou engagez aux affaires de leur commerce, ils quittoient tout pour nous venir entendre. Il me ſeroit

difficile

difficile de representer quelle estoit nostre joye, de voir en ces Payens, de si bonnes dispositions; & quelle estoit nostre ardeur pour seconder le zele qu'ils faisoient paroistre. Alors nous commencions de goûter le bon-heur de nostre vocation, & de comprendre combien s'estoient trompez, ceux qui vouloient nous détourner de nostre entreprise, lorsque nous estions en France; & combien les raisons avec lesquelles ils s'efforçoient de combattre nostre resolution estoient vaines & mal-fondées. Ils nous alleguoient la difficulté des chemins, & nous nous trouvions au bout de nostre course en une parfaite santé: ils nous disoient que nous quittions des emplois asseurez pour des entreprises incertaines, & nous faisions l'experience du contraire par la facilité que nous trouvions à faire goûter les veritez du salut aux Cochinchinois de Siam. Quelqu'un sera peut-estre curieux de sçavoir de quelle maniere nous leur proposions les articles de nostre Religion, & si nous nous servions de raisonnemens subtils & relevez. Certainement il nous eust esté difficile de nous en servir, ne nous expliquant que par interprete, & par la langue Portugaise que nous ne sçavions qu'à demy, il nous estoit impossible de mettre en usage les beaux discours que nous eussions pû emprunter de la Theologie, & sur lesquels nous estions preparez dés la France. Nous estions dans la necessité de ne nous prévaloir que de la simplicité de la Foy. L'éloquence nous devint inutile, & nous y renonçasmes de bon cœur pour nous appuyer davantage sur Dieu, auquel seul appartient de toucher les cœurs, & de donner efficace à la parole qui est annoncée en son nom & pour sa gloire. Nous avons remarqué que la nuë & simple proposition des veritez de nostre sainte Religion, porte d'elle-même une impression divine, en sorte que l'esprit des Payens, quoy que rebelle & plein de

tenebres, en eſt extraordinairement touché, & s'ils y reſiſtent, c'eſt moins par le defaut de perſuaſion qu'elle ne ſoit veritable, que par l'oppoſition ſecrette de leurs cœurs, qui ſont engagez en des affections vicieuſes & des-ordonnées. Cependant il y a trois choſes qui font plus d'impreſſion ſur les Infideles; la premiere eſt quand on leur fait comprendre la vanité, la miſere & l'impieté de l'Idolatrie; la ſeconde quand on leur fait bien connoiſtre la ſainteté des loix que propoſe la Religion Chreſtienne; & la troiſiéme eſt quand ceux qui les préchent ne démentent point par leurs actions, cette meſme ſainteté; & au contraire quand leur vie, leurs diſcours & leur conduite ſont une expreſſion fidelle de la pureté, de la ſainteté & des vertus qui ſont ou commandées ou conſeillées par noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, qui ne manque pas, ſelon les diſpoſitions de ſa miſericorde, d'ouvrir interieurement les yeux de l'eſprit de ces pauvres aveuglez, par des graces incomprehenſibles, pour leur faire connoiſtre la verité des choſes qui leur ſont annoncées. Le Chriſtianiſme contient de ſi grandes merveilles, que l'on découvre auſſi-toſt que c'eſt l'ouvrage de Dieu; c'eſt aſſez que d'ouvrir les yeux, & de contempler la diſpoſition de l'Univers, pour eſtre perſuadé de l'exiſtence, & de la grandeur de ſon Autheur. Quand l'eſprit aidé de la grace conſidere les veritez qui nous ſont propoſées par le Sauveur du monde, il découvre en elle des marques ſecrettes que Dieu en eſt l'auteur, il adore ces veritez, il les croit, s'y ſoûmettant, il éprouve qu'elles operent des effets miraculeux en luy, qu'il ne peut attribuer qu'à une cauſe ſurnaturelle.

Donc pour traiter utilement avec les Cochinchinois, nous leur propoſions les obligations qu'ont tous les hommes de reconnoiſtre Dieu leur Createur, de l'adorer, de le ſervir, & de l'aimer. Nous leur re-

preſentions les ſoins continuels de ſa Providence, qui n'eſt pas moins magnifique, que liberale à les combler de bien-faits pour les convier à ſon amour. Aprés nous leur donnions une briéve idée de la ſainté des loix de ce meſme Dieu, & de la neceſſité de ſe ſoûmettre à ces loix ſi juſtes & ſi ſaintes, pour arriver à la vie eternelle. Aprés nous leur annoncions Noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, ſa naiſſance, ſa vie, ſes miracles, ſa doctrine, & enfin les myſteres de ſa Paſſion, & la charité infinie qu'il a fait paroître à tous les hommes, aux pecheurs & aux Infideles, mourant pour leur ſalut, & principalement afin de bannir du monde les cultes impies de l'Idolâtrie, qui détruiſent l'honneur qui eſt deu à Dieu ſon Pere, ſouverain Seigneur de toutes choſes.

Ces Cochinchinois témoignoient une incroyable avidité pour eſtre inſtruits plus à fond de la verité de ces choſes, & trois fois la ſemaine aſſiſtoient à noſtre Catechiſme. Nous n'euſmes pas continué nos exercices quelque temps, que pluſieurs d'entr'eux demanderent publiquement le ſaint Baptême, & d'eſtre admis pour eſtre inſtruits en particulier ſur les points de noſtre croyance. Il eſt certain que ſi nous euſſions voulu condeſcendre à l'extréme envie de ces bons Neophytes, nous leur aurions donné le Baptême aprés deux ou trois jours d'inſtruction : cependant diverſes conſiderations nous obligerent d'en uſer autrement, car il eſt de conſequence de n'admettre pas legerement les Payens au ſaint Baptême.

Cette precaution nous a ſemblé dautant plus neceſſaire en ces quatiers-là, que la porte pour retourner à l'Idolatrie & au vice eſt toûjours ouverte ; que la Religion reçoit beaucoup de prejudice de l'inconſtance de ceux qui viennent à la quitter, ou qui en démentent la ſainteté par leur vie déreglée, & qui ordinairement en deviennent les ennemis, la décredirent, &

en détournent les autres. Nous n'admiſmes au ſaint Sacrement de Baptême que ceux que nous viſmes bien inſtruits, & tôuchez du deſir de ſe convertir & de perſeverer. Suivant cette maxime nous éprouvaſmes aſſez de temps les trois premiers qui ſe preſenterent au Baptême, dont le premier fut nommé *Joſeph*: c'eſt un homme âgé de trente ans, nous apperceuſmes quelque choſe d'extraordinaire en luy; & depuis ſon Baptême il a toûjours fait de nouveaux progrés en la vertu: peut-eſtre qu'en conſideration qu'il eſt le premier ſujet de la Miſſion, il a receu les prérogatives que donne ordinairement le droit d'aîneſſe.

Aprés avoir apporté la diligence neceſſaire à bien preparer au Baptême ceux qui le demandoient, nous n'avons rien trouvé de plus avantageux pour leur ſalut, que de leur enſeigner l'uſage des pratiques ſolides de la pieté Chreſtienne; comme ſont les differentes manieres de bien prier, les actes d'adoration, d'amour de Dieu, de contrition de ſes pechez; comme auſſi de mediter les bien-faits divins, l'amour que nous devons à Noſtre Seigneur J.C. & de faire un ſaint uſage des Sacremens qu'il a inſtituez pour noſtre ſanctification. Ils goûtoient ces enſeignemens avec bien de l'affection, & les mettoient auſſi-toſt en pratique, & par le frequent uſage qu'il faiſoient de ces choſes, ils devenoient de plus en plus fervens & attachez à la Religion qu'ils venoient d'embraſſer, & fortifiez contre la tentation de l'Idolâtrie. Peu de temps aprés ces exercices pluſieurs Gentils s'adreſſerent à nous pour nous propoſer leurs doutes, & nous demander le Baptême. Un pere & une mere Payens vinrent auſſi nous declarer qu'ils vouloient eſtre Chreſtiens; & pour gage de leur bonne & ſincere intention, ils prierent que l'on baptiſaſt un enfant unique qu'ils avoient, en attendant qu'eux-

mêmes seroient en estat de recevoir la mesme grace, qu'ils desiroient de tout leur cœur. On leur accorda cette juste demande avec bien de la joye, qui fut suivie bien-tost d'une autre misericorde de nostre Seigneur, qui ayant dessillé les yeux de plusieurs Payens, six d'entr'eux firent la mesme protestation; en suite dequoy ayant esté instruits, & ayant fait connoistre en eux de suffisantes marques de la conversion de leur cœur, ils furent baptisez suivant l'ancienne pratique de l'Eglise, le Samedy Saint; receurent le lendemain le Sacrement de Confirmation, & communierent le Dimanche suivant: nous en remismes plusieurs autres, pour n'estre pas assez instruits.

Une chose qui nous a le plus fait connoistre ce que Dieu opere, & que les hommes operent peu pour la conversion des ames, est de voir la maniere dont plusieurs Gentils ont embrassé la Foy.

Quelques-uns sur la simple proposition des veritez premieres de nostre Religion, sans autre examen, ont declaré qu'ils vouloient l'embrasser; & comme nous n'estions pas encore accoustumez à ces conduites du saint Esprit, nous avions peine à les croire; mais la suite ne nous en convainquoit que trop. Ce seroit ignorer le pouvoir de Nostre Seigneur JESUS-CHRIST, & ce qu'il a fait autrefois, que de douter de l'efficace de ses inspirations; pour appeller un de ses Apostres, il ne disoit que cette seule parole, *Suy-moy*? Nostre-Seigneur continuë de parler le même langage au cœur des Payens, il leur dit secrettement, mais d'une maniere puissante: *Suy-moy? c'est à dire, renonce aux Idoles, adore le vray Dieu.*

Il est vray que tous n'ont pas témoigné tant de docilité & de promptitude; plusieurs ont fait paroistre une opposition formelle; cependant par l'assiduité qu'ils ont donnée à entendre la parole de Dieu, leur répugnance a esté vaincuë, & ils se sont soûmis au

joug aimable de Nostre Seigneur JESUS-CHRIST.

Un des Missionnaires ayant apperceu une femme Payenne prés de la maison, luy fit demander si elle n'agréeroit pas d'entendre parler de la Religion du vray Dieu, & de se faire Chrestienne. Elle répondit qu'elle ne comprenoit pas bien ce que c'estoit que cette Religion du vray Dieu; que cependant c'estoit la Religion que son cœur desiroit, & que l'on eust à l'en instruire. On fit une pareille proposition à un Gentil, Cochinchinois, qui passoit par la ruë: il répondit qu'il ignoroit ce que c'estoit que la Religion Chrêtienne: mais que si on vouloit l'instruire, qu'il estoit prest de l'embrasser, si elle luy paroissoit raisonnable. On accepta volontier son offre, on assigna un temps & un lieu pour luy parler, & aprés de suffisantes instructions & plusieurs conferences, il renonça au Paganisme, receut le saint Baptême, & fut nommé *Luc*.

Nostre premier Chrestien *Joseph*, ne nous donnoit pas de moindres preuves de sa ferveur que de son innocence; comme il logeoit au delà d'une grosse riviere, il la passoit à la nâge afin de se rendre à l'instruction, & depuis son Baptême il évitoit avec tant de soin le peché, que sa plus grande peine estoit de se preparer à sa confession faute de matiere, bien qu'il s'examinast avec l'exactitude requise.

J'obmettray beaucoup de choses de cette nature qui se sont passées au sujet de l'instruction de ceux qui ont esté baptisez: Et si je rapporte la conversion de ce petit nombre de Payens, ce n'est que pour en donner la gloire à Dieu seul, & afin que ceux qui croyent que le salut des Infideles est si difficile, se desabusent, & qu'ils reconnoissent avec saint François Xavier, que si dans les terres des Payens plusieurs perissent, c'est parce qu'il ne se trouve pas des Predicateurs, qui leur enseignent le chemin du salut eternel: & que y

que ce soit une verité constante que l'homme ne peut pretendre aucune part dans l'ouvrage de la conversion du cœur de l'homme, c'est principalement de celuy d'un Payen, sur tout dans les circonstances de celles que nous avons veuës, & dont nous ne faisons icy le rapport que pour l'édification du Lecteur Chrestien, & zelé pour la propagation du Royaume de Nostre Seigneur JESUS-CHRIST. Nous estions Etrangers à Siam, & mesme mal-voulus de quelques Chrestiens, qui par un zele de Nation ne nous voyoient qu'avec peine. Nous n'entendions point la langue Cochinchinoise; nous apprismes un peu de Portugais pour bégayer les Mysteres de nostre sainte Foy à ces premieres de nos Oüailles, vers lesquelles nous estions envoyez; & cependant Dieu a voulu pour donner confiance à nos cœurs, & en bannir toute crainte, que les premiers essais de nos Catechismes ayent eu de si bons effets, qu'une grande partie de ces Cochinchinois a esté baptisée, & un grand nombre d'entr'eux qui estoient Chrestiens, & qui manquoient d'instructions, ou qui les avoient oubliées, ont esté de nouveau instruits, & tous confessez.

De tout cecy l'on peut tirer deux consequences; la premiere qu'il y a de tres-grands biens à faire pour la conversion des Infideles, dans ces Royaumes Orientaux, où nous avons esté envoyez, & la seconde, que pour faire ce bien, il faut moins de talens d'esprit que de bonne volonté, & plus d'appuy en JESUS-CHRIST qu'en sa propre suffisance; & que l'on avancera d'autant plus la conversion des Payens, que ceux qui seront appellez à ces emplois y viendront munis de solides vertus, preparez à souffrir pour Dieu, & resolus de se consumer pour le salut de leurs freres.

CHAPITRE XV.

Suite de nos emplois dans Siam jusqu'au depart de Mr de Bertyte pour la ville de Cantom, premier Port de la Chine.

COmme nous ne pensions qu'à nous embarquer pour nous rendre au plûtoſt aux lieux de nos Miſſions, plus nous avions trouvé de diſpoſition dans l'eſprit des Cochinchinois pour embraſſer la Foy, plus nous ſentions augmenter en nous le deſir d'entrer dans leur païs. Nous appriſmes en ce temps-là de pluſieurs Marchands Chreſtiens qui venoient de Tenaſſerim, & qui eſtoient partis au mois de Septembre de Maſulipatan, qu'ils avoient laiſſé en ce lieu-là des Eccleſiaſtiques François, & qu'un Evêque y eſtoit mort; & qu'ils eſtoient ſur le point de s'embarquer pour Tenaſſerim. Il nous dirent ces nouvelles avec tant de circonſtances, que nous y ajoûtaſmes foy: ce qui donna lieu à une déliberation, qui fut que n'ayant point receu de lettres par cette occaſion de nos amis qui s'eſtoient engagez de nous écrire, & reſtant encore aſſez de temps pour aller à Tenaſſerim pour s'informer là plus exactement de la verité du rapport qui nous eſtoit fait, on crut qu'il eſtoit à propos d'y envoyer exprés. Je fus chargé de la part de Mr de Beryte d'y aller en diligence, & j'arrivay en vingt jours de chemin à Tenaſſerim, où durant quelques jours j'eus aſſez à ſouffrir d'un Portugais, qui empeſcha l'Ocanta (qui eſt celuy qui fait l'office d'interprete des Etrangers, de me faire expedier mes paſſe ports, ſon intention eſtant que je ne peuſſe rejoindre Mr l'Eveſque de Beryte aſſez à temps pour

l'accompagner dans son embarquement pour Cantom, premier Port de la Chine; cependant j'obtins ce que je demandois, & j'obligay ce Portugais à me remettre ces lettres, qui estoient pour Mr de Beryte, qu'il vouloit retenir.

Pendant mon absence on continua de s'appliquer à l'instruction & à la conversion du petit troupeau que la Providence de Dieu nous avoit donné; sur tout à tirer deux femmes Payennes de leur extréme aveuglement, prés desquelles on n'avoit pû rien gagner pendant plus de quatre mois, lesquelles avoient toutes deux publiquement declaré, que bien qu'elles reconnussent que la Religion Chrestienne fust veritable, neanmoins elles aimoient mieux s'exposer à estre dammées, que de l'embrasser. Cependant Dieu, qui est le conquerant des cœurs, leur fit rendre les armes de cette sorte.

Une d'elles, mariée à un de nos Neophites, étoit tombée dans une fiévre continuë; un des Missionnaires l'alla voir pour luy témoigner la part qu'il prenoit en son affliction, & luy faire offre de ce qui dépendoit de son service. Il luy representa le danger où elle estoit de la mort temporelle & eternelle, & l'avertit de ne se rendre pas davantage rebelle aux inspirations de Dieu, & que si elle vouloit promettre de se faire Chrestienne, il luy bailleroit un remede qui avec l'assistance de Dieu pouvoit la guerir. Ce fut assez que cette femme ne s'opposast pas formellement à ce qu'on luy dit. Le lendemain on luy envoya d'un certain medicament, lequel ayant pris, la fiévre la quitta. Le jour d'aprés l'Ecclesiastique l'alla visiter, & sans autre plus long discours cette femme d'elle-même luy fit connoistre qu'elle estoit entierement resoluë de se faire Chrestienne, ce qu'elle accomplit avec beaucoup de fidelité. Cette conversion combla de joye tous nos Cochinchinois Chrestiens, & remplit de

confiance les Missionnnaires. Environ quinze jours aprés l'autre femme veufve qui estoit fort attachée aux superstitions Payennes, vint declarer, que Dieu l'avoit enfin touchée, & que détestant les Idoles, & toutes ses mauvaises superstitions, elle vouloit embrasser la Religion du vray Dieu. La joye que l'on receut de ces deux conversions fut suivie d'une autre, qui fut causée par le retour d'environ vingt Cochinchinois que l'on avoit pris pour aller à la guerre au commancement du mois de Février, dont plusieurs estoient Chrestiens, deux desquels avoient esté baptisez le jour même qu'on les obligea de partir. C'avoit esté une douleur bien sensible aux Missionnaires de voir si-tost diminuer leur troupeau par le départ inopiné de ces Soldats Cochinchinois nouvellement convertis, & que l'on croyoit avec sujet n'estre pas encore assez confirmez. Ce qui nous porta à faire d'instantes prieres à Dieu, tant en public qu'en particulier pour leur prompt retour, dont nous eûmes bien-tost nouvelle, au grand contentement de toute nostre Eglise; l'ordre ayant esté donné aux troupes où estoient enroolez ces Soldats, de revenir. Le retour de ces bons Chrestiens nous combla d'aise, lors qu'à la premiere entreveuë d'un des Missionnaires, ils se jetterent tous à son col, les Chrestiens l'appellant leur pere, & les Gentils criant qu'ils ne vouloient plus d'Idoles, qu'ils desiroient estre Chrestiens, qu'ils avoient appris pour ce sujet les prieres des Chrestiens, les articles du Symbole, les dix Commandement de Dieu, & que soir & matin ils les avoient recitez en leur compagnie.

Aprés Dieu on doit cette conversion à leur Capitaine Cochinchinois, qui estoit Chrestien, lequel deux fois chaque jour dans son vaisseau, à la veuë de toute l'armée, faisoit reciter les prieres à ceux de nostre sainte Religion; & estant interrogé du General pour-

quoy il faisoit des oraisons particulieres & inusitées à leur Nation, il répondit d'une maniere fort agreable, que faisant cela il ne craignoit point les balles de mousquet. Quoy que ce Capitaine ne forçast pas les Soldats Payens qui estoient sous luy de dire nos prieres, toutefois estant touchez de son exemple, ils vouloient de leur bon gré imiter la pieté de leur Chef, & ils promirent qu'aussi-tost qu'ils le pourroient ils se feroient baptiser.

Quoyque Siam ne fust point de nostre Mission, & que Mr de Beryte ne s'y arrestast qu'en attendant l'occasion de partir pour la Chine, dont il n'estoit éloigné que d'un trajet de mer qui se fait en trois semaines; il creut de son devoir de faire tout le possible pour seconder la pieté de ces nouveaux Chrestiens qu'il venoit d'acquerir à J. C. pour lesquels il conçeut d'autant plus de tendresse, que c'estoient les prémices de son Apostolat. C'est pourquoy il resolut de faire bastir une petite Chapelle à peu de frais, où ce peuple pût les jours de feste entendre la sainte Messe, & s'assembler en commun, afin d'y vaquer à la meditation des veritez Chrestiennes, suivant la maniere qu'il leur avoit enseignée. Ce Prelat fournit l'argent qu'il fallut pour acheter les materieux, & ces nouveaux Chrétiens zelez autant qu'on le peut estre, la bastirent eux-mêmes avec tant de diligence, qu'elle a esté en estat d'estre beniste avant le depart de Mr de Beryte, on y fit construire un petit retranchement pour y loger un Ecclesiastique, où se retira celuy qui le premier eut le soin de travailler à l'instruction de ces Cathecumenes, tout le temps qu'il fut necessaire pour les disposer à recevoir les saints Sacremens, tandis que Mr de Beryte mettoit ordre à toutes choses afin de pouvoir s'embarquer, dés que je serois de retour de mon voyage de Tenasserim, où j'estois allé pour rencontrer Mr l'Evêque d'Heliopolis, que l'on y croyoit

arrivé avec sept ou huit Missionnaires de sa compagnie.

Cette Chapelle a esté mise sous la protection du glorieux saint Joseph, parce que l'on a creu qu'estant le patron du premier de nos Chrestiens, dans la personne duquel on avoit remarqué des graces singulieres, il n'estoit pas moins avantageux pour la benediction de la Mission, que les premices de cette Chrétienté naissante fussent sousmises à ce grand Saint. Quelques-uns de ces nouveaux Chrestiens estant éloignez de leur païs, tomberent par quelque accident dans la necessité, l'on distribua quelques aumônes aux uns, & l'on presta de l'argent aux autres; & cette maniere d'en user avec eux ne servit pas peu pour leur faire connoistre que nous n'avions quitté nostre païs, & n'estions venus de si loin, que par un esprit de charité, qui ne se trouve qu'en la Religion Chrestienne, laquelle enseignant à mettre tout son appuy en Dieu, oblige d'autant plus les Missionnaires à se montrer non seulement desinteressez, mais encore prests à embrasser avec joye les occasions de s'apauvrir pour enrichir les autres. Et quoy que les dépences que l'on avoit faites durant plus de deux ans de marche semblassent exiger une plus grande épargne, cependant Mr de Beryte n'hésita point à mettre en pratique ce precepte du Sage: *De faire tout le bien qui se peut, quand l'occasion s'en presente.* La Providence Divine luy en fist naistre une qu'il embrassa avec joye; ce fut au sujet d'un vaisseau du Roy d'Espagne, qui ayant ordre d'aller à Ternate, fut contraint de relascher au port de Siam par un vent contraire: Ce navire arriva fort en desordre, & tout ruïné par la tẽpeste qui l'avoit battu durant plusieurs jours, il estoit sans vivres, sans munition, & qui pis est sans argent, & sans trouver à en emprunter, ainsi il estoit sur le point de souffrir la derniere misere. Mr de Beryte entendant cette disgrace crut que la charité Chrestienne l'obligeoit de

preſter quelque aſſiſtance à cét infortuné vaiſſeau. Il envoya donc par un de ſes Eccleſiaſtiques offrir au Capitaine qui le conduiſoit deux cens eſcus ; & luy témoigner la part que les Eccleſiaſtiques François prenoient en ſa mauvaiſe fortune, & qu'ils eſtoient bien faſchez que l'eſtat de leurs affaires & le beſoin de la Miſſion dont ils eſtoient chargez, ne leur permettoient pas de luy offrir davantage. Ce Capitaine Eſpagnol receut tout à fait bien cét effet de leur bonne volonté, & eut cette moderation, ſçachant que cét argent eſtoit deſtiné purement pour le ſervice de Dieu, de n'en prendre que la moitié, ajoûtant qu'il ne l'acceptoit que dans ſon extréme beſoin ; qu'au reſte il publieroit par tout cette action de generoſité Françoiſe & Chreſtienne, & qu'il ne ſeroit pas pluſtoſt de retour à Manille, qu'il n'en donnaſt avis à Mr le Gouverneur & à Monſeigneur l'Archevéque. L'on pourroit peut-eſtre penſer que cette promptitude à donner expoſoit cette Miſſion à s'apauvrir dans un temps où elle n'avoit rien de trop, veu ce qui luy reſtoit à faire, qui eſtoit de s'eſtablir au milieu de la Chine, ſans aucun appuy humain, & ſans eſperance de recevoir de long-temps aucun ſecours d'Europe : Mais il faut conſiderer que ces Eſpanols ne pouvoient trouver à emprunter, parce que c'eſt l'uſage du païs de ne preſter que ſous bons gages, & groſſes uſures : de plus, c'eſt une maxime qu'un peu de pauvreté volontaire ne peut nuire à celuy qui veut vrayement participer à l'eſprit Apoſtolique, tout ce que l'on donne en cette veuë croiſt au centuple ; & il eſtoit facile de juger que ſi Dieu dans une telle conjoncture pourvoyoit à un équipage de navire, que ne devoient point eſperer ceux qui pour ſe conſacrer à ſon ſervice avoient quitté toutes choſes, ſi jamais ils ſe trouvoient en une pareille neceſſité.

Il y avoit en ce temps-là neuf Cathecumes qui demandoient le Baptme ; on le donna ſeulement à trois,

le départ de Mr de Beryte pour aller a la Chine l'ayant empeſché de le donner aux ſix autres, qu'il ne jugea pas encore aſſez inſtruits, & qu'il reſerva pour l'Eccleſiaſtique qui eſtoit allé à Tenaſſerim, & auquel il laiſſa l'ordre d'achever de les inſtruire, pour les faire participans de cette grace.

Mr l'Evêque de Beryte eſtoit dans l'attente de mon retour, pour apprendre des nouvelles de la route que tenoient Mr l'Evêque d'Heliopolis & les Preſtres qui le ſuivoient, lors qu'il ſe preſenta une occaſion favorable pour aller à Cantom, qui eſt un des ports de la Chine: cependant comme elle preſſoit, il ſe reſolut de ne la point manquer, d'autant que c'eſtoit le dernier vaiſſeau, qui de Siam devoit faire voile à ce port, en ayant laiſſé partir trois autres pour le même lieu, à cauſe qu'il attendoit des nouvelles de Mr l'Evêque d'Heliopolis qu'il ſçavoit eſtre proche. Et comme il avoit eſté jugé expedient qu'un de leurs Eccleſiaſtiques repaſſaſt en Europe pour les affaires de leurs Miſſions, il laiſſa les dépeſches & les lettres dont il devoit eſtre le porteur. Pluſieurs raiſons ont obligé d'envoyer en Europe: il eſtoit neceſſaire de recevoir du Saint Pere & de la Sacrée Congregation la déciſion de pluſieurs difficultez qui eſtoit neceſſaire pour la conduite des Egliſes naiſſantes, où il eſt d'autant plus dangereux de faire des fautes, qu'il eſt plus difficile d'y apporter remede dans la ſuite; parce que les abus introduits dans un païs avec la Religion, prennent aiſément force de loy par la couſtume; & il n'eſt pas moins important de faire décider ces difficultez par une authorité ſuperieure, afin que chacun s'y ſoûmettant, l'uniformité ſoit mieux obſervée.

On n'eſtoit encore en peine de n'avoir receu que peu de lettres depuis trois ans que l'on eſtoit party de France, & il y avoit lieu de craindre que pluſieurs de celles que l'on nous avoit écrites n'euſſent eſté inter-

ceptées, comme auſſi celles que nous avions envoyées de pluſieurs lieux. Il n'eſtoit pas moins utiles d'informer au vray & en détail de la route que nous avions tenuë, & comme de jour en jour par les frequents voyages des Europeans elle devenoit plus aisée. L'on penſoit encore combien c'eſtoit peu de choſe de commencer une Miſſion d'Eccleſiaſtiques François, ſi l'on ne ſongeoit au moyen de ſoûtenir, & de la perpetuer par l'envoy de nouveaux Ouvriers qui fuſſent preparez de longue mains aux fonctions Apoſtoliques. Ces conſiderations obligerent Mr de Beryte de me renvoyer en Europe; & cependant il diſpoſa ſon départ pour la Chine, où il eſperoit arriver en trois ſemaines; & afin de ne rien obmettre des choſes qui pouvoient eſtre utiles à ſa Miſſion, il écrivit une lettre de civilité à Mr l'Archevêque de Manille, & au Gouverneur general des Philippines. Il fit la même choſe à Monſieur le General de la Compagnie de Hollande, qui reſide toûjours à Batavie, luy demanda l'honneur de ſa protection, qu'il ſe promettoit d'autant plus de ſa generoſité, qu'il l'aſſuroit que les Eccleſiaſtiques François n'avoient d'autre veuës en leur entrepriſe que la converſion des ames, & l'eſtabliſſement du culte du vray Dieu. Il écrivit encore au P. Vice-Provincial des Jeſuites qui demeure à Macao, pour l'informer des intentions du ſaint Siege, par l'envoy des Evêques Vicaires Apoſtoliques dans les lieux des Miſſions dont il avoit la direction; comme auſſi à pluſieurs Jeſuites François qui travaillent actuellement avec fruit en ces grandes Miſſions. Ce nous a eſté un ſujet de conſolation de voir la grande eſtime où ſont en ces quartiers nos Jeſuites de France; c'eſt une preuve que noſtre Nation peut eſtre employée utilement en ces Miſſions. Les Portugais qui ne ſont pas fort grands admirateurs d'autruy, & qui ne donnent des loüanges, qu'à ceux qui les ont meritées, nous

disoient tout le bien possible, de ces Peres François : ce qui les rend le plus recommendables en ces païs sont deux vertus d'un grand usage en ces Missions. La patience dans les travaux Apostoliques, & la mortification religieuse, elles sont d'autant plus necessaires aux ouvriers Evangeliques, qu'ayant à vivre parmy les Infideles, ils ont à resister à deux tentations assez ordinaires, dont l'une est l'oisiveté, à cause que la conversion des Payens ayant ses difficultez, on s'en rebute, & on prefere le repos à des travaux qu'on croit inutiles, ou l'on s'employe à toute autre chose. L'autre tentation est celle du relâchement, où l'on se laisse facilement aller si l'on n'est sur ses gardes, par l'exemple de la vie des Payens qui n'ont pour guide de leurs actions que la nature, & pour loy que la convoitise des biens de cette vie. Pour éviter ces deux écueils il faut de bonne-heure se preparer aux travaux, & se déterminer de ne point quitter les exercices de la mortification Chrestienne, puisque c'est-elle qui conserve les vertus. Pour cét effet, dés qu'on entre aux Indes, il est bon de penser qu'on entre dans un païs dont l'air a un merveilleux pouvoir pour corrompre les esprits, par la contagion du mauvais exemple, il n'est pas moins utile de s'accoustumer de bonne heure à se passer de beaucoup de choses que l'usage y a renduës communes, comme sont de prendre souvent les bains, marcher par les ruës & aller chez les Grands avec suite d'esclaves, employer bien du temps à évaporer du tabac, pour se desennuyer, prendre à diverses heures du jour le Thé avec des confitures, mâcher à tous momens à la façon des seculiers la feüille ou composition d'Aréca ; & enfin pratiquer d'autres choses, dont l'usage n'estant pas assez reglé, diminuë d'autant plus le credit & l'estime en laquelle se doit maintenir un ouvrier Evangelique. Ce que j'ay voulu remarquer en passant pour l'instruction de ceux que

Nostre

Seigneur appelleroit à travailler en ces Provinces Orientales.

Je finiray ce Chapitre par deux avis qui regardent les voyageurs, auſquels je me propoſe principalement d'eſtre utile ; le premier eſt touchant le change de l'or, qui eſt environ trente ſols par piſtolle d'Eſpagne plus bas au Royaume de Siam que dans toutes les Indes. L'on dit avec grand fondement, qu'il va toûjours diminuant, tant plus on va en avant, ſoit à la Cochinchine, ſoit au Tonquin, parce qu'on l'apporte de la Chine & de Manille à Siam, & en ces autres lieux. Ainſi il ſe faut défaire de tout ce que l'on a d'or dans les Indes, & le changer en argent monnoyé du païs, qui eſt auſſi fin que celuy marqué au poinçon de Paris, d'où vient que quand on fait faire quelque orphévrerie, on donne poids pour poids de celuy qui eſt monnoyé contre celuy qui eſt mis en œuvre, & ainſi il ne reſte que la façon à payer. On trouvera à Maſulipatan de l'argent de Siam de même aloy que celuy des Indes, ſans qu'il en coûte rien pour le change. Il eſt fort à propos de ne pas manquer cette occaſion, parce que l'ordinaire eſt de donner cinq pour cent à Siam pour le ſeul change contre l'argent des Indes, qui eſt auſſi fin que celuy de Siam.

Le ſecond avis regarde le voyage qu'on peut faire en ces quartiers par la voye d'Angleterre, laquelle envoye tous les ans en droiture des vaiſſeaux à Bantan, d'où en ſuite ils viennent à Camboje. On trouve en ce dernier lieu aſſez d'occaſions pour la Cochinchine & divers autres endroits ; mais quand on ne trouveroit pas de navire Anglois pour Camboje, on en trouve toûjours pour Achem, d'où il ne manque jamais d'occaſion pour Camboje, qui eſt maintenant une Province de la Cochinchine, & auſſi pour d'autres ports de cette coſte d'Aſie, on trouve encore ſouvent à Bantan des vaiſſeaux qui vont droit à la Chine. On

pourroit encore rechercher les vaisseaux de Hollande, & on pourroit esperer cette grace de la civilité de Mrs de cette Nation.

CHAPITRE XVI.

Départ de Siam, & l'embarquement de Mr de Beryte pour la Chine.

SUivant la resolution prise par Mr l'Evêque de Beryte de se rendre au plûtost à la Chine, aprés avoir pris congé des Cochinchinois, & mis le meilleur ordre qu'il pust à leur Eglise naissante dans Siam, il se mit sur la riviere le douziéme Juillet : le dix-septiéme il arriva au vaisseau qui estoit à la rade, éloignée environ deux lieuës du port, le vingt-uniéme on fit voile; le vent ayant esté favorable, on auança jusqu'à la nuit du trentiéme assez bien ; mais estans arrivez à l'élevation de l'onziéme degré, au lieu où se joignent les mers de la Chine & de Camboje, on rencontra des courants d'eau si violents, & un vent si contraire, qu'en moins d'un quart d'heure on fut hors d'esperance d'échapper du peril : on plie les voiles : & on jette en mer tout ce qui estoit superflus pour soulager & débarasser le vaisseau. Cependant quelque ordre que l'on pût apporter, on jugea qu'il n'y avoit pas moyen de sortir d'un si grand danger ; ce qui redoubla la consternation des esprits, estoit que venant à relascher, & à ceder au vent, le vaisseau étoit porté violemment du costé de terre, & dans un lieu tout plein d'écüeils, neanmoins aprés avoir deliberé sur ce que l'on pouvoit faire, on crût que ne pouvant donner fond, il valoit mieux le laisser aller au gré du vent, qui pourroit peut-estre changer. Cette resolu-

tion ayant esté executée, on marcha un jour & deux nuits vers la terre dans une agitation de mer si furieuse & si continuë, que l'on pensoit à chaque moment que le vaisseau qui faisoit déja eau s'entr'ouvriroit. Durant ce temps les Missionnaires eurent dequoy s'occuper aux confessions, & à consoler les Chrestiens qui se trouverent dans le vaisseau. Pour leur particulier ils se mirent en oraison, & tâcherent de profiter d'une occasion qui ne se trouve pas tous les jours, comme est celle de voir la mort devant les yeux, hors de tout espoir humain. Ce fut durant ces bien-heureux intervalles que les Missionnaires firent l'épreuve du combat qui se forme entre la partie raisonnable de l'ame & la partie inferieure. Si l'agitation est grande au dehors par la vehemence de la tempeste, elle n'est pas moins forte au dedans par la peine qui souffre l'homme sensuel qui veut toûjours vivre, de se trouver si proche de la mort; c'est aussi en ces momens que l'homme spirituel se conforme à JESUS-CHRIST son Seigneur & son modele, sacrifiant de bon cœur tout ce qui est au bon plaisir de son Dieu, qui se joüe de la vie des creatures comme des flots de la mer.

Le vent continuant sa violence, porta le vaisseau bien-tost proche de terre: on jetta la sonde, & ayant trouvé fond, on se mit à l'ancre; mais comme la mer estoit si rude en cét endroit, & que la force des vagues estoit violente, on estoit en de continuelles craintes que le navire ne se mist en pieces. On envoya aussi-tost douze hommes à terre avec la chaloupe demander secours aux villages voisins, afin de décharger promptement les marchandises, & de sauver les personnes, abandonnant le navire à la mercy des flots. Ce conseil, qui apparemment estoit celuy qu'il falloit suivre, fut inutile, parce que la chaloupe arrivant à terre fut brisée, de sorte que ces douze

hommes voyant qu'ils ne pouvoient plus rapporter au vaisseau aucune nouvelle, ny amener le secours ainsi qu'ils avoient esperé, délibererent d'aller porter les avis à Siam. Trois jours s'estans passez sans rien apprendre de ces douze personnes, les gens du vaisseau crûrent qu'ils les avoient abandonnez, & qu'ayant laissé le vaisseau dans l'estat où il estoit, ils s'estoient estimez bien-heureux d'en estre dehors. Dans cette extrémité, & commençant à manquer d'eau, on s'avisa de rompre les costez du navire pour faire une seconde barque, laquelle estant en estat, le Capitaine du vaisseau accompagné d'un des Missionnaires, & de cinq autres persones, allerent à terre chercher de l'aide à quelque prix que ce fust. Ils trouverent heureusement quatre ou cinq Cochinchinois, dont deux d'entr'eux estans Chrestiens n'apperçurent pas plûtost l'Ecclesiastique qu'ils avoient veu à Siam, qu'ils se jetterent à ses pieds, & ayant seu le peril où estoit Mr de Beryte qui estoit resté dans le vaisseau, trois d'entr'eux entreprirent de l'en venir tirer, luy menant un petit batteau pour cét effet. Ils executerent cette resolution avec une generosité qui est particuliere à cette Nation : & ayant déja fait deux lieües en mer, & estant à une lieüe du vaisseau, il s'éleva une tempeste si furieuse qu'elle les obligea non seulement de relascher, mais qui reduisit leur batteau en pieces-si tost qu'ils toucherent la terre. Voila de quelle façon on commença à perdre toute esperance, ne voyant venir personne, la tempeste au lieu de s'appaiser devenant toûjours plus furieuse, & tout l'équipage estant en langueur par la crainte & par la soif qui le tourmentoit. Neanmoins la bonté de Dieu qui ne manque jamais à ceux qui recourent à luy avec une confiance filiale, voyant l'extrémité où ce pauvre vaisseau estoit reduit faute d'un peu d'eau enuoya deux grands otages qui en donnerent suffisamment;

& quelques jours aprés deux barques arriverent à leur aide, qui venoient de Siam en suite de l'avis qu'on y receut des personnes de la premiere chaloupe, deux jours auparavant le Capitaine ayant trouvé le Gouverneur des villages favorable, revint à son bord accompagné de l'Ecclesiastique qui l'avoit suivy. Ainsi Mr de Beryte sortit du vaisseau pour retourner à Siam, où il arriva pour la seconde fois le 15. Septembre.

Si-tost qu'il fut arrivé il alla descendre au quartier des Cochinchinois, où il trouva de retour l'Ecclesiastique qu'il avoit envoyé à Tenacerim : Mr de Beryte employa soixante-cinq jours dans la navigation qu'il fit sur cette mer orageuse de la Chine. Comme il eut appris que Mr l'Evêque d'Heliopolis estoit proche de se rendre à Tenacerim, il envoya au devant de luy deux personnes avec les passeports necessaires pour faciliter sa marche par terre. Il prit aussi resolution de l'attendre à Siam, afin qu'estans réünis, ils peussent mieux prendre leurs mesures & leurs resolutions pour la conduite de leurs Missions, outre que c'étoit une necessité d'attendre, le temps des embarquemens estant passé pour cette année. Au reste Mr l'Evêque de Beryte ne tira pas un petit avantage de ce voyage qu'il fit par mer en la compagnie de quarante Portugais : il sçavoit qu'en consequence de quelques ordres venus de Portugal, les Portugais de Siam ne le voyoient point de bon œil, & leurs ombrages allerent si avant, qu'ils formerent entr'eux un party pour le perdre, dont ce Prelat ayant eu avis, il fut obligé de quitter leur quartier, & de chercher un azile asseuré contre leur mauvais dessein, dans le voisinage du quartier de Mrs de Hollande.

Mr de Beryte eust pû craindre de se mettre dans un vaisseau où il voyoit plusieurs ennemis, ils n'estoient pas pourtant les maistres du navire ; c'est pourquoy se confiant en Dieu, comme s'il eust ignoré tout ce

qui s'estoit passé, il ne laissa pas de traitter avec eux, & de leur rendre tout le service qu'il pust pour leur faire connoistre la pureté d'intention des Ecclesiastiques François, & comme sans sujet, sous pretexte d'un interest de nation on avoit donné une méchante idée de leur conduite. Ce qui les gagna fut le soin que l'on prit chaque jour, soir & matin, hors le temps de la tempeste, de faire reciter les prieres, les jours de feste de dire la sainte Messe, & de faire le Catechisme & la Predication en leur langue, & de leur parler avec charité des choses du salut eternel. Ces petits offices eurent assez de pouvoir pour les changer, & d'ennemis qu'ils estoient les rendre amis & tout à fait traitables. Tous se confesserent & communierent, & plusieurs plus d'une fois. Ce fut alors qu'ils déclarerent publiquement les circonstances de la conspiration qu'ils avoient formée contre la personne de Mr de Beryte, dont ils luy témoignerent du déplaisir, promettant que s'ils retournoient à Siam, ils feroient prendre d'autres sentimens à ceux de leur nation; & c'est ce que l'on espere de leur charité & de leur justice. Mr de Beryte eut la consolation à son retour à Siam, de voir son troupeau augmenté de plusieurs Cochinchinois, & depuis il a continué de cultiver cette Eglise avec de plus grandes benedictions.

CHAPITRE XVII.

Retour en Europe par l'Ocean, & la mort de Mr l'Evêque de Metellopolis. Arrivé à Londres du sieur de Bourges.

SUivant l'ordre que j'avois receu de Mr l'Evêque de Beryte, & pour les raisons que j'ay d'éja rap-

portées, je me disposay pour repasser en Europe. Ce me fut un sujet de douleur bien sensible de me voir obligé de m'éloigner du lieu de nos Missions dont je me voyois si proche, & desquelles j'avois déja goûté les douceurs. Je ne crûs pas pourtant m'en éloigner tout à fait, puisque mon retour n'avoit pour but que l'utilité & le service des mêmes Missions. Cependant depuis mon départ, quelque effort que j'aye fait sur moy-même pour me soûmettre aux ordres qui m'ont esté donnez, je sens que je suis hors de mon centre, & me voyant comme banny en mon propre païs, je ne me console que par l'esperance d'un prompt retour, & dans la pensée que j'ay tâché de faire connoistre durant mon sejour l'importance de nos Missions, pour y inviter un bon nombre d'ouvriers.

Je partis de Siam le quatorziéme d'Octobre sur les huit heures du soir pour aller joindre un vaisseau Anglois qui faisoit voile à Madras, Fort qui appartient à la Compagnie du commerce d'Angleterre; je fis trente-cinq lieuës sur la riviere de Siam en vingt-quatre heures, & trouvay le vaisseau qui n'attendoit que le vent pour se mettre à la voile. Il n'osoit pourtant avancer à cause de la rencontre de deux vaisseaux Hollandois armez en guerre à l'embouchure de la riviere. Deux Portugais avec qui j'estois eurent tant de peur de cette rencontre, qu'ils retirerent aussi-tost les effets qu'ils avoient dans le vaisseau Anglois, qu'ils croyoient devoir bien-tost tomber entre les mains des Hollandois. Un valet que j'avois pris pour m'accompagner, me quitta si-tost qu'il eut veu la mer, je demeuray donc seul de ma profession dans le vaisseau Anglois; dont le Capitaine estoit assez incertain de ce qu'il avoit à faire, ne pouvant d'une part differer de partir, & de l'autre n'osant s'exposer aux Hollandois dont l'intention ne luy estoit pas connuë. Cependant il s'avança vers le plus grand de ces deux vaisseaux

qui le salüa de plusieurs coups de canon. Nostre Capitaine sceut de celuy des Hollandois qu'ils estoient là pour obliger le Roy de Siam à leur faire raison de quelque insulte qu'ils disoient en avoir receuë. Dieu voulut que je fisse rencontre sur des vaisseaux Hollandois d'un amy qui me favorisa d'une lettre de recommandation pour le Gouverneur de Malaca. C'est un secret en ces voyages de ne negliger aucune occasion de pratiquer des amis, on trouve toûjours occasion d'en retirer du service & de l'assistance.

Le quatriéme Novembre nous fismes rencontre de trois hommes exposez sur une méchante barque en fort mauvais estat, qui alloient au gré de l'eau, hors de route & sans provisions ; on les receut à bord, & sans doute qu'on sauva la vie à ces pauvres mal-heureux. Le treiziéme nous arrivâmes à la veuë du détroit de Sincapur & de Petra-branca. Comme le vent nous estoit contraire nous ne pûmes passer ce Cap que le vingtiéme du mois, le vingt-septiéme nous entrâme au port de Malaca sur le soir. En ce temps on publia la paix qui estoit concluë entre le Roy de Portugal, & Mrs les Estats des Provinces-unies. Il y avoit autrefois, tant à Malaca qu'aux environs, grand nombre de Catholiques, les Hollandois s'estant rendus maîtres de cette place les ont presque tous chassez, il n'en reste pas cinq ou six cens, qui n'ont aucune liberté pour leur Religion, & son presque dépourveus de toute assistance spirituelle.

Un peu avant nostre arrivée à Malaca nous avons rencontré la flotte des Hollandois qui retournoient du Japon, de huit vaisseaux qu'ils y avoient envoyé, cinq y estoient arrivez & les trois autres avoient fait naufrage, & des cinq autres, deux ont pery au retour, les trois qui restoient avoient leurs grands masts tous brisez, & cependant on nous asseuroit qu'il restoit encore assez de richesses en ces trois vaisseaux pour dé-

dommager la perte que la flotte avoit faire, & pour ne pas se repentir d'avoir fait le voyage du Japon, tant on tire de tresors de cette Isle.

Le sixiéme de Janvier nostre vaisseau arriva à la rade de Masulipatan, j'allay d'abord rendre mes respects à Mr l'Agent des Anglois qui me receut avec beaucoup de civilité, nonobstant le déplaisir que ces Mrs témoignoient avoir receu de Mr l'Evêque d'Heliopolis, lequel avoit quelque temps auparavant donné la Confirmation à quelques familles de Catholiques qui demeuroient aux environs de leur forteresse de Madras, où nous arrivâmes en suite en quatre ou cinq jours de navigation. Je trouvay sur le port le R. P. Ephrem de Nevers, qui ayant receu avis de mon arrivée eut la charité de venir au devant de moy. Mr Dom Edoüart estoit Gouverneur pour les Anglois dans le fort de Madras, il me fit tout l'accueil possible, & luy ayant dit mon dessein de revenir en France, il me promit de traitter de mon passage avec les Capitaines de la flotte Angloise qui estoit sur le point de retourner en Europe.

J'appris à Madras une nouvelle qui me causa bien de la joye, ce fut celle de l'heureux voyage de Mr l'Evêque d'Heliopolis, & son depart de Masulipatan pour se rendre à Tenacerim; de sorte que je jugeay qu'il pouvoit se réünir en peu de temps à Mr l'Evêque de Beryte qui l'attendoit à Siam.

Une autre nouvelle qui me combla de douleur fut celle de la mort de Mgr l'Evêque de Metellopolis arrivée au bourg de Palacol à deux journées de Masulipatan, il y avoit environ un an, s'estant trouvé malade à Masulipatan, on l'avoit porté à ce bourg pour le mettre entre les mains du sieur de Montval Chirurgien François qui estoit au service de Mrs de la Compagnie de Hollande. Il en receut toute l'assistance qu'on pouvoit attendre d'un François, d'un tres-honneste homme, & d'un Catholique zelé. Mais la ma-

ladie de ce Prelat ne souffroit plus de remedes lors qu'il arriva à Palacol, une fiévre continuë avec un flux de sang ayant épuisé ses forces & l'ayant reduit à l'extrémité : & ainsi il ne pensa qu'à se disposer à mourir, & à finir en esprit d'hostie le sacrifice qu'il avoit commencé dés qu'il s'estoit engagé dans l'entrepriſe du voyage de la Chine. On peut assurer que le zele à consommé ce Prelat, la grande diligence qu'il avoit faite pour se rendre en moins d'un an depuis Paris jusques sur la coste de Coromandel, fut aparemment la cause de sa mort. L'avantage de la route qu'on tient par la voye de la mer Mediterranée, de la Turquie & des Indes n'estant pas d'aller fort viste, mais plûtost de la faire avec poses, & de s'arrester par intervalles pour se délasser des fatigues du chemin, qui sont si penibles & si nouvelles à ceux qui sortent d'Europe qu'elles sont capables de ruiner les meilleures santez, si on ne sçait en ménager les forces. Mr l'Evêque de Metellopolis mourut le seiziéme d'Aoust mille six cens soixante-deux, le vingtiéme jour de sa maladie, un an aprés son départ de France : il fut enterré à Palacol, il receut ses derniers Sacremens de la main d'un de ses Eccleſiastiques, qui a témoigné la constance Chrestienne & la grande resignation avec laquelle il receut la nouvelle de la mort, qui luy fut d'autant plus douce qu'elle luy arrivoit au milieu, d'une terre estrangere. Il repetoit souvent qu'il n'estoit point fascheux de mourir quand on a tasché de servir Dieu durant sa vie. Il ne cessa point durant tout le cours de sa maladie de dire la sainte Messe, excepté le jour qu'il mourut, que ne pouvant se soustenir, il communia de grand matin, & expira à six heures, les yeux attachez au Ciel, & le Crucifix à la main, & le cœur abismé dans une profonde paix & une tranquillité admirable, redisant de temps en temps ces paroles : *Qu'il est bon de servir Dieu, quand on*

le peut, on eût dit dans l'excés de l'amour sacré qui le possedoit, qu'il se détachoit doucement de luy-même pour s'élancer dans le cœur de son Createur. Il seroit difficile d'exprimer l'égalité d'esprit qu'il conserva jusqu'au dernier soûpir. Sentant approcher son heure, les forces venant à luy manquer tout à coup par la violence de la fiévre & par l'effusion de son sang : *Tout va bien*, disoit-il, *l'Eternité est proche, nous serons toute l'Eternité, ce que ou s avons esté durant nostre vie.*

Il estoit âgé de trente-un an, il fut fait Prestre à vingt-trois, par dispense du saint Siege pour administrer la principale Cure de la ville d'Aix en Provence, dans le gouvernement de laquelle il fit paroistre une rare prudence, une pieté exemplaire, jointe à un zele infatigable pour le salut & pour l'avancement des ames qui estoient sous sa conduite.

On peut juger de la grandeur de nostre perte par celle du merite de ce vertueux Prelat, qui possedoit dans un haut degré les qualitez requises pour remplir avec succés la dignié dont il avoit esté honoré par le saint Siege d'estre le premier Evêque envoyé en la Chine Septentrionale, & à Pequin capitale de ce grand Empire, où reside la Cour, & où est le plus ordinaire sejour de la Noblesse & des Officiers de l'Estat, & où la Religion Chrestienne a faite de plus grands progrés.

Il a plû à Dieu pour des raisons que nous devons adorer d'appeller à luy ce sien serviteur, & de le recompenser au milieu de sa course, pour exercer la confiance des autres & rendre leur abandon aux ordres de sa Providence plus parfait & plus soûmis, & tant s'en faut que la veuë de cette mort doive intimider les ouvriers zelez, qu'elle leur doit servir d'un plus puissant attrait pour suivre leur vocation, qui a cela de propre & d'avantageux par dessus toutes les autres, qu'elle est une continuelle profession de mort pour la gloire de Jesus-

Christ, & pour le salut des ames qu'il a racheptées au prix de sa vie & de son sang répandu pour elle. Mr l'Evêque d'Heliopolis ne fut pas plûtôt arrivé à la coste de Coromandel qu'il alla à Palacol, & avec la permission des Hollandois de qui dépend ce bourg, fit lever de terre le corps de Mr de Metellopolis, le fit porter à Masulipatan, où il est en dépost dans un cimitiere jusqu'à ce que l'occasion se presente de le faire porter dans une ville Catholique. Mais il est temps de reprendre la suite de nostre voyage, puisque je ne me propose pas d'inserer en ce lieu ce qui se peut dire des vertus de ce Prelat, qui demanderoient une relation particuliere.

Quelque bonne volonté que le Capitaine Edoüart eust de m'obliger, neanmoins il trouva de la resistance de la part des Capitaines Anglois, qui vouloient me faire achepter la grace que je leur demandois de repasser avec eux en Europe. Enfin je convins avec un d'eux, qui se contenta de soixante & dix Pagodes, qui valent cent quarante écus de nostre monnoye. Le départ fut si prompt que je n'eus qu'un demy jour pour me fournir des provisions necessaires pour la longue navigatio que j'avois à faire, & principalement pour le temps de Carême que j'avois à passer seul de ma Religion, avec un équipage de vaisseaux qui estoient tous Protestans. Il fallut s'abandonner entre les mains de Dieu. Je receus à mon départ beaucoup de civillité de Mrs les Portugais qui m'accompagnerent jusques sur le port, & me suivirent de veuë dans la chaloupe qui me portoit au vaisseau tant qu'ils pûrent. Nous fismes voile dés la mi-nuit, & le vingt-huitiéme Decembre nous passasmes à la veuë des montagnes de l'Isle de Zeilan, que nous laissasmes à main droite, aprés avoir esté retardez assez long-temps par des courants d'eau, dont il est difficile d'expliquer la cause, nous passasmes la ligne le cinquiéme Janvier. Nous

usmes arrestez par d'ennuyeux calmes & quoy qu'on encontre ordinairement le vent au quatorziéme degré, nous ne le trouvasmes qu'au vingtiéme, ce que nos mariniers assuroient n'arriver jamais. Ce qui nous it desesperer de pouvoir doubler le Cap de Bonne-Esperaece, & craignions fort d'estre obligez d'aller passer l'hyver à Madagascar, c'est pourquoy on commença de ménager les provisions & principalement l'eau. Enfin nous fusmes en tel estat que comme on ne peut asser le Cap de Bonne-Esperance au plus tard qu'au ommencement d'Avril, il ne nous restoit que trente ours pour faire prés de quinze cens lieuës de mer selon l'exacte supputation de nos Pilotes.

Cependant le huitiéme Avril contre toute nostre esperance il plut à la divine Providence de nous donner un si bon vent que nous avançasmes toûjours nôtre hemin d'une course presque égale, & fismes chaque our autant de lieuës qu'il s'en peut faire lors que tout onspire à une heureuse navigation.

Le septiéme Avril nous doublâmes le Cap de Bonne-Esperance, & commençâmes à dresser nostre route vers l'Isle de sainte Helene, que nous apperçûmes le vingt-sixiéme sur le soir, n'osasmes approcher de crainte de la nuit. Le lendemain nous y arrivâmes du matin, & nous trouvâmes là trois vaisseaux Anglois, qui nous y attendoient assez à propos pour nous joindre à eux, & achever nostre course de compagnie. Comme on ignore la disposition des affaires d'Europe, & qu'on craint qu'il n'y ait guerre entre ceux qu'on avoit laissé en paix lors qu'on est party, les vaisseaux Anglois ont de coustume de se joindre en cette Isle, dont ils sont à present les maistres : cy-devant elle estoit commune à tous les Navigateurs des Indes. L'Isle de sainte Helene est un rocher qui a environ cinquante milles de circuit, qui sont vingt-cinq lieuës de France. Elle est inac-

ceſſible de toutes parts, excepté en deux endroits, par où le rocher s'ouvre & fait deux vallées par où coulent continuellement les eaux douces. Dans la plus grande vallée eſt la fortereſſe, & dans l'autre eſt un petit rampart, avec quelques pieces de canon. Sur le haut de ces rochers il y a quelques plaines de terre fort fertile, qui fourniſſent quantité de bons herbages & de legumes, tant pour ceux qui habitent l'Iſle, qui ſont environ cinquante perſonnes, tant hommes que femmes, tous Anglois, que pour les vaiſſeaux qui vont là moüiller l'anchre pour prendre de l'eau dans le retour des Indes. C'eſt une merveille que la fertilité & la bonté de cette Iſle, puiſque un ou deux pieds de terre qui couvrent la ſurface du rocher ſont d'un ſi bon rapport, qu'on y cultive preſque les meſmes ſemences qu'en noſtre terre d'Europe, & ſes habitans ſeparez par de ſi vaſtes mers du commerce de toutes les autres terres, y vivent en repos & ſe paſſent de ce qu'elle leur donne. Il y a force citrons, & beaucoup de chévres, que les Portugais, lors qu'ils eſtoient maiſtres du commerce des Indes y ont autrefois portées, qui y ont beaucoup multiplié depuis. C'a eſté une de leurs pratiques de tranſporter des animaux utiles à l'homme pour le ſecours de leurs flottes: le mal-heur eſt que les Hollandois y ont auſſi laiſſé des chiens, qui ayant multiplié & eſtant ſauvages, cauſent une grande incommodité aux Anglois, ſi ce n'eſt qu'elle leur eſt une occaſion de s'occuper à leur chaſſe, dans le grand loiſir que leur fournit la ſolitude de cette Iſle, où ils ne voyent gueres d'Europeans qu'une fois l'année, quand la flotte de la Compagnie d'Angleterre revient des Indes, ou quand quelques autres vaiſſeaux que la tempeſte, ou le vent, ou la neceſſité de s'y pourvoir d'eau fraîche y conduit. Cét entrepos eſt plus délicieux qu'on ne le peut imaginer, lors qu'a-

prés avoir essuyé trois mois de continuelle navigation, on peut mettre pied à terre, se promener, boire de l'eau pure & claire, se desalterer de quelques fruits, & prendre quelque boüillon avec des herbes nouvellement cueillies dans un jardin. C'est pour cette raison que les Anglois se sont saisis de cette Isle, à cause de sa fecondité, qu'elle est au milieu de l'Ocean, & qu'elle est presque seule où on se puisse rafraîchir commodément.

Aprés nous estre pourveus des bonnes eaux de l'Isle de sainte Helene, nous repriſmes la route de la mer, pour arriver à l'Isle de l'Ascension, où nous arrivâmes le cinquiéme May, & fiſmes rencontre de deux vaisseaux Anglois, qui nous attendoient depuis deux jours.

L'Isle de l'Ascension est une terre sterile, seche & brûlée, qui a soixante & dix milles de circuit, & toute remplie de montagnes hautes : il y en a entr'autres une qui cache son sommet dans les nuës, & paroist toûjours couverte de gros broüillards. Cette Isle n'est point habitée, & ne fournit rien pour la commodité de la vie, n'ayant ny arbres ny aucunes eaux douces. Les navirent n'abordent en ce lieu que pour la péche de la Tortuë ; c'est une merveille que cette péche dans la saison que ces animaux viennent sur terre pour faire éclore leurs œufs, elles sortent du milieu des eaux de la mer durant la nuit, & couvrent tout le rivage. Il y a des Tortuës qui pesent trois cens livres, d'autres cinq cens, elles ne sortent de la mer que la nuit, & viennent cacher leurs œufs dans des fosses assez profondes, qu'elles creusent dans le sable, puis elles se retirent dans la mer. L'instinct de ces animaux est bien remarquable : car comme ils font quantité d'œufs, ils auroient peine à les faire éclorre dans la mer, tant parce que les poissons n'en laisseroient gueres échapper, qu'à cause de la froi-

deur des eaux, la Nature les a enſeignez à venir chercher un lieu de ſeureté en cette Iſle deſerte, qui leur offre un ſable chaud, propre pour faire naiſtre ces petites Tortuës, qui ne ſont pas plûtoſt écloſes qu'elles prennent la route de la mer pour ſe garantir de la guerre des oiſeaux, qui ne laiſſent pas d'en ſurprendre un grand nombre en paſſant.

Pour prendre les grandes Tortuës, les mariniers vont devant que le jour finiſſe ſe cacher en des rochers, ils ſe donnent le ſignal, & tous courent en même temps avec plus de viteſſe qu'ils peuvent ſur le rivage, & rencontrent les Tortuës qui ſortent de la mer, ou qui ſont occupées à leur beſogne, ils les tournent ſur le dos, & les laiſſent ainſi renverſées juſqu'au lendemain ; car cét animal ne ſe peut plus tourner, à cauſe de ſa peſanteur. La chair en eſt aſſez bonne & propre pour la ſanté, on croit manger du veau : elles vivent trente & quarante jours dans le vaiſſeau ſans mourir, ſur la fin elles maigriſſent ; nos mariniers en une ſeule nuit en prirent cent ſoixante & dix, on n'en prend ordinairement que pour vingt jours, d'autant qu'elles ne font que ſe tourmenter par aprés, & cauſent de l'incommodité. Il y a en cette Iſle force chévres ; qui y ont eſté apportées par les Portugais, mais elles ſont difficiles à attraper à cauſe que ce ne ſont que rochers, où on ne peut grimper.

Depuis noſtre départ de l'Iſle de l'Aſcenſion juſqu'à noſtre arrivée en Angleterre, noſtre navigation a eſté toûjours heureuſe, nous n'avons rencontré que trois vaiſſeaux Hollandois, dont deux alloient aux Indes Orientales, le troiſiéme paſſoit de Guinée aux Iſles Barbades pour y porter des eſclaves. Noſtre flotte arriva en Angleterre le vingtiéme Iuillet, je fus à Londres pour y chercher les moyens d'eſtablir quelque correſpondance aux Indes, pour envoyer les choſes qui eſtoient neceſſaires pour nos Miſſions : ce

fut

fut là que j'appris le grand & noble dessein qu'on traittoit en France pour y establir le commerce. Je jugeay dés-lors qu'il estoit inutile de chercher chez les Estrangers les avantages que je pouvois desormais attendre de la nouvelle Compagnie qui s'estoit formée à Paris par les ordres du Roy pour la navigation & pour le trafic des Indes Orientales; & je rendis graces à Dieu qu'il eust inspiré une si belle entreprise à ce grand Prince; dont le succés ne sera pas seulement une source de biens pour le Royaume, mais encore sera un moyen avantageux d'étendre la Foy en toutes les parties du monde, puis qu'il n'y a point d'Estat d'où puissent sortir tant d'Ouvriers zelez pour la propagation du Christianisme que de France.

Je serois ingrat si je ne rendois des témoignages de la reconnoissance que je dois à la civilité de Mrs les Anglois, qui m'ont fait durant tout mon voyage tout le bon traitement que j'aurois pû me promettre de mes meilleurs amis, entr'autres le Capitaine du vaisseau où j'estois avoit pour moy une bonté particuliere que je ne puis assez reconnoistre. C'est le plus honneste homme, le plus obligeant & le plus reglé qu'on puisse voir parmi les gens de sa profession. Il ne se contenta pas de me donner la grande chambre du vaisseau pour moy seul, il avoit de plus un soin particulier de ma personne, m'envoyoit visiter par ses serviteurs, & y venoit luy-mesme pour s'informer de mes besoins. Quoy qu'il n'estimast pas beaucoup nostre Carême, à cause de la Religion dont il fait profession, il ne manqua pas de me pourvoir de poisson durant tout ce temps, & faisoit tendre les hameçons pour la pêche. Il avoit establi un bel ordre dans son vaisseau. Il punissoit severement les juremens, & nul ne s'y laissoit aller qu'il ne fust aussi-tost mis à l'amende; il faisoit faire les prieres

en commun ſoir & matin ; luy meſme les recitoit à haute voix : les jours de Dimanche aſſembloit tout ſon monde, & le tenoit plus de deux heures en prieres, & au défaut du Predicateur, il liſoit ou faiſoit lire des Sermons imprimez dont il eſtoit pourveu pour cét effet. Tant de bonnes qualitez que je remarquay en ce brave Capitaine, me donnerent un grand amour pour luy, & un grand deſir de profiter à ſon ame, ce qui m'obligea d'entrer en conference avec luy ſur les controverſes de Religion, ce qu'il témoigna agréer d'abord, mais j'apperceus bien toſt qu'il ne gouſtoit plus mes diſcours, changeant auſſi-toſt de propos lorſque je voulois approfondir les queſtions, & tirer quelque conſequence qui luy fit connoiſtre ſon erreur. C'eſt pourquoy je fus obligé de ne luy plus parler que de choſes morales & regles de la vie Chreſtienne, ce qu'il écoutoit avec ſatisfaction. Je prie Dieu de tout mon cœur d'éclairer ſon eſprit des lumieres de ſon eternelle verité, & de le convertir par ſa grace à noſtre ſainte Foy.

Eſtant à Londres j'eus l'honneur d'eſtre preſenté à la Reine Mere du Roy d'Angleterre, qui eut cette bonté pour moy que de vouloir que je l'informaſſe des particularitez de mon voyage. Je receus la même grace de Mgr le Duc d'Yorc, qui par ſes belles queſtions qu'il me propoſa ſur l'eſtat preſent des Indes, me fit connoiſtre la grande intelligence qu'il a des affaires étrangeres & des Royaumes les plus éloignez. Enfin ce Prince aprés m'avoir comblé des effets de ſa bonté, & de cette douceur qui luy eſt particuliere, & qui charme tous ceux qui ont l'honneur de l'aborder, il voulut luy-meſme me preſenter au Roy d'Angleterre, dont je receus un traittement non moins favorable.

Je ſortis de Londres le ſixiéme d'Aouſt, & penſay faire naufrage de mon paſſage de Graveſinde à

Dieppe, & me trouvay dans l'espace de ce trajet de mer qui se fait en douze heures en plus grand danger de mort, que non pas durant ma navigation de dix mois, pendant lesquels il a pleu à la divine bonté de me conserver en parfaite santé, en sorte que je n'ay souffert aucune incommodité considerable; ce qui donnera lieu de croire que les navigations de long cours ne sont pas si difficiles & si perilleuses que se l'imaginent ceux qui n'en ont pas fait l'experience: mais il faut avoüer que la bonne conduite des Capitaines & leur sage prévoyance peut beaucoup contribuer à rendre les navigations heureuses. Il n'est pas mort un seul Matelot sur les six vaisseaux qui composoient nostre flotte. Nous avions de trois jours l'un de la viande fraische, la pêche estoit heureuse, rien ne nous manquoit, & quand nous arrivasmes à Londres il y avoit encore dans nos vaisseaux des provisions de cochons en vie qui avoient esté apportées d'Angleterre, & qui avoient fait le voyage des Indes.

J'ay déja remarqué qu'un des motifs de mon retour en Europe estoit celuy de procurer un establissement pour le ferme appuy des Missions que nous avions entreprises jugeant qu'il estoit comme inutile d'entreprendre ce grand œuvre, sans avoir quelque esperance de le pouvoir soûtenir & continüer.

I'ay trouvé à mon arrivée à Paris que la divine Providence avoit avantageusement pourveu à ce dessein, que tandis que nos Evêques s'estoient avancez dans leurs Voyages, quelques Ecclesiastiques qui s'étoient charitablement chargez de leur correspondance & du soin de leurs affaires, avoient poursuivy & obtenu du Roy des Lettres patentes pour l'érection d'un Seminaire, qui a pour but particulier de recevoir & de preparer les Ecclesiastiques que Dieu appellera dans la suite à travailler pour le salut des Infidelles.

Nos Missions doivent attendre un notable secours de cét establissement lequel on doit tout entier à la pieté du Roy, & au zele particulier qu'il a pour la conversion des Nations Payennes des pays où les François exerceront leur commerce, ou qui seront peuplez par leurs colonies.

Il y avoit déja du temps qu'on avoit conceu le projet de cét establissement si utile pour la propagation de la Foy & tout-à-fait necessaire pour la perpetuité des Missions qui ont esté confiées au soin des Evêques François. Mgr Bernard de sainte Therese Evêque de Babylone en avoit jetté les fondemens, & enfin il a consommé cét œuvre par le don qu'il a fait de plusieurs maisons où ce Seminaire est établi, qu'il avoit fait bastir, il y a plusieurs années, pour l'utilité generale des Missions de l'Orient, que s'il plaist à la divine bonté de favoriser de ces graces ce pieux establissement, non seulement la Chine, & les autres Royaumes de l'Asie seront obligez à la generosité de ce Prelat; mais encore plusieurs autres Missions qui pourront estre establies dans la suite en diverses parties du monde.

Aussi-tost que j'arrivay à Paris, j'exposeay la suite de nostre voyage aux personnes de pieté de cette grande Ville, que je sçavois avoir pris le plus de part aux succés de nostre Mission, je n'ay point trouvé leur ferveur refroidie pour cét œuvre, au contraire j'ay beny Dieu de voir en elles tant de perseverance à soustenir par leur concours une entreprise si difficile: elles m'ont donné chaque jour de nouvelles preuves de leur foy, & de l'ardente & pure charité qui les anime à en procurer l'avancement. Je trouvay donc à Paris les affaires de nostre Mission au meilleur estat que j'eusse pû les desirer, c'est pourquoy je ne pensay qu'à m'acheminer à Rome pour informer au plûtost Mrs les Cardinaux de la Congregation de la Propa-

gation de la Foy, qui ont la principale direction des Missions éloignées, des motifs de mon retour, du cours de toute nostre marche, & de tout ce qui se pouvoit faire pour l'établissement de nôtre sainte Foy dans les lieux où nous avions fait sejour, & dont nous nous estions enquis avec soin pour leur en faire un rapport fidele.

Je reconnus en Mrs les Cardinaux une particuliere inclination à favoriser nos Missions, & aprés avoir esté admis à baiser les pied du Pape, je receus de sa Saintеté un Bref particulier adressé à Mrs de Beryte & d'Heliopolis pour consacrer sur les lieux de nos Missions un successeur à feu Mr l'Evêque de Metellopolis, j'espere bien-tost estre réüny à ces deux Prelats par le départ de la flotte de la Compagnie du Commerce d'Orient. J'ay receu de Mrs les Directeurs de cette illustre Compagnie des témoignages si sensibles de leur bonté & de leur zele pour nos Missions, que je serois ingrat si je n'en publiois ma reconnoissance, en quoy ils ne suivent pas seulement les mouvemens de leur devotion particuliere; mais encore l'exemple du Roy qui fait assez connoistre l'ardeur sainte & Chrestienne qui l'anime à promouvoir les progrés que fait nostre Foy parmy les Nations de l'Orient, & principalement au Royaume de la Chine, qui semble avoir contracté une alliance particuliere avec la France depuis qu'elle luy a donné ses premiers Evêques.

Que me reste-t'il, mon cher Lecteur, sinon de vous conjurer de demander à Dieu par vos prieres qu'il benisse nos travaux; & qu'il excite le zele de plusieurs bons ouvriers qui pourroient rendre de grands services à nostre sainte Religion en ces Nations éloignée. Il semble que tout conspire à faciliter la conversion des Chinois, on ne doit plus alleguer la difficulté des chemins, il est facile de la vaincre par le courage & par la constance. On ne doit plus s'excuser sur l'in-

certitude de l'évenement, l'experience détruit ce mauvais pretexte de noſtre pareſſe, puiſqu'elle fait voir que les Payens ſont tres-ſuſceptibles des inſtructions de noſtre ſainte Foy.

Qu'eſt-ce donc qui peut retenir tant de vertueux Eccleſiaſtiques ſinon le charme de l'amour propre, qui les empêche de goûter les avantages de cette grande vocation qui les feroit renoncer à toutes choſes pour imiter les Saints Apoſtres, & marchant ſur leurs exemples chercher par les travaux d'une vie penible une mort honorable pour la gloire de JESUS-CHRIST, & pour le ſalut des ames.

Ces grands & beaux Royaumes de l'Orient ouverts de tous coſtez à noſtre zele, ne nous offrent-ils pas aſſez d'occupation pour l'exercer? Qui pourroit nombrer les millions d'ames qui periſſent chaque jour & à chaque inſtant faute d'inſtruction, faute d'un homme qui leur enſeigne à eſperer en Dieu & à invoquer le ſacré nom de JESUS.

L'Idolâtrie regne en tous ces pays au mépris de la majeſté du Createur, à peine ſe trouve-t'il vingt ou trente Predicateurs qui travaillent à eſtablir ſon culte. Demandons, mon cher Lecteur, à ce grand Dieu par nos gemiſſemens & par nos larmes qu'il ouvre les yeux des uns & des autres; des Payens, afin qu'ils reconnoiſſent leur aveuglement, & qu'ils s'attachent au ſervice de leur Createur; des Predicateurs, des Preſtres & de tous ceux qui ont du zele pour Dieu, afin qu'ils conſiderent les grands biens qui ſe peuvent faire aux païs Eſtrangers pour le ſalut des Infideles. Taſchons par une compaſſion de charité de reſſentir leur mal-heur, & diſons ſouvent pour eux & en leur nom: *Ayez pitié de nous, Seigneur, jettez vos regards ſur noſtre miſere, & faites luire la lumiere de vos miſericordes ſur nos tenebres, enſeignez voſtre crainte aux pauvres Gentils, qui juſqu'à preſent ne*

vous ont rendu aucun service, & qui n'ont point reconnu vostre Majesté suprême, qui seul est digne d'amour & de reverence.

Miserere nostri Deus omnium & respice nos, ostende nobis lumen misericordiarum tuarum, & immitte timorem tuum super Gentes quæ non exquisierunt te, ut cognoscant quia non est Deus nisi tu, ut enarrent magnalia tua; alleva manus tuas super Gentes alienas ut videant potentiam tuam, ut cognoscant te sicut & nos cognovimus, quoniam non est Deus præter te. *Ecclesiast. 30. cap.*

FIN.

VIVE JESUS.